

L'ODYSSÉE
de Monsieur
DE MONTAIGNE

COMMENTAIRES ET ILLUSTRATIONS
DANS LE SILLAGE DU JOURNAL DE VOYAGE

Yves LOUAGIE

L'ODYSSÉE de Monsieur DE MONTAIGNE

Préface de Fausta Garavini

COMMENTAIRES ET ILLUSTRATIONS
DANS LE SILLAGE DU JOURNAL DE VOYAGE

180° éditions
www.180editions.com
www.instagram.com/180editions

Conception graphique et mise en page
Martine d'Andrimont | ARTifice concept
info@artifice-concept.be, Louvain-la-Neuve

Illustration de couverture
«Vue des bains de Baden sur la rive de la Limmat».
Détail d'une gravure de Martin Zeiller et Matthäus
Merian, *Topographia Helvetiæ, Rhetiæ et Valesiæ*,
Frankfurt am Main, 1654, volume 1 p. 189
© Wikimedia Commons.

Tous droits strictement réservés. Toute reproduction
d'un extrait quelconque de ce livre par quelque
procédé que ce soit, et notamment par photocopie,
microfilm ou support numérique ou digital, sans
l'accord préalable et écrit de l'éditeur, est stricte-
ment interdite.

Dépôt légal : à parution
ISBN : 978-2-940721-??-?



180° éditions

TOME 1 | LES PAYS GERMANIQUES

PRÉFACE

PROLOGUE

EN ROUTE VERS L'EST

LA SUISSE

L'ALLEMAGNE

L'AUTRICHE

TOME 2 | DE VENISE À ROME

LA VÉNÉTIE

DE FERRARE À ROME

PREMIER SÉJOUR À ROME

TOME 3 | VOYAGES AU CENTRE DE L'ITALIE

LE VOYAGE PAR LES ÉTATS PONTIFICAUX

D'UNE MER À L'AUTRE

LA TOSCANE

TOME 4 | LE RETOUR PAR ROME

LE RETOUR À ROME

LE LONG VOYAGE

AUX PASSAGERS DU VENT

AUX PASSAGERS DU TEMPS

PRÉFACE

Plusieurs montaignistes (dont moi) se sont penchés non seulement sur les *Essais*, mais aussi sur le *Journal de voyage*. Des trésors d'érudition furent dépensés pour préciser des données, éclairer des passages obscurs. On s'est interrogés sur la foi de Montaigne à propos de ses rapports avec la papauté, de son pèlerinage à Lorette ; sur sa santé chancelante qui l'obligeait à aller aux bains ; sur la personnalité du « secrétaire », dont on a essayé de distinguer la plume de celle du « maître » dans la première partie, la seconde étant indiscutablement de la main de Montaigne qui avait congédié, sans aucune explication, ce mystérieux personnage. On a traité ce *Journal* plutôt comme un texte que comme un récit.

Personne n'a eu l'idée, la curiosité, l'envie de refaire le voyage de Montaigne. Moi non plus. Au point qu'il m'a fallu lire l'ouvrage d'Yves Louagie pour lever le nez, en passant par Borgo San Lorenzo, rue très centrale de Florence où je vis depuis toujours, afin de découvrir sur la façade d'un immeuble, au-dessus de l'Osteria dell'Agnolo, la plaque signalant que Montaigne avait logé là, dans une auberge qui s'appelait à l'époque « locanda dell'Agnolo »... Cette plaque était là depuis toujours, mais je ne m'en étais jamais aperçue. Et ce n'est pas la seule découverte que j'ai faite grâce à ce livre.

Car Yves Louagie a refait tout l'itinéraire, étape par étape, ou mieux, pas à pas. Photographe passionné et sensible, il a pris des vues magnifiques à chaque endroit ; et à chaque endroit – ville, village, château, villa, contrée, jardin, paysage – lui, médecin de profession, s'est fait chercheur pour trouver dans les archives les documents, les estampes représentant l'état ancien des lieux, les traditions, l'artisanat, les fêtes locales – photographiées au cas où la tradition s'est maintenue jusqu'à nos jours ; et encore les portraits des personnages importants que le voyageur a rencontrés, dont nous est racontée la biographie, éventuellement l'histoire de la famille, avec l'arbre généalogique. Bref, on a là tous les éléments qui permettent d'imaginer comment les choses se présentaient au xvi^e siècle, aux yeux de Montaigne, la raison de ses haltes, le pourquoi de ses curiosités.

Imaginer : voilà le sésame qui ouvre les portes du rêve. Car il faut rêver pour faire revivre un passé évanoui à partir de ce qui reste. Mieux que la simple restitution des lieux et des faits, la fiction permet de parvenir à la vérité. Or Yves Louagie a agrémenté son récit d'évocations ou interprétations graphiques, dessins, croquis, citations, réflexions, renvois au présent, hypothèses, inventions différentes, des plus simples aux plus difficiles : il a par exemple doté Montaigne d'un chien qui l'accueille à l'arrivée au château et d'un chat qui se greffe sur son épaule – ce qui va sans doute de soi puisqu'il aimait la chasse et qu'il jouait avec sa chatte (*Essais*, II, 12) –, vivifiant ainsi l'écrivain en montrant l'homme ; et il a surtout étoffé le phantasme du « secrétaire » qui devient sous sa plume une personne en chair et en os dont « l'identité se révélera grâce à des indices glanés au fil du récit, par touches successives » ; une personnalité qu'il faut en tout cas débarrasser de l'appellation réductrice de « secrétaire » pour lui reconnaître la qualité de « narrateur ».

On peut contester ces inventions romanesques, on peut les ignorer. Ce serait sans doute enlever à cet ouvrage son originalité : récit d'un récit qui avive le *Journal* en le réintégrant dans la réalité.

Quoi qu'il en soit, quiconque voudra l'étudier ne pourra plus désormais se passer de cette *Odyssée de Monsieur de Montaigne*, grâce à la richesse de renseignements qu'elle fournit. Et je tiens à exprimer ma reconnaissance à Yves Louagie, dont les recherches effectuées pour son ouvrage m'auront permis d'apporter un certain nombre de corrections ou précisions aux notes de mon édition du *Journal de voyage*, qui figureront dans la prochaine réimpression.

Fausta Garavini

PROLOGUE

Le manuscrit de ce livre est un volume en folio petit format
à ses voyages en Italie, il est en 274 pages. Les 112
pages de la main d'un de ces gens qui boient le pain dans
les 166 pages suivantes sont écrites de la main, à l'exception
de quelques pages, avant d'une main étrangère.
Il n'est pas certain qu'une relation de son voyage en Italie
avoir rédigé jadis par nous, les premières feuilles
ont été écrites, et la qui se présente d'abord au lecteur
est.

- mon père de montagne de peuhain de mattheou
a essayé pour visiter le dit comte et trouva que
une permission, au dit Beaumont sur des bords
la drape pour faire même voyage, a accompagné
monse, dans un homme de chambre, dans un mulet, et après
et, et des laquais qui revenait à nos équipages
de moitié à la dépense. Le lundi cinq septembre
1540 nous partîmes de dit Beaumont après
avoir mes tout dans cette super

Montaigne s'engage bientôt dans la majestueuse allée de cèdres plantée par ses aïeux. Une masse blanche déboule à vive allure dans sa direction : son chien l'a reconnu et lui fait la fête, entre les jambes du cheval qui commence à s'agiter. [...]

S'étant pour un instant arraché à l'émotion des retrouvailles familiales, il monte quatre à quatre les marches étroites de l'escalier à vis menant à sa bibliothèque au sommet de la tour, son journal de voyage serré sous le bras. Il retrouve avec plaisir sa grande chaise devant la table de travail. Le museau du chien posé sur son genou, le chat selon son habitude juché sur l'épaule gauche, il a le temps d'effectuer un rapide calcul sur les doigts et de conclure dans son cahier : « Le jeudi, jour de Saint-André, dernier novembre, coucher à Montaigne, sept lieues : d'où j'étais parti le 22 de juin 1580, pour aller à La Fère. Par ainsi avait duré mon voyage 17 mois 8 jours. »

Mais bientôt, sa fille Léonor l'appelle au pied de la spirale puis entreprend lentement de monter jusqu'à lui, le souffle court. La pauvre Léonor, de santé fragile, n'a que de 10 ans : il lui confiera plus tard le précieux cahier. Il le range donc soigneusement au fond de la malle en bois qui, depuis Rome, l'avait précédé dans le périple du retour.

Adieu Omero.

LE JOURNAL

L'abbé Joseph Prunis, chanoine régulier de l'abbaye de Chancelade près de Périgueux, avec l'aide de son confrère Guillaume-Vivien Leydet, fut chargé par le ministre Bertin de rédiger un traité sur l'histoire du Périgord. Il obtint du comte de Ségur de la Roquette, descendant à la sixième génération de Léonor de Montaigne – fille unique et seule descendante de l'auteur des *Essais* – l'autorisation de consulter les documents entreposés dans le grenier du château.

L'historien Prunis découvrit ainsi, en décembre 1770, dans un vieux coffre en cuir clouté, un manuscrit en fort mauvais état dont les deux premières pages avaient été soigneusement arrachées. Il manquait donc le titre. Le chanoine lut fébrilement cette écriture ancienne et reconnut une relation de voyage qui avait dû appartenir à l'illustre ancêtre du château : le récit de ce voyage en Italie vaguement évoqué dans les *Essais*. Il le baptisa *Journal de voyage*. Selon le chanoine Leydet, qui en fit une copie¹, le texte s'étendait sur 278 pages d'un cahier de format *in-folio*². Il comportait 112 pages de la main d'un secrétaire suivies de 166 pages rédigées par Montaigne. Ce cahier assez volumineux ne pouvait être complété à la plume qu'à la fin d'une étape, dans une auberge à la lueur d'une bougie.

Le manuscrit fut déchiffré et retranscrit par les deux chanoines, mais leur censure du texte, la suppression pudibonde d'une grande partie des détails physiques et médicaux qui y figuraient, fut considérée comme excessive³. Il est vrai que les *Essais* furent interdits en 1676 par l'Inquisition romaine notamment parce qu'ils étaient contraires aux bonnes mœurs de l'époque; cette censure plus morale que théologique visait principalement le chapitre *Sur des vers de Virgile*. Cependant, vers la fin du *siècle des Lumières*, ce type de censure n'était plus dans l'air du temps et il paraissait tout aussi inconvenant de mutiler des écrits émanant du prestigieux auteur des *Essais*. Excédé, le comte de la Roquette releva *manu militari* Joseph Prunis de la responsabilité éditoriale et la confia à Meunier de Querlon. Celui-ci était littérateur, journaliste, employé à la Bibliothèque du roi et auteur de plusieurs ouvrages. Actif au centre d'un large réseau littéraire, il était parfaitement capable de mener à bien le projet éditorial. Au terme de péripéties assez rocambolesques⁴ parut en 1774 la

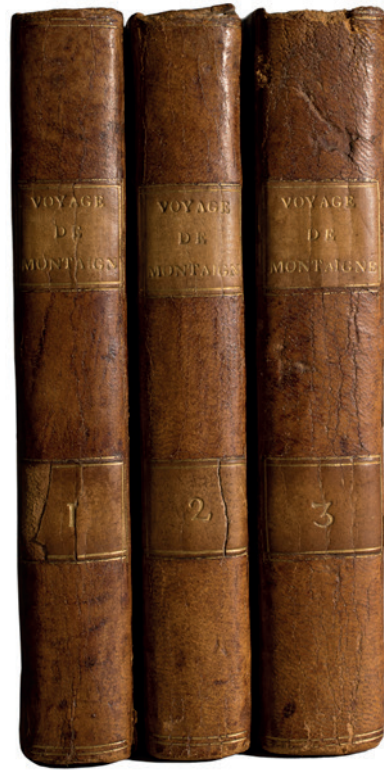
1 François MOUREAU, « La copie Leydet du "Journal de voyage" », dans François Moureau et René Bernouilli (dir.), *Autour du Journal de voyage de Montaigne 1580-1590*, Actes des Journées Montaigne à Mulhouse et Bâle (octobre 1980), Genève/Paris, Slatkine, 1982, p. 116.

2 Les formats des livres sont traditionnellement désignés par le mode de pliage des feuilles de papier utilisées par l'imprimeur. Ainsi, les ouvrages fabriqués à partir de feuilles pliées en deux sont dénommés *in-folio*, les feuilles pliées en quatre donnent les *in-quarto* (in-4), celles pliées en 8, les *in-octavo* (in-8), et ainsi de suite. La taille du livre est inversement proportionnelle au nombre de pliages : à titre indicatif, au XVIII^e siècle, le format *in-folio* correspondait à des livres d'une hauteur moyenne de 45 à 50 cm, l'*in-quarto* de 25 à 30 cm, l'*in-8* d'environ 20 cm. La même note de Leydet précise qu'il s'agit d'un volume *in-folio* petit format, soit entre 30 et 40 cm de hauteur. Le *Journal de voyage* ne ressemblait donc pas à un petit carnet compact, mais plutôt à un grand cahier d'écolier. Il fallait en effet de larges feuilles pour contenir en si peu de pages un texte qui dans l'édition de Fausta Garavini en atteindra 369, ou dans l'édition en trois volumes in-12 de Meunier de Querlon occupera de 200 à 400 pages par volume.

3 Un exemple de « correction » introduite par Leydet concerne la course du carnaval de Rome où Juifs, vieillards, jeunes gens et enfants se produisaient dévêtus : Leydet biffe « tout nus » et remplace les termes par l'équivalent grec γυμνοι. François Moureau, *La copie Leydet du "Journal de voyage"*, op. cit., p. 140.

4 Concetta CAVALLINI, « Cette belle besogne » : étude sur le *Journal de voyage de Montaigne*, Paris/Fasano, Schena editore/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005, p. 20-57.

première édition⁵ du *Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*. Le manuscrit original fut exposé chez le libraire parisien Le Jay, son éditeur chargé de la promotion et de la vente des premiers exemplaires. Il fut ensuite déposé à la Bibliothèque royale et en disparut, laissant le *Journal de voyage* orphelin, du moins à ce jour.



Les trois volumes in-12 du *Journal de voyage*, édités en 1774 par Meunier de Querlon. © Collection privée.

La découverte du *Journal de voyage* devait représenter pour le monde littéraire de l'époque ce que l'annonce en 2008 de la trouvaille de la légendaire valise de Robert Capa contenant ses négatifs de la guerre d'Espagne était aux yeux des photographes et des historiens. Pourtant, sa parution fut accueillie avec assez bien de froideur et même de suspicion. Malgré toutes les vérifications effectuées et les avis dont s'étaient entourés le chanoine Prunis puis Meunier de Querlon, l'hypothèse d'une contrefaçon fut même envisagée.

On reprochait des descriptions assez sèches et un style d'écriture journalistique qui gênaient ceux qui attendaient de Montaigne un second chef-d'œuvre littéraire. Le *Journal de voyage* n'offrait aucune pensée philosophique, aucune citation, aucune sentence morale, tout au plus les longues comparaisons de célèbres jardins à l'italienne. Il y avait bien cette évocation poignante de la Toscane avec ses « paysans un luth à la main, et de leur côté les bergères ayant l'Arioste dans la bouche », de cette Thébàide où semble se rêver une *Youkali* à la Kurt Weill. Plus proche d'un *De bello gallico* de Jules César, le *Journal de voyage* ne peut être assimilé à une œuvre de portée philosophique, il fournit à première vue peu de réflexions révélatrices. Débutant de manière mal définie, il s'achève abruptement, sans conclusion pompeuse.

La personnalité de Montaigne ne s'y expose qu'à celui qui veut bien se donner la peine de la rechercher, c'est-à-dire à travers ses actions quotidiennes et l'analyse de son itinéraire, une véritable écriture du territoire qui se révélera plus explicite que bien des textes. Ainsi, les discussions avec les personnalités du monde protestant de l'époque, les visites aux ghettos de Vérone, de Rome et probablement de Venise, le pèlerinage à Lorette, sont des faits qui en disent bien plus sur l'attitude de Montaigne devant le phénomène religieux que nombre de chapitres complexes et contradictoires des *Essais*. C'est devant des fresques de la *Sala Regia* au Vatican que Montaigne laissera une fugace allusion à la Saint-Barthélemy parisienne, la seule de toute son œuvre. Les observations que seul un examen direct des lieux visités autorise furent à l'origine d'hypothèses inédites sur la personnalité du secrétaire et les goûts artistiques de Montaigne, en particulier son tropisme pour les arts tridimensionnels.

Détail d'un portrait réalisé en 1773 par Augustin de Saint-Aubin, dessinateur et graveur « à la pointe et au burin ».

Cette eau-forte sur cuivre fut gravée pour les éditions en deux ou trois volumes du *Journal de voyage* publiées en 1774. Le portrait figure en page de garde du premier volume. Selon le docteur Payen, cette planche fut copiée d'un portrait à l'huile que Montaigne fit faire en Italie. Voir : Philippe DESAN,

Portraits à l'essai, iconographie de Montaigne, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 89-90 et 172-174. © Collection privée.

⁵ Michel DE MONTAIGNE, *Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, À Rome, éd. Meunier de Querlon, Paris, Le Jay, 1774. Quatre formats furent imprimés en 1774 : une édition in-4 en un volume, une édition in-12 en deux volumes, une édition in-12 sans le texte italien en deux volumes et une édition in-12 complète en trois volumes. Cette dernière est considérée comme la plus fidèle et sera utilisée comme référence. Les *in-duodecimo* étaient plus petits que nos livres de poche actuels.



La relation du voyage fut évidemment rédigée dans des lieux et des circonstances peu propices à un style élaboré. S'y exprime un simple écrivain en visite à l'étranger loin de ses références littéraires. Avec ses descriptions, ses anecdotes, ses faits divers, le *Journal de voyage* s'apparente davantage à un récit factuel qu'à la composition classique à laquelle on pouvait s'attendre. Mais ces limitations en feront le laboratoire des futurs *Essais*, dans lesquels la pensée personnelle s'exprimera davantage et s'attardera sur le moment présent, débarrassée de bon nombre de références antiques.

Aux critiques sur la pauvreté du style et du contenu s'ajoutèrent des reproches plus fondamentaux. Les laïcs du *siècle des Lumières*, déçus par celui qu'ils avaient considéré comme un chef de file de la pensée sceptique, désavouaient la démarche dévote d'un Montaigne offrant un *ex-voto* à la Vierge de Lorette, après avoir été reçu officiellement par le pape Grégoire XIII. Les pieux, au contraire, étaient outrés par ses descriptions un peu crues d'émissions de calculs vésicaux, sa façon de trop parler de lui et de sa maladie, ses allusions récurrentes aux courtisanes de Venise, de Florence ou de Rome. Bref, pour les libres-penseurs il y avait trop de messes et de pèlerinages, pour les pieux il y avait trop de femmes légères et de calculs urinaires. On trouvait en outre qu'il manquait un « je ne sais quoi » d'artistique, trop peu de descriptions de paysages, un manque d'attention à l'art que Meunier de Querlon sera d'ailleurs le premier à relever dans son *discours préliminaire* : « mais on remarquera que Montaigne, sans être insensible aux belles choses, était assez sobre admirateur »⁶.

L'arrivée jusqu'à nous de ce journal intime découle d'une cascade d'indiscrétions. Le comte de Ségur de la Roquette autorisa l'abbé Prunis, qui s'était annoncé comme historien du Périgord, à fouiller dans les documents familiaux du château. Joseph Prunis, ayant examiné le vieux cahier, souhaita le publier sous une forme expurgée, mais la publication lui fut soustraite et confiée à Meunier de Querlon. Ce dernier, moins regardant, l'édita dans sa forme intégrale. Il convient donc de lire avec compréhension et indulgence ce texte très personnel, non destiné à la publication. L'ouvrage devait servir tout au plus d'aide-mémoire pouvant être feuilleté dans le cercle familial. Il appartient à la catégorie des écrits du *for privé*⁷, ces ego-documents où la prise de parole du rédacteur est directe et sans intermédiaire. Le récit est à la première personne et l'auteur y abandonne une trace de son vécu, de son quotidien, quelques opinions. Un premier exemple de ce type d'écrit chez les Eyquem de Montaigne est le *livre de raison* où le père de famille entreprend de consigner pêle-mêle les événements et les anecdotes ; c'est le cas du livre de Beuther à la rédaction duquel Michel participera. Un autre exemple est le journal de la campagne d'Italie de François I^{er} que rédigea le père de Michel de Montaigne, ancien archer dans le régiment de Gascogne. Le *Journal de voyage* est le dernier exemple de diaire tenu au jour le jour. Inconsciemment, l'auteur veut conférer à son écriture le pouvoir de conjurer sa disparition individuelle et la disparition collective de ses compagnons de route ou de ses proches. La mort y est en quelque sorte exorcisée par l'écriture. Dans la mesure où le *Journal de voyage* appartient à la catégorie des manuscrits du *for privé*, qu'il fut dérobé à l'intimité familiale, il est absurde de reprocher à son auteur d'adopter le style de la confidence. La plupart des critiques évoquées plus haut apparaissent donc sans fondement.

⁶ Ibid., tome I, *Discours préliminaire de Meunier de Querlon*, p. I.

⁷ Stéphane Gomis, « Pèlerins français en route pour Rome en 1600 », Belgeo [En ligne], 3 | 2012, mis en ligne le 13 mars 2013, <http://journals.openedition.org/belgeo/7195>.

La page 1 de l'édition de 1774 du *Journal de voyage*. En réalité, les deux premières pages du manuscrit original sont manquantes.

© Collection privée.

Le *Journal de voyage* est un texte descriptif a priori non destiné à dévoiler les états d'âme de son auteur, d'autant que la première moitié est rédigée par un narrateur de talent et parle à la troisième personne de « Monsieur de Montaigne ». Y est relatée une *Odyssée* dont l'*Illiade* fut le siège de la Fère. C'est le récit d'une longue anabase ayant Rome pour destination. La seconde partie, de la main de l'auteur des *Essais*, est d'un ton différent : elle raconte le pèlerinage de Lorette, le séjour aux bains de Lucques dans l'attente de la lettre de nomination des jurats de Bordeaux. Elle peut être considérée comme une catabase, le journal d'un pénible retour auquel notre auteur confie ses douleurs, ses doutes. Le journal dans lequel, de manière obsessionnelle, il revient sur sa santé chancelante ; des plaintes désabusées qui nous le rendront étrangement proche. Montaigne s'y présente sans fard – au point d'offusquer certaines âmes sensibles – vivant parfois les heures les plus difficiles de son existence. C'est un récit personnel non destiné à la publication qui nous est confié et, je le répète, mérite d'être considéré avec respect.



Dans cet élément du manuscrit exprimé à la première personne, plus de la moitié du texte est rédigée en italien. Un italien assez problématique qui ne serait « que du latin, du français, ou du gascon, mal déguisé, souvent plus obscur à des Italiens qu'à des lecteurs familiers des Essais. [...] Il était inutile de noter les fautes d'italien de Montaigne. Elles sont trop nombreuses... »⁸. En réalité, l'analyse linguistique contextuelle prouvera que cette partie italienne est bien meilleure que le jugement superficiel des premiers commentateurs ne le laissait entendre. Ce texte truffé de licences, de patois différents et de gallicismes fut, dans la première édition, traduit par Giuseppe Bartoli. Un talentueux Italien antiquaire du roi de Sardaigne et associé étranger de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. On reprocha au *Journal de voyage* de n'être qu'un enfant trouvé de la littérature, un hybride partiellement de la main de Montaigne, un livre proposant une vision binoculaire du voyage. Pour des raisons éditoriales évidentes, de Querlon chercha à minimiser ce fait ; il prétendit que seulement un tiers de l'ouvrage était de la main du secrétaire de Montaigne qui écrivait sous sa dictée et parlait toujours de son maître à la troisième personne.

Comme la rédaction s'effectuait dans des conditions difficiles, le plus souvent après une étape harassante, l'écriture du secrétaire était très mauvaise et celle de Montaigne ne valait guère mieux. Par ailleurs, des notes en marge ou en interligne, semblables aux allongements de l'*Exemplaire de Bordeaux*, étaient ajoutées par l'auteur des *Essais*. Ces commentaires parfois insérés par le copiste à une place erronée du texte en compliqueront la compréhension.

En l'absence du manuscrit original, les éditions successives reproduisirent à quelques variantes près l'édition de 1774 de Meunier de Querlon. L'abbé Prunis avait cependant confié à son confrère Leydet le soin d'en effectuer des copies, charge dont il s'acquitta partiellement en 1771. Parmi les duplications transcrites durant les années qui précédèrent la publication, une seule fut retrouvée par François Moureau et fut désignée sous le nom de *copie Leydet*⁹. Cette copie, au demeurant fort incomplète, fournit à peu près le tiers du texte connu du *Journal de voyage*. Elle sera parfois utile pour la compréhension de certains passages.

Il parut en 1889 une édition du *Journal de voyage* élaborée par Alessandro d'Ancona¹⁰, professeur de littérature italienne à l'université de Pise. Cette édition de référence abonde en renseignements variés sur les villes et régions visitées par Montaigne, sur les personnalités rencontrées ; des notes fort copieuses envahissent parfois toute la page. Comme l'indique son titre, l'ouvrage extrêmement complet s'intéresse tant à la topographie et à l'histoire de l'Italie de la fin du xvi^e siècle qu'au voyage proprement dit. D'Ancona parvint à réunir cette masse d'informations avec l'aide de 48 correspondants issus des diverses régions traversées. Ces érudits étaient choisis parmi des bibliothécaires, des archivistes, des avocats, souvent des aristocrates. Ils figurent sur une liste établie à la fin de la préface.

Louis Lautrey, écrivain et historien français, fut tué en 1915 à l'âge de 51 ans à Montauville, en Meurthe-et-Moselle, pendant les combats du lieu-dit *le Bois le Prêtre*. Il fit paraître des recueils de poésie et surtout une édition corrigée du *Journal de voyage*. Sa méthode basée sur une connaissance approfondie de la langue de Montaigne et sur les multiples variantes

Le 22 juin 1580, Montaigne et ses compagnons franchissent le portique du château.

du texte fournies par les éditions successives est décrite dans son introduction¹¹. Cette édition éclairera bien des aspects assez opaques du *Journal de voyage*.

Comme la première édition de Meunier de Querlon est une adaptation de la langue originale au français du xviii^e siècle, il semblait inutile de conserver les expressions archaïsantes susceptibles d'en compliquer la compréhension. C'est pourquoi les citations usuelles du *Journal de voyage* seront issues de l'édition de Fausta Garavini¹² où le texte français de Montaigne ainsi que la traduction par de Querlon et Bartoli de son texte italien ont été convertis en orthographe moderne. L'édition Garavini sera référencée dans le texte dès le premier chapitre sous forme de l'acronyme JV suivi du numéro de la page, placés entre parenthèses. Bien sûr, diverses éditions confrontées dans le cadre d'analyses philologiques seront dûment détaillées. Enfin, pour les recours aux *Essais*, il sera fait appel le plus souvent à l'adaptation en français moderne d'André Lanly¹³.

¹¹ Michel de Montaigne, *Journal de Voyage*, éd. Louis Lautrey, op. cit., *Notes sur les précédentes éditions du Journal de Montaigne et sur cette édition nouvelle*.

¹² Michel de Montaigne, *Journal de Voyage*, éd. Fausta Garavini, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, juin 2013 (premier dépôt légal dans la collection : mai 1983).

¹³ Michel de Montaigne, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, Paris, Gallimard, 2009.



⁸ Michel de MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, éd. Louis Lautrey, Paris, Hachette, 1906, *Introduction au Journal de Voyage*, p 9-10.

⁹ François MOUREAU, *La copie Leydet du «Journal de voyage»*, op. cit.

¹⁰ Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI. Giornale del viaggio di Michele de Montaigne in Italia nel 1580 e 1581*, Castello, S. Lapi editore, 1889.

LE VOYAGE

Le *Journal de voyage*, amputé de ses deux premières pages, ne dit rien des étapes initiales; il faudra utiliser les sources disponibles et faire preuve d'un peu d'imagination pour les reconstituer. Montaigne avait franchi le portique de son château le 22 juin 1580 à la tête d'une escouade composée de son jeune frère Bertrand de Mattecoulon, de son beau-frère Bertrand de Cazalis, veuf de sa sœur Marie, de son secrétaire et de quelques valets. Henri III l'avait convoqué en vue de sa participation au siège de la Fère, une entrevue qui lui permettra de remettre à son roi un exemplaire fraîchement imprimé de la première édition en deux volumes des *Essais*.

Or, depuis la mi-juin, la peste s'était répandue dans Paris et Melun. Elle fut précédée de la pandémie de coqueluche qui ravagea l'Italie du Nord et le reste de l'Europe :

Depuis le 2^e jour de ce mois de juin jusqu'au 8, tombent malades à Paris dix mille personnes, d'une maladie ayant forme de rhume ou de catarrhe qu'on appela la coqueluche; même le roi, le duc de Moercoeur, son beau-frère, le duc de Guise et le seigneur d'O en furent travaillés. [...] Elle y était entrée comme avant-coureuse de la peste, qui fut grande à Paris et aux environs tout cet an. [...] On disait à Paris que de cette coqueluche étaient mortes à Rome, en moins de trois mois, plus de dix mille personnes¹⁴.

Fuyant l'épidémie, la cour royale résida durant quelques semaines d'été au château de Saint-Maur-des-Fossés. C'est donc au sud-est de Paris, sur une presqu'île entourée d'une boucle de la Marne que Montaigne remit son ouvrage à Henri III. Il est probable que le jeune roi soldat fut particulièrement intéressé par des chapitres de stratégie militaire tels que : « Si le chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer », « L'heure des parlements dangereuse », « Cérémonie de l'entrevue des rois », ou « De la bataille de Dreux ». Il est possible qu'Henri III ait promis à Montaigne un poste d'ambassadeur à Rome ou à Venise. Mais avant de prendre la route pour l'Italie, une mission plus urgente attendait notre essayiste et ses gens : au nord de Paris, le maréchal de Matignon commandant les troupes royales avait organisé le siège de la ville de La Fère occupée par les troupes protestantes du prince de Condé. En sa qualité de gentilhomme de la Chambre du Roi et chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, Montaigne devait faire ses preuves et démontrer sa fidélité par des actions militaires. C'est donc tout naturellement qu'il fut convié par le roi à participer au siège.

Située à plus de 100 kilomètres au nord de Paris, dans l'Aisne, La Fère est une ville de Picardie proche de Saint-Quentin et de Laon. Durant la septième guerre civile, le 29 novembre 1579, le prince de Condé s'en était emparé par surprise. Le 15 juin 1580, Henri III prit devant son Conseil la décision d'assiéger la ville. Or Montaigne quitta son château sept jours plus tard, peut-être en réponse à une convocation urgente envoyée par le monarque aux gentilshommes disponibles de sa cour. Le maréchal de Matignon à la tête des troupes royales composées de 5000 fantassins et de 1000 cavaliers avait débuté les hostilités fin juin. L'affrontement, qui se résuma longtemps à une guerre de position, ne fut troublé par aucune attaque d'envergure et fut qualifié de *siège de velours*. D'autant que les ducs d'Épernon, de Joyeuse et autres jeunes seigneurs y vinrent « en brillant équipage » et que les vivres

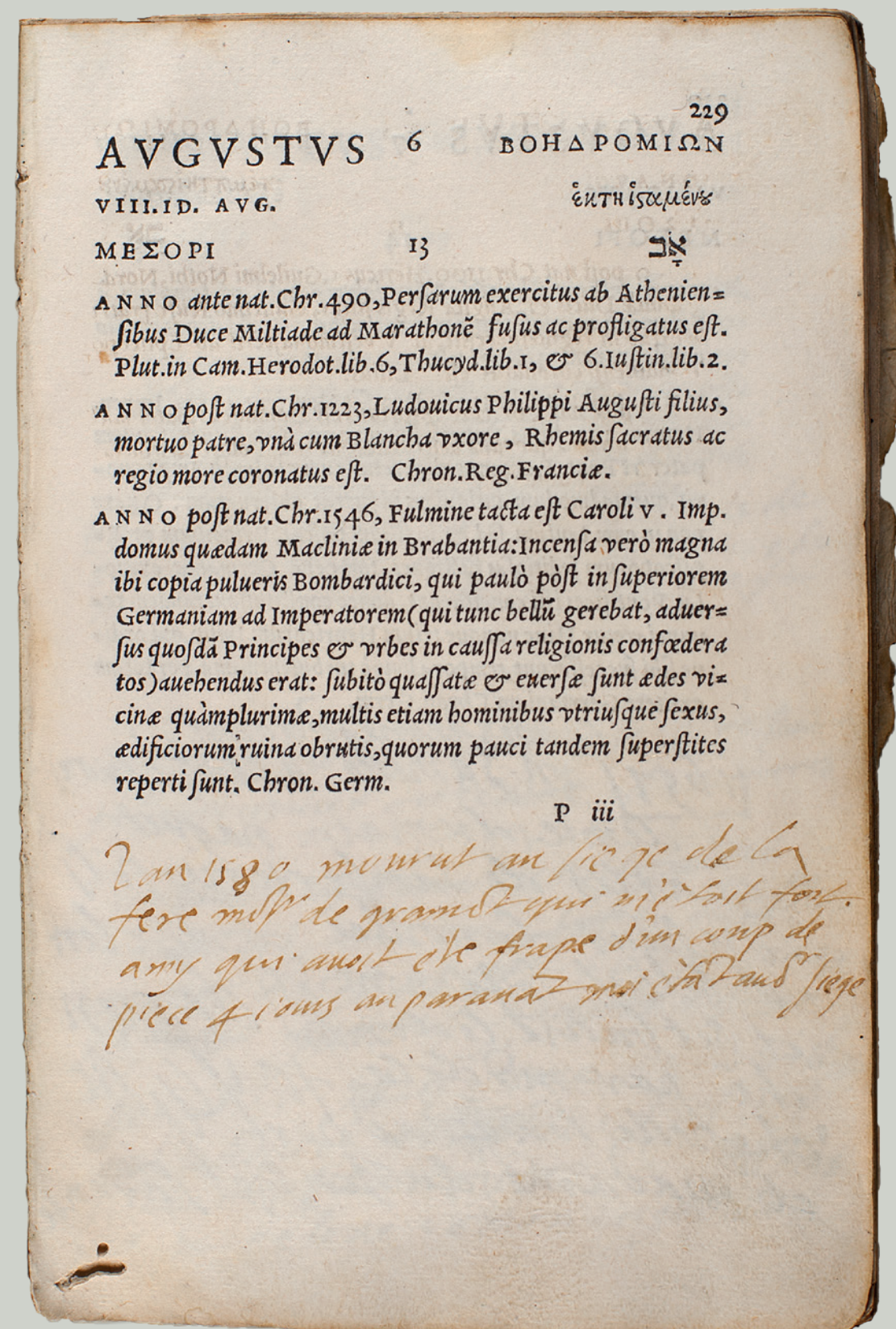
Page 229 des *Éphémérides* de Beuther ayant appartenu à la famille Montaigne.

La page du 6 août porte une annotation de la main de Montaigne mentionnant la mort du comte de Gramont survenue durant le siège de La Fère.

Michael BEUTHER, *Ephemeris Historica*, Paris, impr. Michel Fezandat et Robert Granjon, 1551.

Cote : Ms. 1922.

© Bibliothèque municipale de Bordeaux – Bibliothèques Virtuelles Humanistes, CESR, Tours.



¹⁴ Pierre de L'ESTOILE, *Journal de l'Estoile : le règne d'Henri III*, éd. Patrice Boussel, Paris, Le Livre Club du Libraire, 1963, p. 126.

abondaient. Les décharges d'artillerie alternaient avec les fêtes et les réjouissances. Cette ambiance décontractée du siège a pu inspirer à Montaigne cette phrase des *Essais* dans laquelle il manifeste un certain hédonisme : « je prends plaisir à voir un général d'armée, au pied d'une brèche qu'il veut bientôt attaquer, se prêtant tout entier et parfaitement libre à son déjeuner, à ses propos familiers au milieu de ses amis [...] »¹⁵.

Mais un terrible événement allait bouleverser ce siège jusque-là assez tranquille. Nous savons par une annotation du 6 août dans le livre de raison de Beuther¹⁶ que le comte de Gramont, capitaine de cinquante hommes d'armes, eut un bras emporté par un coup de canon et mourut de ses blessures quatre jours plus tard : « L'an 1580 mourut au siège de La Fère monsieur de Gramont qui méritoit fort amy qui avoit été frapé d'un coup de pièce 4 jours auparavant moi étant audit siège¹⁷. » Philibert, comte de Gramont et de Guiche, né le 22 août 1552, avait vécu au château de Bidache dans les Pyrénées-Atlantiques. Il y avait épousé Diane-Corisande d'Andoins, vicomtesse de Louvigny, de la maison de Foix. Elle était « cette grande Corisande d'Andoins » à laquelle Montaigne avait dédié le chapitre XXIX du premier livre des *Essais* intitulé « Vingt et neuf sonnets d'Estienne de La Boétie ». Il s'avéra que le *siège de velours* fut particulièrement sanglant : parmi les troupes royales, 2000 hommes furent frappés mortellement ou emportés par les maladies contagieuses. Le groupe des *mignons*, les proches d'Henri III, ne sera pas épargné ; plusieurs d'entre eux seront tués ou grièvement blessés. C'est le cas d'Anne de Joyeuse qui, lors d'une sortie des assiégés, fut touché par une arquebusade. Elle lui fracassa la mâchoire et fit sauter sept dents¹⁸. C'est le cas d'un autre favori participant au combat dont nous reparlerons : Charles du Plessis Liancourt, dont Montaigne en route vers Beaumont fera prendre des nouvelles. La cour commencera d'ailleurs à comparer cette « Fère-là » à une *fera*, une méchante bête dévorant les *mignons*¹⁹.

La ville capitula le 31 août²⁰. Il est probable que le transport de la dépouille embaumée de Philibert de Gramont n'eut lieu qu'après la levée du siège. Montaigne accompagnera jusqu'à Soissons le convoi funèbre qui poursuivra son chemin vers les Pyrénées. Il s'étonnera de l'émotion témoignée par les villageois au passage de la dépouille d'une personnalité étrangère à leur région : « J'allai, avec beaucoup d'autres de ses amis, conduire à Soissons le corps de monsieur de Gramont depuis le siège de la Fère où il avait été tué. J'observai que, partout où nous passions, nous remplissions de lamentations et de larmes les gens du peuple que nous rencontrions, par le seul spectacle de la pompe solennelle de notre

15 Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, *op. cit.*, livre 3, chapitre XIII, *Sur l'expérience*, p. 1337.

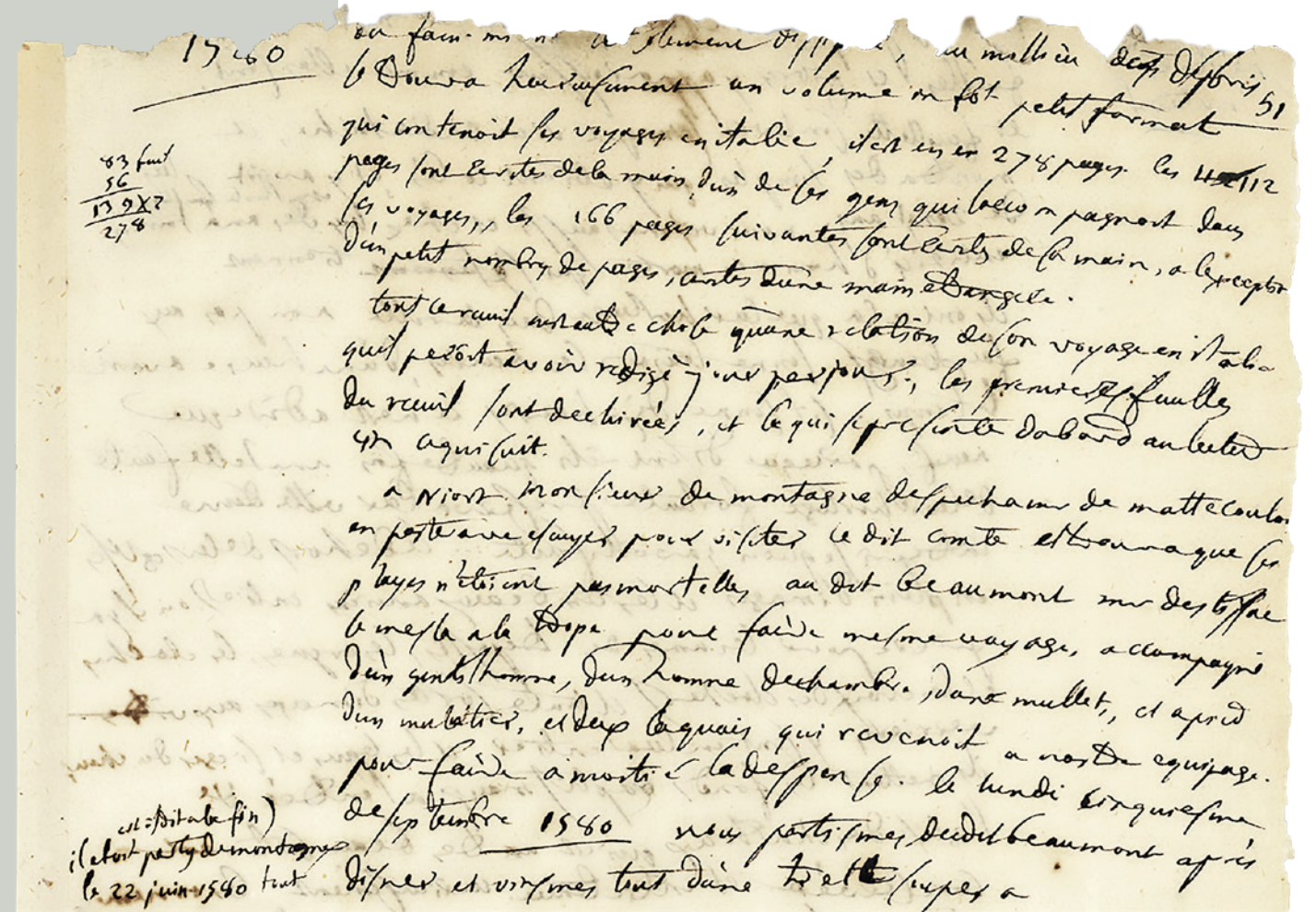
16 Le petit ouvrage de Michel Beuther intitulé *Ephemeris Historica* publié en 1551 est à la fois un mémento historique et un agenda. À chaque jour de l'année est consacrée une page dans le haut de laquelle figurent des indications chronologiques avec leur correspondance dans les calendriers latin, grec et hébreu. L'éphéméride peut servir pour n'importe quelle année. Ensuite sont décrits les événements les plus remarquables qui se sont passés à pareil jour, depuis l'origine du monde. Le reste de chaque page demeure libre pour permettre d'y noter les souvenirs personnels et les événements familiaux. Dans le cas présent, trois événements survenus un 6 août sont mentionnés : la bataille de Marathon en 490 av. J.-C., le couronnement de Louis VIII et de Blanche de Castille à Reims en 1223, enfin la guerre qui opposa le Saint-Empire germanique de Charles Quint à la Ligue luthérienne en 1546.

17 Michaelis BEUTHERI caropolopolitae franci, *Ephemeris Historica*, Parisiis, Michaëlis Fezandat [1551], éd. Jean Marchand, Paris, Compagnie française des Arts graphiques, 1948, p. 281.

18 Nicolas LE ROUX, *La faveur du Roi : mignons et courtisans au temps des derniers Valois*, Seyssel, Champ Vallon, 2000, p. 321.

19 *Fera* signifie « animal sauvage » en latin. Le jeu de mots fut exploité en vers, ironisant sur le goût du monstrueux carnivore pour la chair délicate des *mignons*.

20 Théodore Agrippa D'AUBIGNÉ, *L'histoire universelle du sieur d'Aubigné*, éd. Jean Moussat, Maillé, 1616, première partie, livre III sic, chapitre XIII, p. 370-371.



Après une brève introduction de dix lignes, la copie Leydet débute par la phrase : « A Niort Monsieur de montagne despecha M de mattecoulon en poste avec escuyer pour visiter le dit comte et trouva que ses playes n'étoient pas mortelles ». Les Bibliothèques Virtuelles Humanistes, Extrait des Voyages de Montaigne (copie Leydet partielle du *Journal de voyage*.) éd. A. Legros, f° 51 r°.
© Bibliothèque nationale de France, Correspondance Prunis et Leydet, Manuscrit français, Périgord 106, f°50 r°-f°72 v°.

convoi, car dans le pays traversé on ne connaissait même pas le nom du trépassé²¹. » Ayant accompli ses pieux devoirs à l'égard de son ami, Montaigne se rendit à Beaumont-sur-Oise pour prendre la direction de la Lorraine. Ce n'est qu'au terme de cette *Illiade* que débuta véritablement son *Odyssée*.

La première étape du long périple est incertaine, elle ne figure dans aucune édition du *Journal de voyage*. Seule la copie Leydet fait état de deux mots absents des autres publications. Le *Journal* y débiterait de la façon suivante : « À Niort Monsieur de Montaigne despescha M de mattecoulon en poste avec ledit escuyer pour visiter ledit Comte, et trouva que ses playes n'étoient pas mortelles, au dit Beaumont Mr destissac se mesla a la trope pour faire mesme voyage [...] »²². La copie fournit donc un précieux indice concernant l'étape précédant Beaumont. En réalité, les caractères devaient être quasiment illisibles et « Niort » n'est qu'une interprétation de copiste. Cette ville située dans le Poitou à 62 km de La Rochelle est bien sur l'axe de la route entre Saint-Michel-de-Montaigne et Beaumont ; elle est cependant éloignée de plus de 400 km de sa destination. La version du chanoine paléographe était donc irréaliste. Il est possible que l'écriture approximative de l'époque ait amené la confusion entre les premières lettres où « Ni » a pu être pris pour un « M ».

21 Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, *op. cit.*, livre 3, chapitre IV, *Sur la diversion*, p. 1014-1015.

22 François MOUREAU, *La copie Leydet du « Journal de voyage »*, *op. cit.*, p. 118.

Ce «Niort» serait plutôt la petite bourgade appelée Mours²³ – du latin «murnum» (bourgade) – située à 2,2 km de Beaumont. Mours est un beau village riverain du ru de Presles, à quelques centaines de mètres de sa confluence avec l'Oise. Mais il offre fort peu de particularités. Pourquoi Montaigne, venant de Soissons et cheminant le long de l'Oise, avant même d'atteindre Beaumont, aurait-il dépêché son frère vers cette bourgade limitrophe située à l'opposé de la ville ?

Mon hypothèse est que «Ni» figure les premières lettres lisibles de «Li... ancourt». En effet, le comte auquel Bertrand de Mattecoulon rendit visite pour s'assurer de la bénignité de sa blessure pouvait être Charles du Plessis, seigneur de Liancourt, comte de Beaumont-sur-Oise, marquis de Guercheville. Né en 1546, il fut envoyé au siège de La Fère en sa qualité de premier écuyer d'écurie du roi et capitaine d'une compagnie d'ordonnance, un escadron composé de cinquante lanciers à cheval : « En trois mois, du début février à la fin avril, le roi envoie successivement à la Fère René de Villequier ; [...] ; le Premier Écuyer d'écurie Charles du Plessis-Liancourt le 23 mars, parce qu'il habite près de Clermont-en-Beauvaisis, non loin de La Fère²⁴. » S'il y fut blessé, il fut logiquement évacué vers son château de Liancourt situé à 75 km. Après le siège, ayant quitté à Soissons le convoi funèbre du comte de Gramont, Montaigne et son groupe changent de direction : ils cheminent le long de l'Aisne puis de l'Oise vers Liancourt et Beaumont. C'est donc sur la route de Soissons vers Beaumont (Liancourt est à 62 km de Soissons) que Bertrand de Mattecoulon fut spécifiquement dépêché pour s'enquérir des blessures du comte Charles du Plessis (voir la carte page 67).

Ainsi, de Saint-Michel-de-Montaigne à Beaumont-sur-Oise, où se formera le groupe du voyage vers l'Italie, Montaigne et les siens auront déjà parcouru plus de 800 km. Pour gagner Rome, il prendra la direction de l'Est ; par la Lorraine, la Suisse, l'Empire germanique, l'Autriche des Habsbourg, la traversée du col du Brenner, les plaines de la Vénétie et Venise où il séjournera quatre jours. À Bologne, il choisira de rejoindre Florence et Sienne²⁵. L'itinéraire de Beaumont à Rome couvre donc une distance estimée à 2050 km (à l'exclusion des excursions d'un jour).

Au départ de Beaumont, ce n'était pas le chemin le plus court ; la *via Francigena*, voie des pèlerinages vers Rome, était nettement plus directe. Cette chaussée, que Montaigne empruntera d'ailleurs pour son voyage de retour jusqu'à Lyon, traversait Meaux, Provins, Troyes, Dijon, Lyon, Chambéry, le col du Mont Cenis, les plaines de Lombardie, Plaisance et Parme. Il fallait ensuite franchir les Apennins pour atteindre la Toscane, Pise, Sienne, le val d'Elsa, Viterbe et Rome. À titre indicatif, la longueur de ce trajet est évaluée à 1539 km, ce qui représentait une économie d'environ 500 km. Comme nous le verrons, la trajectoire du parcours est une forme d'écriture révélatrice des motivations profondes du voyageur.

La vision humaine se compose d'une vision centrale maculaire à haute résolution sensible à une infinie variété de nuances de couleurs, tandis que la périphérie de la rétine réagit aux formes et aux mouvements. Cette vision latérale, par un regard oblique, permet aux

23 Michel DE MONTAIGNE, *Journal du voyage en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581 (1774)*, éd. Philippe Desan, Paris, Société des textes français modernes, 2014, Introduction, p. XXIII.

24 Nicolas LE ROUX, *La faveur du Roi*, op. cit., p. 319. Clermont est à 6 km de Liancourt.

25 En réalité, la route initiale prévue incluait le pèlerinage de Lorette. De Venise, elle longeait le littoral adriatique jusqu'à Lorette puis traversait les Apennins par l'Ombrie vers Rome.

Le voyage fut accompli de Beaumont à Rome sur une distance de plus de deux mille kilomètres. Cependant, l'itinéraire de la *via Francigena*, par Lyon et la côte tyrrhénienne, permettait une réduction de près de cinq cents kilomètres.

La carte indique divers chemins vers Rome :

le tracé jaune continu représente l'itinéraire effectif tel que décrit dans le *Journal de voyage*, le pointillé symbolise le projet de pèlerinage initial vers Lorette. Le trajet hypothétique en blanc est celui d'un accès plus direct par la *via Francigena*.

adeptes du fleuret d'analyser le comportement et la psychologie de l'adversaire, puis de prédire ses actions. Nous pouvons ainsi établir une analogie avec le *Journal de voyage*, volontiers considéré comme une œuvre périphérique des *Essais*, mais jetant un éclairage indirect et inédit sur Montaigne. En l'observant par le prisme de ses actions, de ses mouvements, nous pouvons mieux appréhender la nature profonde de l'écrivain²⁶. Le *Journal de voyage* est donc cette vision latérale qui, faisant abstraction d'un excès d'informations, dévoile l'essentiel.

26 Laurent Gerbier, maître de conférences en philosophie à l'Université de Tours, intéressé par l'étude des cultures visuelles contemporaines, et président de la Société Internationale des Amis de La Boétie nous a initié à la notion du *regard oblique* propre aux escrimeurs dans une conférence intitulée « Des rencontres aux Cahiers : la SIALB et les lectures périphériques de Montaigne et de La Boétie », *Bulletin de la Société Internationale des Amis de Montaigne*, n°2, 2013, p. 19-32.



LES CONDITIONS DU VOYAGE

En 1580, les voies de circulation n'étaient que de simples chemins épousant le relief naturel. Henri II avait ordonné la plantation d'ormes le long des routes afin de les stabiliser, de procurer de l'ombrage et surtout pour remédier à la pénurie des bois de charonnage²⁷. Hormis cela, l'état des chaussées se maintenait sans entretien particulier, leur tracé ne se perpétuait que par le passage des usagers. Les voyages rapides s'effectuaient à cheval, le mode de déplacement de la noblesse. Les denrées se transportaient par chariots et par voie navigable pour les gros tonnages. Pour le reste, on marchait. Montaigne et ses compagnons se déplaçaient à cheval, mais ils étaient accompagnés de deux valets de pied et d'un mulet chargé des bagages guidé par son muletier. Ce sont donc les piétons et non la résistance des chevaux ou des cavaliers qui limiteront la vitesse de progression à des étapes quotidiennes d'environ 40 kilomètres. En effet, la vitesse d'un cheval au pas est de 6 à 7 km/h, au trot elle s'élève à 14 km/h. En alternant le pas et le trot, par exemple deux étapes au pas et une étape au trot, un cheval pouvait effectuer des étapes de 30 à 40 km d'une traite. Lorsqu'il fallait aller vite, les cavaliers prenaient de l'avance et se laissaient rejoindre par les piétons et le mulet. Parfois, ils envoyaient en éclaireur à la prochaine halte le mulet accompagné. Si le tracé des routes était imprécis, celui des rivières était plus constant. C'est pourquoi l'itinéraire était souvent calqué sur les cours d'eau. Depuis Meaux, par exemple, nos voyageurs suivront le cours de la Marne ; en Lorraine, ils longeront la Moselle et en Suisse le Rhin.

Les cartes disponibles étaient, par conséquent, surtout hydrographiques. Elles restaient sommaires et ne mentionnaient que rarement les voies terrestres dont la description était quasiment inexistante. La France avait pourtant connu un rapide progrès dans le domaine géographique sous l'impulsion d'Oronce Fine (1494-1555), le mathématicien du roi qui se préoccupa du calcul des longitudes et des latitudes en expérimentant de nouvelles projections²⁸. Guillaume Postel et Jean Jolivet publièrent des cartes pouvant être utilisées par des voyageurs, telle la *Galliae regni potentiss : nova descriptio* parue en 1570. Cependant, les premières mentions d'itinéraires routiers et des Postes de France n'apparurent qu'en 1632 avec Nicolas Sanson d'Abbeville (1600-1667), le géographe de Louis XIV. En 1692, Hubert Jaillot compila l'ensemble des cartes de Sanson en un *Atlas nouveau* puis d'autres éditions virent le jour en 1702 sous le titre de *Catalogue des cartes et livres de géographie de Sanson*²⁹. Les montagnes étaient symbolisées par de petits monticules ombragés tous identiques appelés *taupinières* et les frontières étaient coloriées à la main. Sur la carte du duché de Lorraine, une seule voie de communication était représentée sous forme du tracé



Carte de 1708 figurant le duché de Lorraine, la Franche-Comté, l'Alsace, l'évêché de Bâle et la vallée du Rhin. La seule voie de communication représentée emprunte le tracé rectiligne de plusieurs routes romaines, dont la *via Salinaria*. Elle longe le Doubs en Franche-Comté, traverse l'Alsace via Colmar et Strasbourg puis oblique en direction des salines de Saverne et de Metz. La carte est issue de l'*Atlas nouveau du royaume de France* publié à Amsterdam par Pierre Mortier. L'atlas d'un format réduit de 18 x 12 cm est en fait une carte générale décomposée en 23 éléments.

► PAGES SUIVANTES

²⁷ Le charron fabriquait et réparait les divers chars ou dispositifs mobiles, notamment les affûts d'artillerie. Pour ce faire, il utilisait beaucoup de bois : l'orme pour les moyeux et les jantes, le hêtre pour les essieux, le frêne pour les brancards, le cœur de chêne pour la flèche, pièce maîtresse sous la caisse et les traverses.

²⁸ Monique PELLETIER, *Cartographie de la France et du monde de la Renaissance au siècle des Lumières*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2001, p 10.

²⁹ Par fortune, j'ai pu me procurer sur une brocante proche de chez moi et pour une somme dérisoire un horrible petit livre couvert de graffitis au crayon dont la reliure tombait en ruines. Il contenait des cartes de France fort anciennes encore en bon état. C'était un exemplaire de l'*Atlas Nouveau [sic] du Royaume de France avec ses acquisitions. Par le Sr Sanson Geographe du Roy. Avec la description géographique [sic] & un [sic] Table Pour trouver facilement les villes & c (1708)*. Il fallut rapidement déchanter, car l'ouvrage faisait partie de la collection des six petits *Atlas du voyageur* publiés en 1708 par Pierre Mortier d'Amsterdam, un faussaire qui utilisait le nom de Sanson par pur argument commercial. Mais ces copies d'époque d'un prodigieux original, fidèles et de bonne qualité, suffisaient pour illustrer le propos : *se non è vero, è ben trovato*.

Carte de France réalisée par Jean Jolivet, éditée en 1570. Le format original est de 51 x 35 cm et l'échelle de 1:3.700.000 ca. Elle est surtout hydrographique et n'indique aucune route. © Bibliothèque nationale de France, registre C ; 01775.





La carte d'Italie du Münster ayant appartenu à Montaigne (Bâle, édition de 1568, page 172). © Bibliothèque nationale de France, site François Mitterand, rés. Z. Payen. 494).

rectiligne de plusieurs routes romaines, dont la *via Salinaria*. Il faudra attendre le règne de Louis XV et la seconde moitié du XVIII^e siècle pour que les échelles grandissent et que les routes apparaissent systématiquement sur les représentations de César-François Cassini de Thury, descendant de la lignée des célèbres cartographes Cassini. Le prodige devint possible grâce à des ingénieurs actifs sur le terrain qui montaient au sommet des clochers pour effectuer un recensement des objets visibles par une technique de triangulation leur permettant de déterminer la distance angulaire des principaux points.

Il était illusoire de préparer un itinéraire précis depuis le château. Les trajets devaient être constamment adaptés aux conditions climatiques (inondations), au banditisme ou à la situation sanitaires (épidémies de peste), sans parler de l'état de santé du voyageur. Les déplacements s'effectuaient sur des chevaux de louage et le contrat de location impliquait souvent la présence d'un guide ou voiturier (*vetturin*) qui utilisait ses propres auberges ou relais de poste, ce qui impliquait de nombreuses contingences. Tout retard apporté à l'heure faisait l'objet de disputes qui parfois finissaient mal. Le temps consacré à chaque étape échappait donc au voyageur.

Montaigne se plaindra néanmoins de n'avoir pu mieux préparer les étapes du voyage en consultant un guide encyclopédique comme la *Cosmographie universelle* de Sebastian Münster. Il regrettera, entre autres choses, « qu'avant faire le voyage, il n'avait vu les livres qui le pouvaient avertir des choses rares et remarquables de chaque lieu, ou n'avait un Munster, ou quelque autre dans ses coffres »³⁰. Cet atlas de Münster était l'un des plus populaires au XVI^e siècle. Il offrait un véritable savoir encyclopédique comprenant des illustrations des villes et des cartes néanmoins assez rudimentaires. Ces gravures sur bois d'une qualité artistique exceptionnelle étaient pour certaines de la main de Hans Holbein le Jeune. L'ouvrage, de la taille respectable de 20 sur 30 cm comprenant plus de 1200 pages, n'était donc pas le petit guide de voyage compact et maniable que nous consultons. On comprend aisément que Montaigne ait hésité à le glisser dans ses coffres. Par ailleurs, cette encyclopédie aux cartes fort imprécises et dont les descriptions topographiques se limitent souvent à une simple énumération eût été peu utile sur le terrain. Il consultera par contre à Rome un « guide des lieux remarquables » comme *Le Antichita de la citta di Roma*³¹ de Lucio Mauro et Ulisse Aldrovandi.

Pour les déplacements limités au Royaume de France, il existait depuis 1552 l'ouvrage de Charles Estienne intitulé *La Grand Guide des Chemins pour aller et venir par tout le Royaume de France. Avec les noms des Fleuves et Rivieres qui courent parmy lesdicts pays*³². Ce guide était destiné aux pèlerins en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle ou Rome pour les aider à retrouver leur chemin, choisir les gîtes d'étapes et se prémunir des dangers du voyage. Il se caractérise par sa concision, sa grande maniabilité (format de poche) – il est conçu pour être facilement transporté – et l'absence de toute carte. Il s'agit d'un registre qui compile pour chaque trajet routier les étapes successives et les distances exprimées en lieues avec une précision maximale d'une demi-lieue (à cette époque, la virgule n'était pas encore utilisée comme séparateur numérique, la précision se limitait aux nombres entiers ou à leur moitié).

30 Michel DE MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, éd. Fausta Garavini, op. cit., p. 114.

31 Lucio MAURO et Ulisse ALDROVANDI, *Le Antichita de la citta di Roma*, Venezia, Giordano Ziletti, 1556.

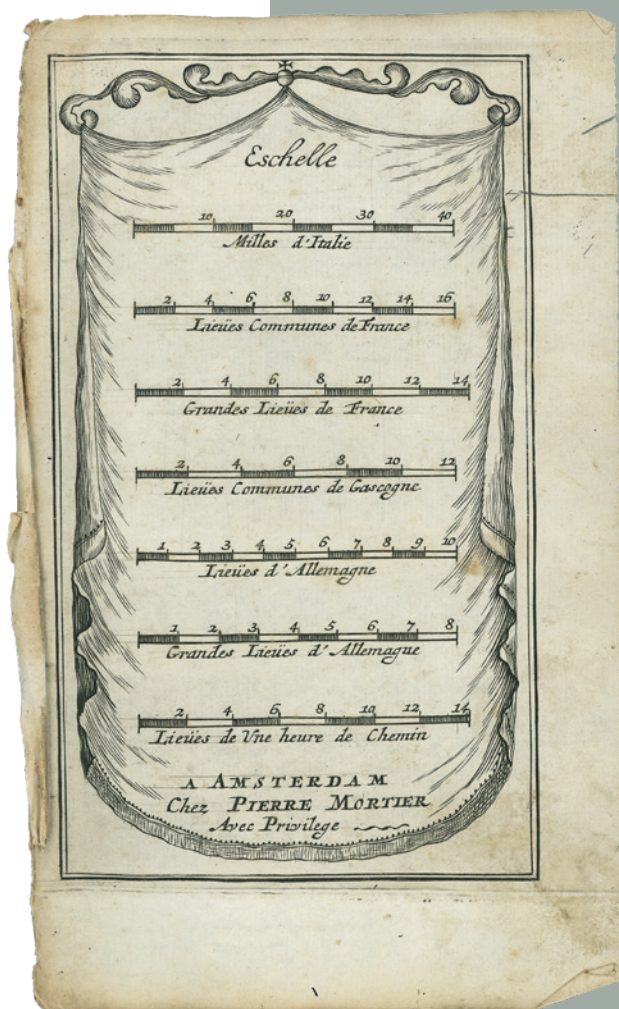
32 Charles ESTIENNE, *La Guide des chemins de France*, Paris [1553], éd. Jean Bonnerot, Paris, Honoré Champion, 1936. À l'époque, le mot « guide » était de genre féminin.

LA SYMPHONIE DES LIEUES ET DES MILLES

Effectuer au XVI^e siècle un périple en terre étrangère devait relever de l'exploit : les voyageurs étaient non seulement confrontés à des routes au tracé capricieux, à l'absence de cartes utilisables, mais aussi à une estimation des distances incertaine.

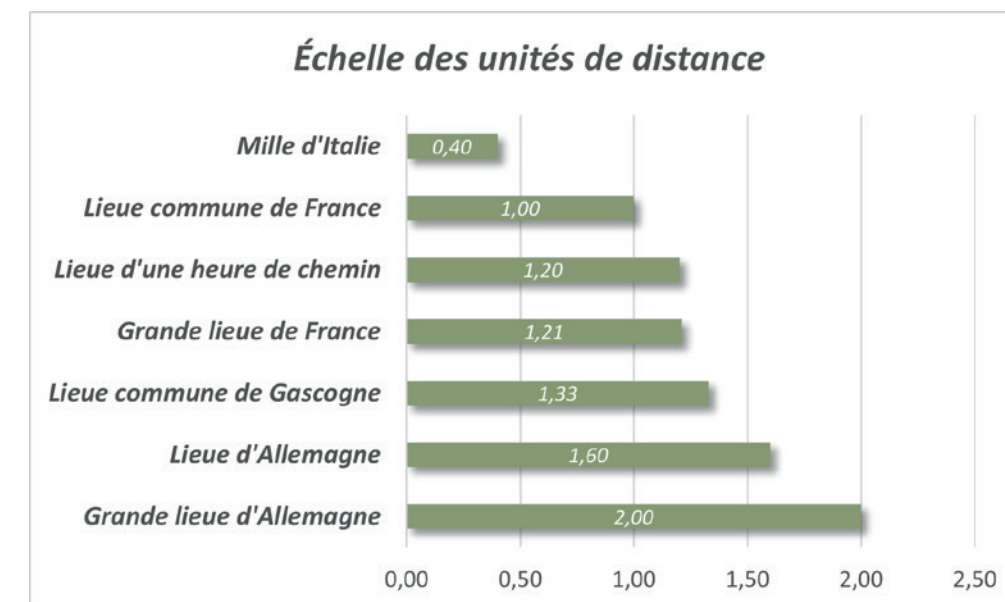
Comme la plupart des unités de mesure, elles n'étaient pas uniformisées en Europe, ce qui exposait à un véritable *imbroglio*. Le *Journal de voyage* mentionnera deux unités dont la valeur propre variera : la lieue et le mille. Pour le transit par la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Autriche, les voyageurs utiliseront la lieue. Au passage en Italie, à Rovereto, ils estimeront les distances en milles, et cela durant toute la traversée de la péninsule. Inversement, au retour en France par le Mont Cenis la distance sera exprimée en nombre de postes durant une courte transition, puis en lieues à partir de Saint-Michel-de-Maurienne.

Que l'une ou l'autre unité soit utilisée au gré des entités géopolitiques visitées ne pose aucun problème en soi dans la mesure où ces unités représentent des valeurs fixes, constantes et clairement définies. Après tout, le kilomètre a fait son chemin sur le vieux continent tandis que le *mile* terrestre, le *mile* marin et le *foot* sont adoptés dans tout l'espace anglo-saxon. Ces diverses mesures recouvrent des valeurs précises et reproductibles. En 1580, par contre, les lieues et les milles n'étaient que des vocables désignant des valeurs variables selon la région, l'état des routes et le temps mis à les parcourir. À partir de Plombières, par exemple, s'effectua la transition débutée à Bar-le-Duc de la lieue française vers la lieue de Gascogne et la lieue allemande : « Plombières, quatre lieues. Depuis Bar-le-Duc les lieues reprennent la mesure de Gascogne et vont s'allongeant vers l'Allemagne, jusques à les doubler et tripler enfin³³. » Cette complexité apparaît à l'examen d'échelles alignant les diverses unités de distance comme l'*eschelle* de l'*Atlas nouveau du royaume de France*³⁴, sorte de pierre de Rosette pour la compréhension des unités de distance. Des barres horizontales de longueurs presque identiques issues des cartouches de cartes d'époque contiennent le nombre correspondant de milles d'Italie, de lieues communes et de grandes lieues de France, de lieues communes de Gascogne, de lieues et grandes lieues d'Allemagne et enfin de lieues d'une heure de chemin. La barre de la lieue commune de France en contient seize et celle de la grande lieue d'Allemagne en contient huit. Une grande lieue d'Allemagne correspond donc à deux lieues communes de France : « vont s'allongeant vers l'Allemagne, jusques à les doubler et tripler enfin ». L'échelle de l'*Atlas nouveau* peut être adaptée sous une forme plus explicite en déterminant pour la longueur de chaque barre la valeur exacte de ses graduations et en rapportant chaque valeur à la lieue commune de France prise comme



L'échelle des distances de l'*Atlas nouveau du royaume de France* publié à Amsterdam en 1708 par Pierre Mortier dans la collection de l'*Atlas du voyageur*.

Conversion des longueurs figurées dans l'*eschelle* de l'*Atlas nouveau du royaume de France* en une échelle sur laquelle les mesures sont rapportées à l'unité de la lieue commune de France.



référence unitaire. L'alignement sur la nouvelle échelle des valeurs relatives des unités de distance permet ainsi de déterminer que les lieues communes de Gascogne valent 1,3 lieue commune de France ou que le mille d'Italie représente 0,4 lieue commune de France.

Une tentative d'explication de la petitesse de la lieue commune de France par rapport à la lieue de Gascogne ou d'Allemagne est fournie par Panurge dans le *Pantagruel* de Rabelais :

Or, en cheminant, voyant Pantagruel que les lieues de France estoient petites par trop, au regard des aultres pays, en demanda la cause et raison à Panurge, lequel luy dist une histoire que mect Marotus du Lac, monachus, ès Gestes des Roys de Canarre; disant que « D'ancienneté, les pays n'estoyent distinctz par lieues, miliaires [mille romain; 1500 mètres], stades [stade grec; 180 mètres], ny parasanges [mesure perse; 5400 mètres], jusques à ce que le roy Pharamond les distingua, ce que feut fait en la manière que s'ensuyt. Car il print dedans Paris cent beaulx jeunes et gallans compaignons bien délibérez, et cent belles garses Picardes, et les feist bien traicter, et bien penser [dorloter] par huit jours, puis les appella, et à chascun bailla sa garse, avecques force argent pour les despens, leur faisant commandement qu'ilz allassent en divers lieux par cy et par là. Et, à tous les passaiges, qu'ilz biscoteroyent leurs garses, que ilz missent une pierre, et ce seroit une lieue. Ainsi les cornpaignons joyeusement partirent, et, pour ce qu'ilz estoient frays et de séjour [oisifs], ilz fanfreluchoient à chasque bout de champ, et voylà pourquoy les lieues de France sont tant petites. Mais, quand ilz eurent long chemin parfait, et estoient jà las comme pauvres diables, et n'y avoit plus d'olif en ly caleil [lampe]; ilz ne belinoyent si souvent, et se contentoyent bien (j'entends quand aux hommes) de quelque meschante et paillarde foys le jour. Et voylà qui fait les lieues de Bretagne, de Lanes, d'Allemaigne, et aultres pays plus esloignez, si grandes. Les aultres mettent d'aultres raisons; mais celle-là me semble la meilleure ». À quoy consentit volontiers Pantagruel³⁵.

33 Michel DE MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, éd. Fausta Garavini, op. cit., p. 81.

34 *Atlas nouveau du royaume de France*, éd. Pierre Mortier, op. cit.

35 François RABELAIS, *Œuvres de F. Rabelais : Gargantua, Pantagruel*, Paris, Jules Didot, 1823, livre II, chapitre XXIII, p. 318. Le récit ne fournit aucune explication sur la petitesse du mille italien par rapport à la lieue française; si elle est de la même veine, on se prend à rêver. Les correspondances en mètres placées entre crochets sont bien sûr des ajouts actuels.

Cette allégorie d'apparence naïve est moins surréaliste qu'il n'y paraît. Rabelais fait preuve d'érudition en évoquant les anciennes unités de mesure et traduit fort bien la volonté de centralisation parisienne symbolisée par le *roy Pharamond*. En effet, les itinéraires décrits dans les guides de l'époque, notamment *La guide des chemins de France* de Charles Estienne, rayonnent depuis le point central de Paris. François I^{er}, qui pouvait bien être l'incarnation du roi Pharamond, avait fait de cette ville sa résidence, la capitale de la France et son centre géographique.

Le *Journal de voyage* mentionne de façon rituelle après chaque étape une estimation en lieues ou en milles de la distance parcourue. En réalité, nous ne connaissons pas la précision de ces valeurs ; le problème des unités de distance reste abordable lorsqu'il se limite à la comparaison des valeurs relatives des diverses mesures, mais se complique singulièrement lorsqu'est tentée une conversion métrique. En ce qui concerne la lieue française, Jean-Pierre Levraud³⁶ releva les longueurs affichées sur les cartouches de cartes d'époque et en effectua la conversion : les valeurs obtenues montrèrent une dispersion considérable³⁷. Appliquant la même méthode aux diverses régions de France, il obtint des résultats tout aussi déroutants : pour chaque région, il existait plusieurs valeurs en fonction des géographes consultés³⁸.

Le même type de difficultés se rencontre lorsque l'antique *mille* romain est confronté au *mille* toscan ou au *mille* lombard et qu'est tentée une conversion métrique. Les valeurs de cette unité semblent néanmoins plus homogènes, car la mesure a pour seule origine le pas du légionnaire romain, le *milia passuum*. Les antiques bornes milliaires qui jalonnèrent les chaussées romaines permettent d'estimer la valeur de mille pas – le *mille* – à 1481 mètres, soit un pas de 1,48 m effectué en deux enjambées. Cette unité partagée par tous les pays de l'ancien empire changea sensiblement selon les régions. L'évaluation de la distance basée sur le pas du légionnaire évolua, par exemple, vers la *brasse* du tisserand florentin. En Toscane, le *miglio* pouvait valoir 1654 ou 1750 mètres³⁹ selon le type de brasses utilisées comme référence : le *braccio di terra* ou le *braccio di panno*⁴⁰. Par contre à Plaisance en Lombardie, le *miglio piacentino* correspondait exactement au *mille* romain de 1481 mètres⁴¹. Ce type de mesure défini par la physiologie humaine – le pas du légionnaire ou le bras du tisserand – demeurera assez fiable et reproductible.

L'estimation subjective était également influencée par la difficulté de la route et les conditions du voyage. Quelques observations sur la valeur des *miles* émises par Fynes Moryson, en fournissent un aperçu. Ce chroniqueur anglais diplômé en arts et droit civil de l'Université de Cambridge et d'Oxford visita à partir de 1590 l'Europe, la Turquie et Jérusalem en guise de voyage de fin d'études. Il fit pour les *miles* de la périphérie londonienne, d'Écosse et du Kent les mêmes réflexions que Pantagruel pour les *lieues* centrifuges parisiennes. Il nota

36 Jean-Pierre LEVRAUD, « La lieue de Montaigne », *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 1999, VIII^e série, n° 15-16, p. 118-119.

37 Les extrêmes des valeurs s'étendent de 1852 à 6496 mètres et la moyenne arithmétique est de 4476 mètres pour une moyenne géométrique de 4294 mètres, avec un écart-type de 1154 mètres.

38 Par exemple, pour Paris, coexistaient deux valeurs : 3898 et 3933 mètres ; pour l'Anjou, trois valeurs : 4483, 3372 et 4581 mètres.

39 Jean-Pierre LEVRAUD, *La lieue de Montaigne*, op. cit., p. 114.

40 Gustavo UZIELLI, *L'evoluzione delle misure lineari presso i vari popoli in tutti i tempi e specialmente nel medio evo in Firenze*, Firenze, M. Ricci, 1899, p. 11.

41 Valeria POLI, *La storia urbana di Piacenza – il sistema fortificato*, Piacenza, edizioni L.I.R., 2016, p. 210.

Représentation graphique des valeurs kilométriques moyennes des principales unités de distance utilisées dans le *Journal de voyage*. Les chiffres indiquent le nombre de mesures. Les colonnes des moyennes sont surmontées d'une barre d'écart-type indiquant la dispersion des valeurs observées.

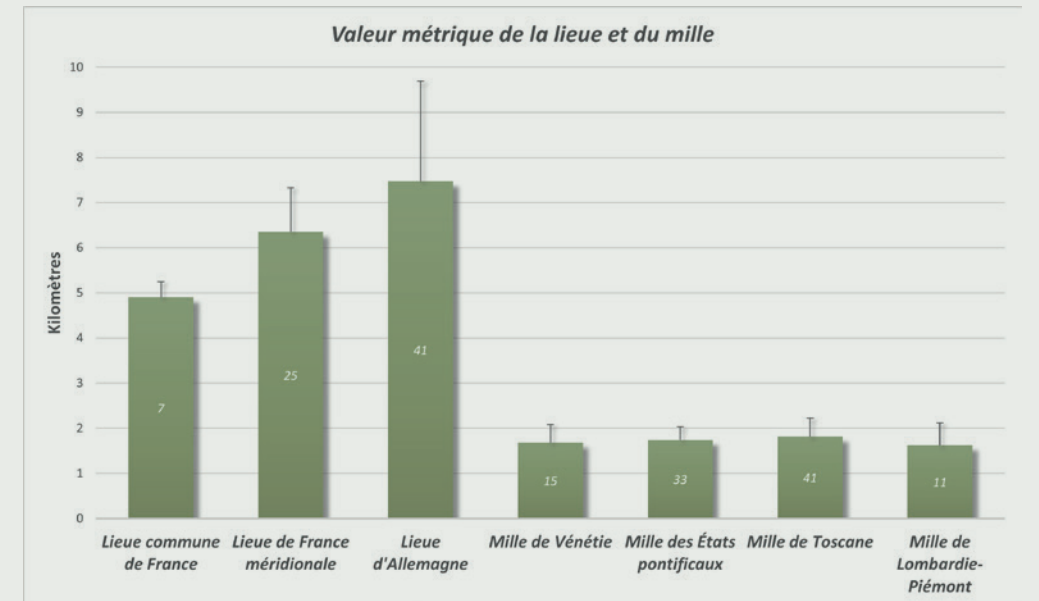


Tableau des valeurs de distances du *Journal de voyage* exprimées en moyenne et écart-type. Dans la dernière colonne figurent les mesures rapportées à la *lieue commune de France* utilisée comme unité de référence.

Unités de distance	Nombre de mesures	Valeur en kilomètres (moyenne ± écart-type)	Valeur rapportée à la lieue commune de France
Lieue commune de France	7	4,90 ± 0,35	1,00
Lieue allemande	41	7,47 ± 2,22	1,52
Mille d'Italie	100	1,75 ± 0,39	0,34
Vénétie	15	1,68 ± 0,40	
États pontificaux	33	1,74 ± 0,29	
Toscane	41	1,81 ± 0,41	
Lombardie - Piémont	11	1,62 ± 0,50	
Lieue de France méridionale	25	6,35 ± 0,98	1,29
Total	173		

que les *miles* des zones urbaines à forte densité de population étaient plus courts que les *miles* des régions montagneuses désertiques. Le *Kentish mile* réputé terriblement long pouvait donc se comparer à la lieue de Gascogne.

Il me reste à faire part de mon expérience au sujet des différents types de *miles*. Je pense que ce sont principalement la difficulté ou l'aisance des trajets parcourus qui les influencent. Ainsi, en Angleterre même, le *mile* paraît plus court près de Londres dans une zone fort peuplée où les voies sont faciles et planes. Ils sont par contre plus longs et pénibles dans les montagnes désertiques et les passages difficiles des régions inhabitées du Nord. [...] Un *mile* anglais commun fait 1,5 *mille* italien, mais vers le Nord et dans certaines régions d'Angleterre, le *mile* est plus long. Par exemple, le *mile* du Kent (un comté du sud) est proverbialement connu pour être extraordinairement long. [...] Et pour la même raison, la mesure du *mile* est très imprécise chez les Suisses qui pour la plupart évaluent leur trajet en heures de chevauchée ou de marche à rythme régulier et non en *miles*⁴².

Dans le *Journal de voyage*, les distances séparant les étapes sont régulièrement annoncées. La première évaluation « Meaux, douze lieues »⁴³ est la distance parcourue depuis Beaumont, le départ du voyage. Comment était-elle déterminée ? Il était possible à l'époque d'utiliser un odomètre attaché à la selle d'un cheval ou à la roue d'un coche : chaque secousse faisait avancer une graduation, à la façon des podomètres utilisés par les *joggeurs*. Connaissant la longueur du pas ou la circonférence de la roue, on pouvait graduer cet odomètre en une unité de mesure. Il est cependant peu probable que Montaigne se soit encombré d'un tel engin, en tout cas il ne le mentionne jamais. En fait, une estimation grossière devait suffire ; il est même possible⁴⁴ que les distances citées dans le *Journal de voyage* ne fussent pas de réelles mesures de longueur, mais des heures de route, appelées la *lieue de voyage*, ces *lieues d'une heure de chemin* figurant sur l'*Eschelle* de l'*Atlas nouveau du royaume de France*. Il suffisait, pour les estimer, de connaître les heures du départ et de l'arrivée lues au clocher, sur un cadran solaire ou sur une horloge chez l'aubergiste. Il est également vraisemblable qu'un tableau des distances entre villes voisines fût affiché dans chaque auberge de la poste.

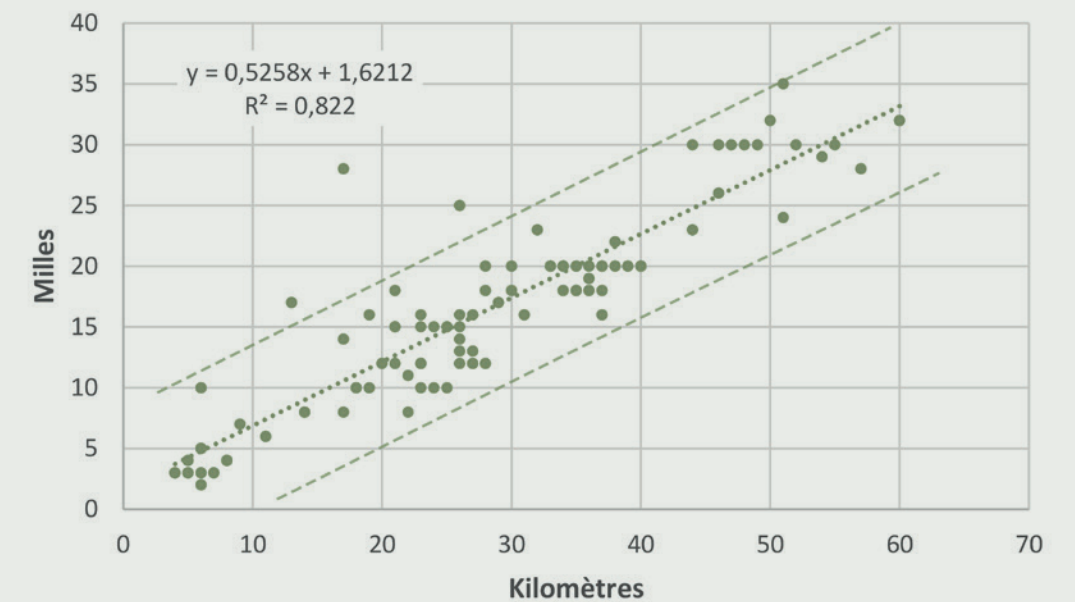
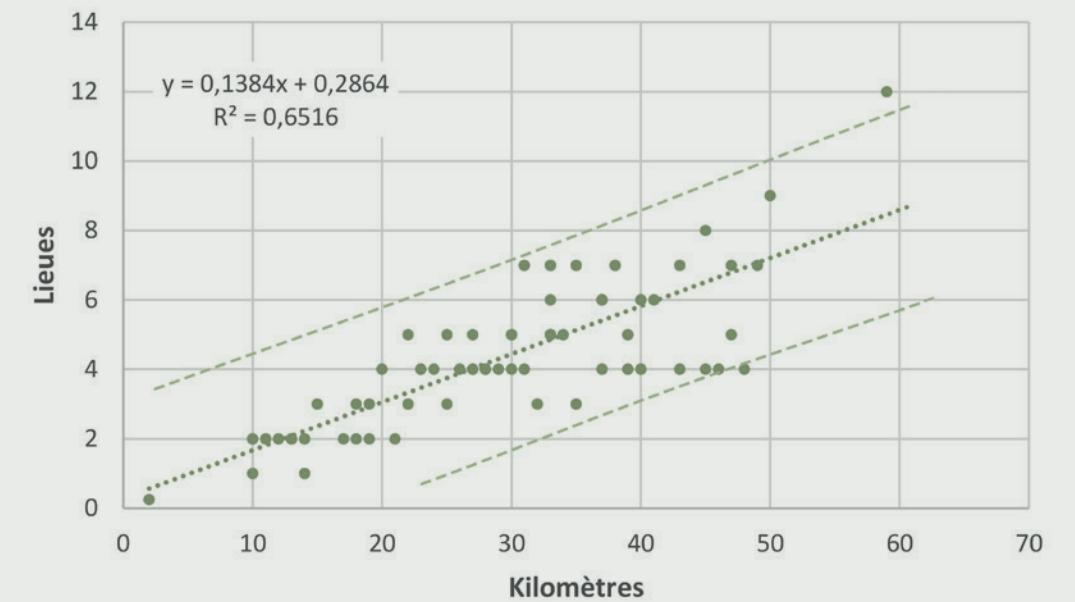
Pour connaître la valeur et la signification des distances annoncées par le *Journal de voyage*, il suffirait théoriquement de refaire le trajet et de mesurer les kilomètres parcourus. Cependant, la plupart de ces routes ont disparu et certains parcours sont devenus impraticables. Plus simplement, il est possible en fonction de l'itinéraire décrit de reproduire le trajet le plus

42 « It remains now that according to my owne experience, I should speake something of the divers kindes of miles. And in generall, this my opinion hath respect to the difficult or easie passages of the way, since even in England, the miles seeme, and indeed are more short, neere London, where the waies are faire and plaine, and frequently inhabited, as they seeme, and indeed are more long and tedious, through the desert places of the North, over mountaines, and through uninhabited and difficult passages. [...] A common English mile makes one and a halfe Italian but towards the North, and in some particular places of England, the miles are longer, among which the Kentish mile (being a Southerne County) is proverbially held to be extraordinarily long. [...] By which appeares, that the measure of miles is very uncertaine among the Sweitzers, who for the most part reckon their journeys by howers riding, or going with an ordinary pace, and not by miles ». Fynes Moryson, *An Itinerary*, Glasgow, James MacLehose and Sons, 1907, volume II, *Of the measures of miles*, p. 162-164. Traduction en français par l'auteur.

43 Michel DE MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, éd. Fausta Garavini, *op. cit.*, p. 73.

44 Jean-Pierre LEVRAUD, *La lieue de Montaigne*, *op. cit.*, p. 111-112.

Corrélation entre les lieues/milles du *Journal de voyage* et les mesures kilométriques du trajet correspondant. Chaque point représente l'une des 173 paires de mesures. La droite de régression est en pointillés et les deux lignes en traits interrompus représentent des intervalles de confiance englobant 95 % des observations. L'équation de la droite de régression et le coefficient de corrélation R^2 sont indiqués dans le coin supérieur gauche.



Carte de la France

Carte de l’Italie

Carte de l’Allemagne

Carte de l’Autriche

Carte de la Suisse

Carte de la Belgique

Carte de la Pologne

probable⁴⁵ sur une carte satellite de type *Google Earth Pro*TM et d’en mesurer avec précision la longueur en kilomètres comme le décrit Philippe Desan⁴⁶.

Le *Journal de voyage* contient 173 relevés de distance séparant deux étapes : 7 évalués en lieues communes de France, 41 en lieues allemandes, 100 en milles et 25 en lieues de France méridionale.

Chaque paire de valeurs (lieue/mille et la distance correspondante en kilomètres) disposée sur un graphique à deux variables se retrouve le long d’une droite de régression dont l’équation peut être calculée⁴⁷. Les valeurs aberrantes sont rares et le coefficient R² de 0,822 pour la corrélation des *milles-kilomètres* représente une bonne concordance (un R² de 1,0 représentant la correspondance parfaite). Contre toute attente, les évaluations du *Journal de voyage*, surtout les *milles*, sont en adéquation avec les mesures métriques réalisées. La validité des mesures étant établie, il fut possible de déterminer la valeur métrique des lieues et des milles en fonction des régions traversées. Ces valeurs sont explicitées dans le tableau de la page 33 et figurées sur le graphique en barres. On retrouve une faible dispersion des valeurs autour de la moyenne pour les *milles* comme le montre le petit écart-type de 0,39 du *mille* d’Italie. Issu de l’unique mesure romaine et utilisé exclusivement dans la péninsule, il est resté une unité assez homogène. Par contre, la dispersion des valeurs pour la *lieue allemande* est élevée malgré un assez grand nombre de mesures (écart-type de 2,22). Cette unité fut adoptée par l’ensemble des *Länder* de l’empire germanique ; elle est utilisée sur le parcours du *Journal de voyage* en Alsace, en Suisse, en Allemagne et en Autriche. En France, la lieue s’individualise donc en une *Lieue commune de France* distincte de celle utilisée en France méridionale durant tout le voyage de retour depuis le passage du Mont Cenis (un amalgame de la *Grande lieue de France* et de la *Lieue commune de Gascogne*). La comparaison statistique des valeurs de la *Lieue commune de France* et de la *Lieue de France méridionale* montre des différences hautement significatives⁴⁸. Par contre, les valeurs du mille de Vénétie, des États pontificaux, de Toscane et de Lombardie/Piémont ne diffèrent pas⁴⁹.

Carte de la France

Les quotients des moyennes des valeurs métriques rapportées à l’unité de la *Lieue commune de France* figurent dans la dernière colonne du tableau. Leur confrontation avec les valeurs homologues issues de l’*Atlas nouveau du royaume de France* révèle une bonne cohérence⁵⁰. De même, les valeurs métriques moyennes obtenues se comparent avec les quelques données publiées. La lieue commune de France montre une bonne correspondance : 4,90 ± 0,35 km (moyenne ± écart-type) *versus* 4,68 km⁵¹. La Lieue de France méridionale de 6,35 ± 0.98 km se rapproche de la lieue de Gascogne de 5,85 km⁵² et la lieue allemande de 7,47 ± 2,22 km supporte bien la comparaison avec les 7,41 km de la lieue commune d’Allemagne⁵³.

Carte de la France

^[1] En privilégiant le parcours direct, les routes secondaires, les sentiers pédestres et les routes bien connues à l’époque telles les anciennes chaussées romaines.

^[2] Michel DE MONTAIGNE, Journal du voyage en Italie, éd. Philippe Desan, op. cit., Introduction, XLVI-LVIII.

^[3] Les mesures effectuées par l’auteur furent structurées en graphiques et soumises à des statistiques établies à l’aide du logiciel XLSTAT 2020 de Addinsoft.

^[4] La probabilité que les moyennes soient égales est très faible : valeur de P < 0,0001 par le test exact de Mann-Whitney.

^[5] Pas de différence significative entre les quatre groupes par analyse de variance (ANOVA Pr>F = 0,415).

^[6] Lieue allemande 1,52 vs 1,60 ; Mille d’Italie 0,34 vs 0,40 ; Lieue de France méridionale 1,29 vs 1,33 pour la Lieue commune de Gascogne et 1,21 pour la Grande lieue de France.

^[7] Jean-Pierre LEVRAUD, La lieue de Montaigne, op. cit., p. 118 (1784, Dezauche/Cassini III).

^[8] Ibid., p. 114.

^[9] Horace DOURSTHER, Dictionnaire universel des poids et mesures anciens et modernes, Bruxelles, M. Hayez, 1840, p. 209.

Carte de la France

Carte de l’Italie

Carte de l’Allemagne

Carte de l’Autriche

Carte de la Suisse

Carte de la Belgique

Carte de la Pologne

Enfin, des déterminations précises des distances furent effectuées au gré de la progression du voyage sur des échantillons représentatifs et fiables de la route empruntée (chemins de plaine incontournables, unis et rectilignes). Elles corroborent les résultats. Ainsi, en Lombardie, la *via Emilia* – de Fidenza à Piacenza – est une route de plaine rectiligne dont le tracé n’a pu être modifié. Or, la distance entre les deux villes est de 35 kilomètres et celle annoncée par le *Journal de voyage* est de 20 milles. Le mille, du moins dans ce territoire, vaut donc 1750 mètres, soit exactement la valeur moyenne du mille d’Italie obtenue à partir de 100 mesures.

Carte de la France

Les routes physiquement suivies par Montaigne ont quasiment disparu. Cependant, en Auvergne, un *chemin de Montaigne* fut homologué en 2015 en itinérance de grande randonnée (le GR® 89). Ce tracé arpente 117 kilomètres de sentiers depuis Brussieu (Rhône) jusqu’à Thiers (Puy-de-Dôme). En intégrant l’itinéraire du *chemin de Montaigne*, il est possible de reconstituer au plus précis le trajet suivi entre l’Hôpital-sous-Rochefort et Thiers, un trajet dont la longueur fut estimée à 6 lieues dans le *Journal de voyage*. Le parcours mesuré par cartographie satellite est de 40,9 kilomètres ; la valeur de la *lieue de France méridionale* estimée avec un maximum de précision sur cet échantillon est donc de 6,8 kilomètres. Elle s’accorde avec la moyenne de 6,35 ± 0,98 km basée sur les 25 mesures effectuées de manière similaire sur le trajet de Lanslebourg (Haute-Savoie) à Montaigne.

Carte de la France

L’analyse démontre que les valeurs quantitatives des distances du *Journal de voyage* sont parfaitement réalistes. Elle traduit la grande objectivité du texte. Cette précision inattendue des distances évoquées dans le *Journal de voyage* dénote des relevés attentifs réalisés au préalable ; ils ne pouvaient résulter de l’appréciation de voyageurs par définition étrangers aux différentes unités de distance rencontrées. Une liste des distances entre les étapes de la région (peut-être assortie des tarifs de location des chevaux) était vraisemblablement affichée dans les lieux de réunion des voyageurs tels les relais de poste et les auberges.

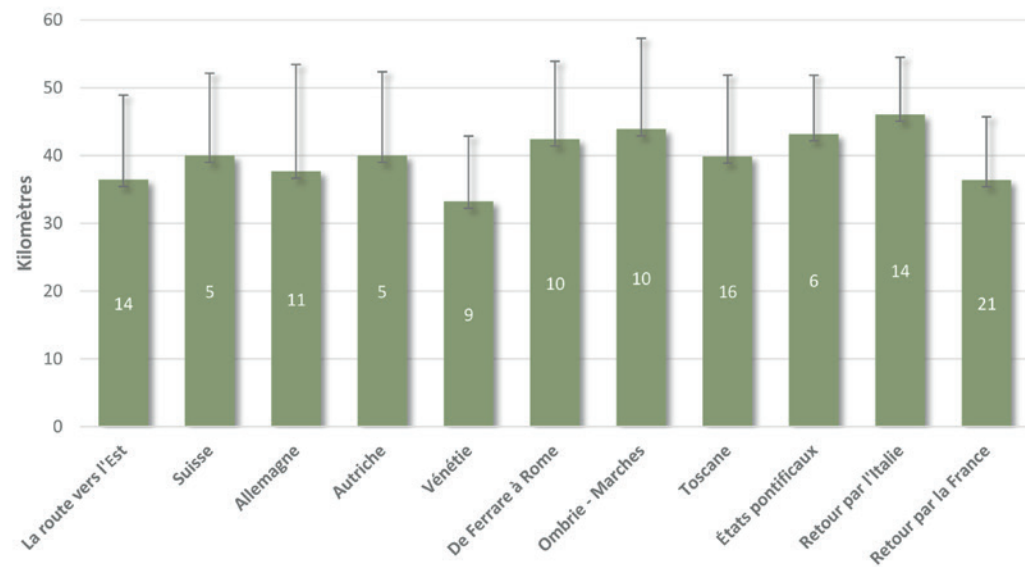
Carte de la France

La somme des valeurs de distance mesurées permet d’évaluer à 4795 kilomètres la totalité du trajet parcouru de Beaumont à Montaigne. En déplacement, la longueur moyenne d’une étape quotidienne est de 39,6 ± 11,6 km. Le calcul est basé sur 121 valeurs excluant les excursions d’un jour (lac de Garde, Tivoli, Ostie, par exemple) et les trajets aquatiques (traversée du lac de Constance, lagune de Venise). La répartition de ces trajets quotidiens en fonction des régions consécutivement traversées laisse apparaître des groupes assez homogènes et l’absence d’une tendance nette par analyse de la variance des onze groupes.

Carte de la France

Nous pouvons cependant formuler quelques observations plus qualitatives. La moyenne la plus faible est celle de la Vénétie : 33,2 ± 9,7 km. Étrangement, les régions montagneuses comportent les étapes les plus longues : la Suisse 40,0 ± 12,4 km, l’Autriche 40,0 ± 12,4 km, le trajet de Ferrare à Rome comprenant une périlleuse traversée des Apennins 42,4 ± 11,5 km, l’Ombrie et les Marches 43,9 ± 13,4 km. Ceci est en accord avec l’observation de Fynes Moryson qui notait que les *miles* des zones urbaines à forte densité de population étaient plus courts que les *miles* des régions montagneuses. Les étapes de montagne définies par la nécessité de franchir un obstacle (col du Brenner, *strada della Futa*, la vallée de la Nera) permettaient moins d’adapter l’itinéraire au rythme des voyageurs que les traversées de

Longueur des étapes quotidiennes



plaines à forte densité de population. À la fin du voyage, la remontée par l'Italie avec des étapes de $46,1 \pm 8,4$ km fut la plus rapide de tout le périple. Elle fut suivie d'un net ralentissement de la moyenne à $36,4 \pm 9,3$ km lors de la traversée de la France. Une valeur qui est cependant comparable à celle du départ par la France de $36,4 \pm 12,5$ et s'explique par des conditions météorologiques particulièrement défavorables.

DES RAISONS ET DES MOTIVATIONS

Comme pour toute entreprise humaine, les justifications profondes de ce voyage furent multiples et successives. Deux évidences s'imposent cependant. Dès le départ du château, la destination des compagnons de voyage était l'Italie. Ainsi, Bertrand de Cazalis, le beau-frère de Montaigne, sera le premier à abandonner le groupe à Padoue où il poursuivra des études à l'université. Son frère, Bertrand Charles de Mattecoulon, restera à Rome pour s'y parfaire à l'escrime. Enfin, Charles d'Estissac rejoindra la petite troupe en possession de lettres de recommandation d'Henri III et de Catherine de Médicis destinées à Alphonse d'Este, duc de Ferrare. La seconde évidence est fournie par l'itinéraire du voyage. Le trajet tel qu'il était prévu dessinait une grande boucle dérivant vers la côte Adriatique, Venise et Lorette, l'objectif en fin de parcours étant Rome. La trajectoire résultait de l'interaction entre l'objectif principal à atteindre et les aléas qui l'en détournèrent, comme les conditions du milieu, le brigandage, les épidémies. Diverses raisons sont évoquées dans les études historiques et d'autres motivations apparaissent à l'analyse du *Journal de voyage*.

Montaigne aurait convoité le poste d'ambassadeur intérimaire à Rome, en remplacement de Louis Chasteignier de La Rochezay. Ce dernier était un proche parent de son épouse Françoise de la Chassaigne, ce qui permettait de justifier plus aisément une longue absence.

La recherche d'un poste diplomatique donnant accès à une carrière prometteuse est la raison abondamment argumentée par Philippe Desan dans une imposante biographie politique⁵⁴ mettant l'accent sur un mobile politico-social quasiment exclusif pour la majorité des choix posés par les Eyquem de Montaigne.

Que ce soit dans les *Essais*, dans le *Journal de voyage* ou dans le *Livre de raison* de Beuther, Montaigne n'y fera cependant jamais allusion. Est-ce un « trou noir » soigneusement évité ? La connaissance que nous en avons se résume à la correspondance de la monarchie française et de la papauté.

Quel attrait soudain pouvait exercer une nouvelle carrière politique sur un homme qui s'était démis de ses fonctions de membre du Parlement de Bordeaux pour se consacrer durant dix ans à l'écriture et à la gestion de son domaine, à sa famille et à l'éducation de sa fille Léonor ? Ainsi, lorsqu'aux bains de Lucques il recevra la confirmation de sa nomination au titre de maire de Bordeaux, il lui faudra plusieurs mois après son retour de voyage pour se résoudre à en prendre la charge. En effet, Bordeaux est à une journée de cheval de Saint-Michel-de-Montaigne, ce qui implique de passer l'essentiel du temps loin du château, à la *Mairie*, la résidence officielle des maires.

Comme le montre l'itinéraire poursuivi, le tropisme politique ne permettait pas d'expliquer l'ensemble du voyage, le trajet emprunté n'étant pas le plus direct pour rejoindre Rome. La route, au contraire, décrivait un large crochet par Venise et Lorette. Au cours du trajet, ses compagnons se plaindront de ses retours en arrière, de ses détours à des fins de visites, qui cadrent mal avec une personnalité carriériste. On peut donc conclure avec Arlette Jouanna, historienne de Montaigne, que « l'examen de l'itinéraire suivi par les voyageurs achève de ruiner l'hypothèse selon laquelle Henri III, quand les *Essais* lui ont été présentés, aurait fait miroiter à leur auteur l'espérance d'une ambassade intérimaire à Rome »⁵⁵.

Il quitta la Ville éternelle le 19 avril 1581, bien avant que la décision royale de nommer son rival Paul de Foix ait pu parvenir au pape, soit entre le 3 et le 6 mai 1581. Après le séjour romain, où le sujet ne fut jamais évoqué dans le *Journal de voyage*, Montaigne entreprit par l'Ombrie son pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Il traversa la péninsule pour rejoindre la Toscane et les Bains de Lucques où devait lui parvenir la lettre de nomination des jurats de Bordeaux à la charge de maire, son *ordre de marche* en quelque sorte. Il profita de sa résidence à Lucques pour accomplir un tour de la Toscane et séjourner à Florence pour les fêtes de la Saint-Jean. Des raisons financières furent trouvées aux dix jours qu'il passa à Florence : « Montaigne était tout simplement à court d'argent » et il devait rencontrer un banquier du nom d'Antoine de Gondi⁵⁶. Tout d'abord, un déplacement à Florence pour obtenir un prêt n'était pas indispensable. La ville de Lucques regorgeait de financiers en relation avec des succursales lyonnaises, comme les Buonvisi et les Pinitesi avec lesquels Montaigne nouera d'ailleurs des relations. Ensuite, il y avait un problème de taille pour rencontrer Antoine de Gondi : Antonio II de Gondi était décédé depuis douze ans.

⁵⁴ Philippe DESAN, *Montaigne, une biographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014, chapitre VII, *L'appel de Rome*, p. 317-394.

⁵⁵ Arlette JOUANNA, *Montaigne*, Paris, Gallimard, 2017, p. 206-207.

⁵⁶ Philippe DESAN, Carl FRAYNE, « Données quantitatives sur le Journal de voyage de Montaigne », in *Montaigne à l'étranger - Voyages avérés, possibles et imaginés*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 52.

Le passage par les pays germaniques et l’intérêt manifesté pour les communautés réformées pouvait s’inscrire dans la perspective d’un voyage d’études préparatoire à une fonction d’ambassadeur à Rome. Les connaissances théologiques acquises sur les positions des réformés dans les régions de l’Empire des Habsbourg pouvaient servir dans la future fonction. Mais l’arme était à double tranchant, car les contacts d’un futur ambassadeur auprès du Vatican avec de hautes personnalités huguenotes, comme d’ailleurs certaines visites aux ghettos, devaient être mal perçus par l’Église de la Contre-Réforme. Grégoire XIII en était l’un des papes les plus actifs, partisan d’une Église forte et intransigeante. Au lendemain du massacre de la Saint-Barthélemy en août 1572, il organisa partout à Rome des réjouissances, des processions aux flambeaux et fit frapper une médaille commémorative. Que les subtilités de la théologie protestante, que les modèles de coexistence des deux communautés chrétiennes de Lindau ou d’Augsbourg puissent l’intéresser, on se permet d’en douter. Le passage de Montaigne au ghetto de Rome pour assister le 30 janvier 1581 à une cérémonie de circoncision brave les interdits d’une époque caractérisée par un durcissement des positions pontificales à l’égard du judaïsme. Elle précède de peu la promulgation par Grégoire XIII de la bulle « *Alias piae memoriae* »⁵⁷ datée du 30 mars 1581 par laquelle les interdictions antisémites recommandées dans les États pontificaux furent étendues à toutes les terres chrétiennes. À nouveau, une telle démarche ne sied pas à un candidat ambassadeur.

On ne peut donc prétendre à la seule lecture du *Journal de voyage* que le poste d’ambassadeur à Rome fût le mobile du périple ; il apparaissait des causes plus explicites ne nécessitant pas l’investigation des archives pontificales.

Le principe du *Grand Tour*, ce voyage destiné à parfaire une formation aristocratique fondée sur les humanités grecques et latines, correspond mieux à l’esprit des *Essais* dans lesquels est souligné l’intérêt éducatif du voyage :

Outre les raisons que j’ai données, faire des voyages me semble un exercice profitable. L’esprit y a une activité continuelle pour remarquer les choses inconnues et nouvelles, et je ne connais pas de meilleure école, comme je l’ai dit souvent, pour former la vie que de mettre sans cesse devant nos yeux la diversité de tant d’autres vies, opinions et usages et de lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. Le corps n’y est ni oisif ni fatigué et ce mouvement modéré le met en haleine. Je me tiens à cheval sans descendre, tout graveleux que je suis, et sans m’y ennuyer huit à dix heures […]⁵⁸.

On comprend que, reclus dans la pénombre de sa tour durant les dix années de rédaction des *Essais*, Montaigne éprouve le désir simple de bouger et souhaite voir les merveilles évoquées dans les trois mille volumes de sa bibliothèque semi-circulaire qui d’un seul regard s’offrait à lui. Le *Journal de voyage* foisonne de descriptions précises d’accomplissements technologiques, ces « choses inconnues et nouvelles », comme le *carro* de la Fusina près de Venise, le *ponte-canale* de Battaglia ou la machine hydraulique abandonnée près de Lucques, vestige du formidable projet de l’ingénieur Willem de Raet.

Sur le plan politico-religieux, les années 1580 et 1581 furent peu marquantes dans les contrées traversées, réputées pourtant les plus sensibles. Mais l’Europe profitait de ces quelques années de fragile équilibre pour panser ses plaies, cicatriser et synthétiser fébrilement en l’espace d’une poignée de décennies ses plus belles perles. L’Italie se rétablissait des guerres avec la France, l’Empire de Charles Quint et l’Empire ottoman ; elle était en convalescence des épidémies de peste qui décimèrent sa population. Tout restait à faire et n’était que constructions, innovations. Montaigne effectuera ses visites sous les échafaudages, parmi les maçons, les menuisiers-charpentiers, les tailleurs de pierre, les peintres. Il sera l’un des premiers à évoquer la Galerie des cartes géographiques du Vatican, le domaine médicéen de Pratolino, le palais Farnèse de Caprarola, la villa Lante de Bagnaia. Ces réalisations feront l’orgueil d’une Italie entreprenant sa lente marche vers la réunification.

Le thermalisme est volontiers présenté comme le complément hédoniste du périple spirituel qu’était le *Grand Tour*. Mais, beaucoup plus qu’un agrément, il s’agissait pour Montaigne d’une motivation prégnante du voyage : il souhaitait soigner par les méthodes non invasives de l’époque cette maladie de la gravelle qui avait causé le décès de son père et dont les premières manifestations lui faisaient craindre le pire. À l’exception du thermalisme basé sur la consommation d’eaux minérales aux vertus thérapeutiques, les bains et le régime alimentaire, il n’existait à l’époque aucun traitement satisfaisant à une maladie souvent mortelle. L’opération de *la Taille* était la seule méthode praticable d’extraction de calculs urinaires. Effectuée par des chirurgiens ambulants, elle était mutilante et grevée d’une mortalité opératoire importante. Cette raison s’imposa avec violence dès le premier mois du périple, à Mauvages en Lorraine : une sévère crise de colique néphrétique provoqua un changement radical d’itinéraire. Il fallut renoncer à la visite de Metz, Nancy et Toul pour se rendre hâtivement à Plombières, la ville d’eaux la plus proche dans laquelle notre patient se soignera dix jours. Montaigne avait fréquenté les stations thermales françaises d’Aigues-Caudes (Eaux-Chaudes) dans les Pyrénées-Atlantiques et de Barbotan en Gascogne gersoise. Entreprendre un tel voyage ne lui était pas indispensable pour soigner sa maladie, mais lui permettait de perfectionner l’unique traitement s’offrant à lui par l’évaluation de la qualité des bains les plus réputés de Suisse, d’Allemagne et d’Italie. La plupart des grandes villes d’Europe possédaient leurs thermes et se disputaient une suprématie basée sur la réputation des eaux et des installations. Le voyage sera donc scandé par les visites de stations thermales en vogue ; le moindre bain sera exploré, évalué, les eaux goûtées. Notre curiste séjournera quatre jours à Baden en Suisse. Il résidera à deux reprises aux *Bagni di Lucca* pour un total de 76 jours ; ce sera la villégiature la plus longue après Rome et, à maints égards, l’apogée du voyage.

La victoire navale de Lépante en 1571 fut attribuée à l’intervention miraculeuse de Notre-Dame de Lorette, ce qui renforça considérablement l’attractivité religieuse de cette localité. Avec Rome et Jérusalem, la *Santa Casa* faisait dorénavant partie de la triade des lieux saints catholiques. Ce pèlerinage était l’un des objectifs explicites du voyage : après Venise et Bologne, le parcours devait longer la côte Adriatique pour rejoindre Lorette. C’est la menace que faisait planer sur l’Ombrie et la route de retour le bandit Petrino Leoncili qui fit renoncer momentanément au projet et infléchir l’itinéraire vers Florence et Rome. Montaigne quitta la Ville éternelle au terme des célébrations de la Semaine sainte. À défaut de gagner directement la Toscane et les thermes des *Bagni di Lucca* par la *via Francigena*,

⁵⁷ « *Alias piae memoriae Paulus IV praedecessor noster* […]», soit « Notre prédécesseur Paul IV dont la mémoire est pieuse […]».
SS Gregorius XIII, *Bullarium*, Roma, Cherubini [1572-1585], vol. 2, 361-490 FF, p. 448.

⁵⁸ Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, *op. cit.*, livre III, chapitre IX, *Sur la vanité*, p. 1177-1178.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

il préféra accomplir un grand détour pour accrocher un *ex-voto* à la paroi de la *Santa Casa*. Il fit un exposé exhaustif des lieux saints, décrivit avec précision l’effigie et son emplacement dans l’espoir qu’un jour sa fille Léonor, à la santé délicate, le retrouve. Son devoir accompli, il fit le chemin inverse pour gagner Lucques. Ce pèlerinage, une des priorités de l’odyssée, décevra considérablement les lecteurs du *siècle des Lumières* qui voyaient en Montaigne un chantre de la laïcité, un *génie du paganisme* dont les *Essais* se devaient d’être l’expression.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Montaigne, par Jean-Louis Meunier.

Le 22 juin 1580, Montaigne franchit le portique de son château en compagnie de son jeune frère Bertrand-Charles et de son beau-frère Bertrand de Cazalis, veuf de sa sœur Marie. Bertrand, futur sieur de Mattecoulon, n’avait que vingt ans ; il accompagnera son frère aîné durant tout le périple et restera à Rome pour s’y perfectionner dans le métier des armes. Il y sera d’ailleurs retenu en juin 1583 à la suite d’un duel meurtrier pour lequel il sera emprisonné. Ensuite venait le sieur de Caselis ou Bertrand de Cazalis^[62], seigneur de Freyche, qui venait d’épouser le 28 septembre 1579 sa plus jeune sœur, Marie de Montaigne, mais perdit sa femme de bonne heure. Il interrompra son voyage à Padoue pour y poursuivre des études. Le secrétaire faisait probablement partie des proches de Montaigne. Ce dernier s’entourait de serviteurs qu’il désignait comme *ses gens*, faisant fonction, on l’imagine, d’intendants,

comptaient parmi les plus anciennes familles de Guyenne ; par ses origines, le jeune d’Estissac avait donc le pas – la prééminence en termes d’aristocratie – sur Montaigne. Charles d’Estissac se proposait de s’adonner à l’étude dans les écoles romaines. Il était muni de lettres de recommandation⁶⁶ signées par Henri III et Catherine de Médicis destinées au duc de Ferrare Alphonse d’Este. Le duc était à la fois le cousin de Catherine de Médicis et l’oncle d’Henri III et c’est en ces termes – *Mio Cugino* et *Mio Zio* – que les lettres étaient libellées. Elles n’avaient d’autre contenu, à moins de dissimuler un message codé, que la demande adressée au duc de prendre sous sa protection le jeune d’Estissac durant son voyage en Italie. Nulle mention de Montaigne dont l’accompagnement ne devait pas être confirmé. La datation de ces lettres – celle d’Henri III est du 27 août 1580 et celle de Catherine de Médicis du 29 août – est précieuse pour reconstituer la chronologie de la mise en route du voyage. Il est probable que Louise de la Béraudière eut vent du projet de voyage en Italie de son voisin et ami Michel de Montaigne pour lui confier son fils désireux d’accomplir le *Grand Tour*. Charles a dû quitter Cahuzac plus d’un mois après Montaigne pour se rendre à Saint-Maur-des-Fossés où lui furent remises les lettres royales. Il lui restait à accomplir un trajet d’environ 50 km pour atteindre Beaumont.

Malgré leur enthousiasme et toutes leurs qualités, ces quatre jeunes nobles ne furent sans doute pas les compagnons de voyage idéaux pour Montaigne alors âgé de 47 ans. Ils étaient certainement moins curieux que lui et les longues étapes à cheval devaient leur sembler interminables ; ils devaient probablement se hâter d’atteindre l’auberge d’étape pour finalement s’installer à Rome parmi des amis de leur âge et de leur condition. Au départ de Rome, Montaigne rentrera seul, en compagnie de « ses gens ».

CET ÉTRANGE SECRÉTAIRE

Nous savons peu de lui. Presque rien. Or ce personnage anonyme rédigera la moitié du *Journal de voyage*. L’hypothèse⁶⁷ selon laquelle Montaigne engagea en cours de route un secrétaire en vue du séjour romain et dont il se sépara dès que le poste d’ambassadeur lui échappa afin de s’éviter des dépenses inutiles suscite bien des questions.

Elle se heurte à de multiples obstacles d’ordre pratique. Il ne devait pas être facile d’embaucher un secrétaire au pied levé dans un pays en proie aux pandémies et à la guerre civile. Ce lettré devait être disposé à suivre Montaigne au dangereux siège de La Fère, dans l’espoir d’occuper un poste incertain au terme d’un long périple. Nous ignorons évidemment les étapes déjà décrites de sa main dans les deux premières pages manquantes. Dans l’absolu, il ne pouvait être engagé qu’entre le départ du château et Beaumont, première ville figurant dans le texte publié du *Journal de voyage*. C’est avant l’arrivée à Saint-Maur-des-Fossés, où en un mois furent traversées des villes telles que Poitiers, Tours, Bourges ou Orléans, que pouvaient se présenter quelques opportunités.

Mais pour que Montaigne envisageât de prendre un secrétaire, il lui fallait dès le départ une promesse d’ambassade à Rome. Un message royal de cette importance devait laisser des traces, telle la lettre du monarque concernant la nomination à la mairie de Bordeaux annotée dans le Beuther à la date du 26 novembre 1581⁶⁸. Le livre de raison compte malheureusement quarante-six pages manquantes⁶⁹ et ne contient aucune allusion à ce genre de missive.

Après l’entrevue royale – où pouvait être faite la promesse verbale d’une charge d’ambassadeur à Rome –, il restait peu d’opportunités. En effet, la ville de Paris était en quarantaine, victime d’une épidémie de peste et de coqueluche, ce qui rendait impossible la sélection d’un secrétaire qualifié. Si nous excluons la montée au front, la période du siège de La Fère et la descente avec le convoi funèbre vers Soissons, Montaigne ne pouvait embaucher que sur le court trajet de Soissons à Liancourt.

En second lieu, la méthode paraît illogique. Pourquoi engager en France un secrétaire destiné à exercer une hypothétique fonction à Rome au risque de le financer pour tenir un cahier de notes et de devoir s’en séparer ensuite ? Ne valait-il pas mieux recruter à Rome un secrétaire italien avec son réseau de relations, connaissant la langue, les us et coutumes, les non-dits de cette société très particulière dès la confirmation officielle de la nomination ? Et même si Montaigne souhaitait un secrétaire français, Rome comptait à cette époque assez de compatriotes expérimentés.

Dépourvu de l’improbable fonction de futur secrétaire romain, notre personnage n’avait pour toute responsabilité que la tenue du *Journal de voyage*, une tâche dont Montaigne pouvait parfaitement s’acquitter, si du moins il le souhaitait. En fait, celui qui allait conduire « cette belle besogne » était bien plus qu’un simple greffier. Tout au long de la première partie du voyage, il assurera l’intendance, l’organisation et la gestion du périple. Il fera preuve d’un intérêt réel pour la santé de son maître, assurant une véritable surveillance médicale comme le montrent ses récits des épisodes de coliques urinaires et des crises récurrentes de céphalées. C’est un littéraire qui utilise une syntaxe complexe, un linguiste intéressé par la retranscription d’épigraphes latines. Surtout, certains détails trahissent un familier du château qui évoque sa vaisselle en étain, qui avait dû y préparer le voyage à l’aide du guide encyclopédique de Münster disponible dans la librairie de la tour. Il collabora probablement à l’écriture des *Essais*, ou du moins en avait-il une connaissance approfondie, comme le prouve son évocation du chapitre *De la cruauté* à l’occasion du supplice infligé à Rome au bandit Catena. Il était probablement gascon comme l’indiquent l’utilisation de certains idiomes et ses références presque exclusives à des localités de la Guyenne.

⁶⁸ Michaelis BEUTHERI, *Ephemeris Historica*, Compagnie française des Arts graphiques, *op. cit.*, p. 301.

⁶⁹ Alain LEGROS, « Montaigne, son Éphéméride et la Saint-Barthélemy : réflexions autour d’un silence », in *Montaigne, penser en temps de guerres de Religion*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 86-88.

⁶⁶ Alessandro D’ANCONA, *L’Italia alla fine del secolo XVI*, *op. cit.*, p. 708-709.

⁶⁷ Philippe DESAN, *Montaigne, une biographie politique*, *op. cit.*, p. 354-355.

Durant le voyage, en effet, Montaigne et son secrétaire établirent des analogies entre les villes ou régions traversées et des homologues françaises qu'ils connaissaient. L'une des premières comparaisons du secrétaire sera établie en Suisse : « Bâle, trois lieues. Belle ville de la grandeur de Blois ou environ [...] »⁷⁰. Plus loin, il associera par exemple l'Untersee près de Stekborn à la Garonne à hauteur de Blaye⁷¹. Ces évocations sont précieuses, car leur analyse permet de reconstituer globalement l'univers géographique et l'appartenance locale de nos voyageurs. Une notion qui dans le cas du secrétaire peut revêtir une certaine importance.

On relève ainsi dans le texte 56 références topographiques à des villes ou régions de France. Parmi elles, 35 sont suggérées par Montaigne et 21 le sont par le secrétaire. Certaines citations sont partagées : Libourne, par exemple, est comparée trois fois par le secrétaire (à Innsbruck, Hall et Bolzano) et une fois par Montaigne (à Macerata).

Ces points de référence se répartissent sur la carte en fonction de deux entités : ils se regroupent sur le territoire de l'Aquitaine et des Pyrénées ou s'alignent le long de l'itinéraire du voyage. Seules deux villes et une région évoquées par Montaigne (Amiens, Cotignac et la Limagne d'Auvergne) échappent à ces catégories.

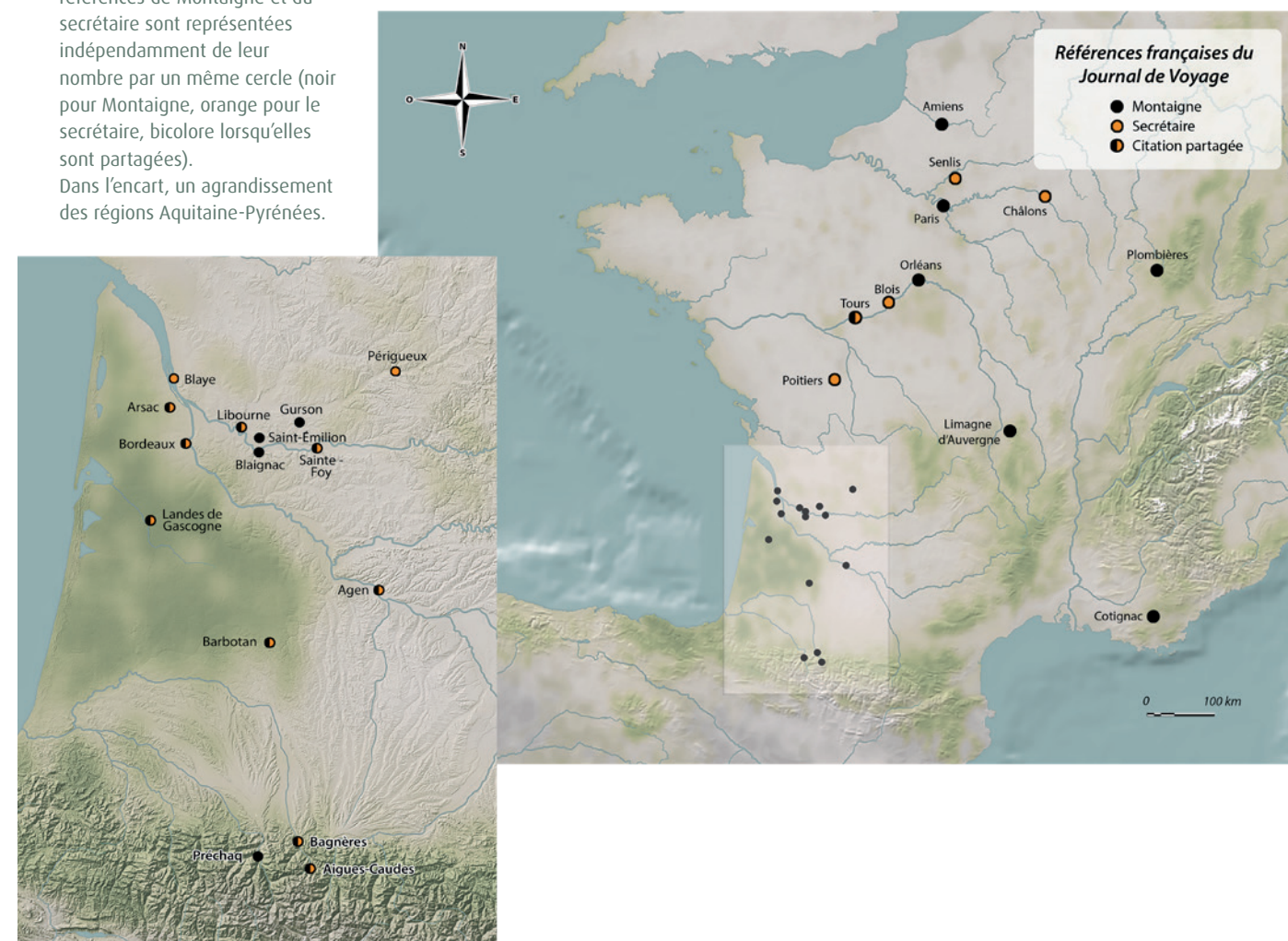
Parmi 35 lieux d'Aquitaine (Gironde, Dordogne, Landes de Gascogne et Pyrénées), 20 sont évoqués par Montaigne et 15 par le secrétaire. Les références aux villes thermales sont également nombreuses surtout chez Montaigne qui en mentionnera 13 (quatre pour le secrétaire).

Sur les 18 correspondances situées dans l'axe du voyage, 12 appartiennent à Montaigne et six au secrétaire. Sur ces 12 évocations de villes-étapes par Montaigne, huit intéressent Paris tandis que le secrétaire ne citera jamais cette ville, ce qui bien évidemment va à l'encontre d'une éventuelle origine parisienne. Les six villes-étapes hypothétiques du secrétaire sont Périgueux, Poitiers, Tours, Blois, Senlis et Châlons.

Par conséquent, 95 % des références topographiques de Montaigne et 100 % des références du secrétaire peuvent s'expliquer par une familiarité avec l'Aquitaine ou par la connaissance du parcours vers La Fère et l'Italie. L'univers géographique français du secrétaire se confond avec celui de Montaigne et les termes de comparaison renvoient le plus souvent à l'Aquitaine. Cette culture topographique spécifique renforce donc la présomption d'une appartenance gasconne au détriment de la théorie d'un secrétaire extérieur, engagé en route.

On peut donc se figurer le secrétaire comme un proche du château qui ne fait pas partie de la classe des domestiques. Il s'est engagé dans un voyage dont il ne reviendra pas et rédige « cette belle besogne » en guise de cadeau d'adieu. Son identité se révélera grâce à des indices glanés au fil du récit, par touches successives, pour apparaître finalement comme une évidence ou du moins une hypothèse assez plausible. La qualité de secrétaire qui lui fut attribuée dès la première édition du *Journal de voyage* de 1774 n'est jamais mentionnée dans le texte original. Montaigne parlera plutôt de l'un de ses *gens* : « Ayant donné congé à celui de mes gens qui conduisait cette belle besogne, et la voyant si avancée, quelque incommodité que ce me soit, il faut que je la continue moi-même⁷². » Or, la première moitié du *Journal de voyage* est une œuvre littéraire à part entière, qui égale même celle écrite

Carte de France figurant les villes auxquelles furent comparées des cités étrangères traversées durant le voyage. Pour des raisons de clarté, les références de Montaigne et du secrétaire sont représentées indépendamment de leur nombre par un même cercle (noir pour Montaigne, orange pour le secrétaire, bicolore lorsqu'elles sont partagées). Dans l'encart, un agrandissement des régions Aquitaine-Pyrénées.



par Montaigne. La truculence, la faconde, les descriptions rabelaisiennes et la richesse d'évocation sont celles d'un véritable auteur. À défaut de lui offrir un prénom, par souci d'équité, je le débarrasserai pour l'instant du terme un peu réducteur de *secrétaire* pour lui attribuer celui de *narrateur*.

Nous disons : masque. Nous disons : personnage. En effet, la présence d'un *je* narrateur qui parle comme témoin, à côté du sujet central et promu, et non pas *comme* lui, transforme le journal de voyage en un roman de voyage, unique dans son genre, où le narrateur (le *je* qui sollicite le lecteur à entrer dans son *point de vue*) est un personnage secondaire qui, le regard tourné vers le chef de la troupe, l'oreille tendue à ses propos, assiste aux vicissitudes d'un héros (*il*, Montaigne) dont il rapporte des expériences⁷³.

Ces lignes fondamentales de Fausta Garavini traduisent sa profonde conviction de la grande qualité littéraire de ce narrateur qui, entre autres charges, prit la plume pour conter ce voyage et, provisoirement, fut un véritable biographe⁷⁴. En un chapitre des plus convaincants et

70 Michel DE MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, éd. Fausta Garavini, *op. cit.*, p. 89.

71 *Ibid.*, p. 107.

72 *Ibid.*, p. 208.

73 Michel DE MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, éd. Fausta Garavini, *op. cit.*, Introduction par Fausta Garavini, p. 27.

74 Fausta GARAVINI, « Montaigne et son biographe : double exposition », in *Itinéraires à Montaigne - Jeux de texte*, Paris, Honoré Champion, 1995, p. 99-114.

d'une rare densité, elle enchaîne tous les menus faits – et ils sont nombreux – établissant la qualité intrinsèque du narrateur et sa relation de confiance mêlée d'un grand respect avec Montaigne. Elle énonce à ce propos la seule conclusion plausible : « Ne vaudrait-il pas mieux admettre tout bonnement que ce voyageur exceptionnel était accompagné d'un secrétaire exceptionnel : très loin de l'ignorance, doué de facultés d'observation, doté, par accord du maître, d'une certaine liberté de jugement et, bien sûr, de mouvement⁷⁵ ? »

Le présent travail doit beaucoup à Fausta Garavini, non seulement pour son édition française du *Journal de voyage* dont il s'inspire, mais surtout pour la profonde compréhension de la personnalité du narrateur qu'elle apporta à son exégèse. En outre, sa courte nouvelle « Une aube jaunâtre »⁷⁶ mettant en scène la Professeure Severino découvrant stupéfaite le manuscrit disparu du *Journal de voyage* n'est qu'un aspect de son grand talent romanesque. Pour toutes ces raisons, je me suis enhardi à demander à la grande dame de la littérature montaignienne de bien vouloir participer à la relecture de l'ouvrage. Elle le fit de bonne grâce, apportant avec une efficacité remarquable des additions, corrections et suggestions fort utiles, tout en concédant de manière tacite certaines touches outrancièrement chimériques du texte.

L'ODYSSÉE DE MONSIEUR DE MONTAIGNE

À l'exclusion de publications isolées, plusieurs travaux d'envergure ou actes de colloques furent consacrés au *Journal de voyage* ; principalement par Alessandro d'Ancona⁷⁷, Charles Dédéyan⁷⁸, François Moureau⁷⁹, Claude Blum⁸⁰, Philippe Desan⁸¹, Concetta Cavallini⁸² et Élisabeth Schneikert⁸³. Mais les voyageurs qui effectuèrent ne fût-ce qu'une partie du périple et l'ont relaté sont, à ma connaissance, exceptionnels. Ce sont le groupe théâtral du Pressoir et le philosophe Gaspard Koenig.

La compagnie du Pressoir de Clermont-sur-Oise⁸⁴, sous la direction de Virginie Dupressoir, sa fondatrice et responsable artistique, effectua en août 2009 le périple à rebours depuis Saint-Michel-de-Montaigne vers Milan par le Mont Cenis. La décision fut prise de ne pas

⁷⁵ Ibid., p. 102.

⁷⁶ Fausta GARAVINI, « Une aube jaunâtre », in *Montaigne – Politique, religion, culture*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 159-165.

⁷⁷ Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI*, op. cit.

⁷⁸ Charles DÉDÉYAN, *Essai sur le Journal de voyage de Montaigne*, Études de littérature étrangère et comparée, vol. 19, Paris, Boivin, 1944.

⁷⁹ François MOUREAU et René BERNOULLI, *Autour du Journal de voyage de Montaigne 1580-1980*, op. cit.

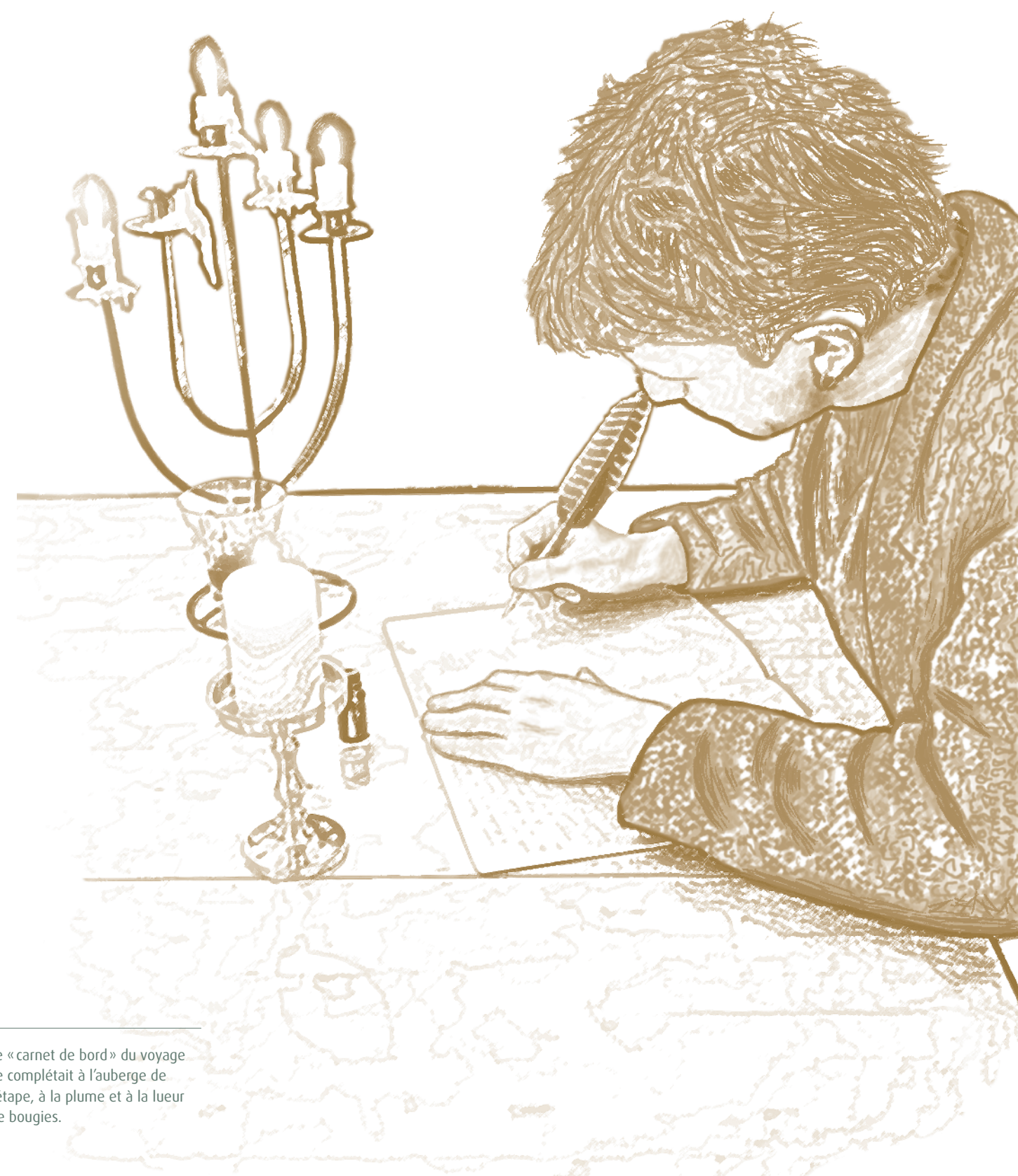
⁸⁰ Claude BLUM, Philippe DERENDINGER et Anne TOIA, *Journal de voyage en Alsace et en Suisse (1580-1581)*, Actes du Colloque de Mulhouse-Bâle (12 juin 1995), Paris, Honoré Champion, 2000.

⁸¹ Philippe DESAN, *Montaigne à l'étranger*, op. cit. ; *Le Journal de voyage*, Montaigne Studies, vol. XV, n° 1-2, 2003.

⁸² Concetta CAVALLINI, « Cette belle besogne » : étude sur le journal de voyage de Montaigne, op. cit.

⁸³ Élisabeth SCHNEIKERT, *Montaigne dans le labyrinthe : de l'imaginaire du Journal de voyage à l'écriture des Essais*, Paris, Honoré Champion, 2006.

⁸⁴ <http://voyagedemontaigne.blogspot.com/2009/09/montaigne-et-le-theatre-du-pressoir.html>. Les archives du blog sont consultables, mais un peu désarçonnantes, car elles relatent dans un ordre chronologique inversé un voyage réalisé à rebours. Tout rentre dans l'ordre lorsqu'elles sont consultées à partir de la dernière page.



Le « carnet de bord » du voyage se complétait à l'auberge de l'étape, à la plume et à la lueur de bougies.

descendre à Rome, mais de rejoindre Bologne. Ce fut ensuite, toujours à rebours, le trajet par la Vénétie, l'Autriche, l'Allemagne, la Lorraine vers La Fère (proche de Clermont-sur-Oise). Les villes françaises du parcours étaient contactées pour envisager une manifestation sur le thème du retour de Montaigne « 430 ans après ».

Plus récemment, le philosophe, essayiste et romancier Gaspard Koenig⁸⁵ réalisa en collaboration avec une jument espagnole nommée *Destinada* une partie du trajet vers Rome. Il parcourut ainsi 2500 km par quelques pays signataires du traité homonyme. Avec une formation en lettres et en économie, Gaspard Koenig est l'auteur de plusieurs enquêtes fouillées dont une des dernières, consacrée à l'intelligence artificielle, incorpore les témoignages d'autorités d'envergure mondiale. Lassé par les aéroports au sujet desquels il écrivit un roman intitulé *L'Enfer*, fatigué des voyages trop faciles, mais imprégné de la pensée des *Essais*, il se lança dans une aventure plus sportive sur les traces du *Journal de voyage*.

Le cheval était évidemment le moyen de transport universel dont disposait Montaigne en 1580. Il utilisait des montures de location dont s'occupaient ses écuyers et les aubergistes de l'étape. À défaut, ils lui renouvelaient son destrier, mettaient à sa disposition un animal frais, dispos et en bonne santé. Il était accompagné, essentiellement pour des raisons de sécurité, par une dizaine de personnes, dont ses proches et des valets. Les bagages étaient transportés à dos de mulet. Mais parcourir seul et avec la même monture une distance de plus de 5000 km est physiologiquement impossible, même à notre époque où règnent plus de confort et de sécurité. Ceci implique de sérieuses limitations et par conséquent des choix difficiles ; voyager par des chemins plus ou moins balisés oblige à de nombreux détours. Le cavalier est en selle durant la moitié de ses déplacements et marche aux côtés de sa jument durant l'autre moitié. Il peut ainsi parcourir environ 20 km par jour là où Montaigne en faisait 40. Les journées sont partagées entre une progression assez lente, l'attention diligente au matériel et au bien-être du cheval, les contacts quotidiens avec des familles d'accueil. C'est donc une relation privilégiée avec la jument, l'écoute de la nature sous tous ses aspects et des discussions dans le plus pur esprit montaignien qui furent développées. Visitant la veille de son départ la tour de son illustre prédécesseur, Gaspard Koenig eut le privilège d'examiner la fameuse malle en cuir clouté. À l'ouverture de cette malle, assez légère, il trouva à la place des deux premières pages manquantes du *Journal de voyage* un aspirateur (dont la marque ne nous sera pas révélée) et quelques produits de nettoyage. Il surmonta sa déception en emportant l'esprit de l'appareil à l'aide duquel, selon son expression, « il aspire ce qu'il voit et ce qu'il entend ».

Il prit la route au château de Montaigne le 22 juin 2019 – comme il se doit – pour un voyage qui ne pouvait coïncider avec celui du *Journal*. Il allait parcourir la France des campagnes, le Périgord, le Limousin, la Creuse, le Berry, la Beauce... jusqu'à Meaux.

À Mulhouse, ville qui fut présentée à Montaigne comme un exemple de tolérance, Gaspard Koenig entreprend courageusement de s'entretenir successivement avec un chanoine, un pasteur, des représentants juifs et les dirigeants de la nouvelle mosquée An Nour. Ce dialogue entre hommes de bonne volonté (il n'y a pas de porte-parole féminine) se tient dans des conditions favorables, mais témoigne du long chemin qu'il reste à parcourir vers une cohabitation constructive.

Après ce grand moment relaté sans concession, la progression reprend sur le tracé d'improbables chemins équestres, dans les Vosges où *Desti* sera immobilisée un mois en raison d'un abcès dorsal favorisé par le frottement de la selle. Un camion transporta le couple jusqu'à Constance. Le périple reprit par la région du Bade-Wurtemberg et la Bavière. Puis un nouveau trajet en camion les conduisit à Bologne, au pied des Apennins. La partie italienne du voyage fut la plus pénible et pour de nombreuses raisons la plus décevante. Aux points de contrôle où Fernandel et Marguerite, dans *La Vache et le Prisonnier*, pouvaient passer inaperçus, Gaspard Koenig chevauchant *Desti* devait faire sensation. En pleine pandémie, juché sur son grand mammifère, il sera confronté à une juridiction européenne tatillonne, qui l'autorisera néanmoins à traverser toutes les frontières jusqu'à Rome. À l'exception de la Suisse – hors Communauté européenne – dont l'entrée lui fut interdite pour des raisons administratives. Parvenu à Rome le 7 novembre 2020, il fut recueilli par l'ambassade de France et retourna en camion vers son haras de Normandie.

Il livra durant le voyage mille impressions par le canal d'exposés filmés, d'interviews, de chroniques. Peu après son retour, il relata son exploit dans un ouvrage intitulé *Notre vagabonde liberté*⁸⁶. Ce livre est le propre journal de voyage de Gaspard Koenig qui, dans l'esprit de Montaigne, rencontra ses hôtes, rapporta à la façon d'un journaliste politique l'opinion des agriculteurs, des entrepreneurs de la France profonde et étudia le modèle industriel rural d'une Bavière décentralisée. Le livre débute à la manière d'une enquête sociologique menée au Périgord et se conclut en une belle leçon de vie qui s'épanouira en Normandie. Cette enquête sociopolitique n'est donc pas une recherche littéraire sur le thème du *Journal de voyage*, bien que de nombreuses citations des *Essais* soigneusement choisies émaillent le récit. Je salue de même l'acharnement dont fit preuve Gaspard Koenig dans sa recherche obstinée du buis de Meaux, ainsi que sa curiosité récompensée par la découverte de la fontaine de Neufchâteau. Poursuivant la logique de sa quête vers une simplification administrative, il fonda le mouvement politique *Simple*, à la tête duquel il participa à la course présidentielle.

L'Odysée de Monsieur de Montaigne est donc probablement le premier ouvrage à relater une recherche complète effectuée dans le sillage du *Journal de voyage*. L'ambitieux projet débuta par un séjour prolongé à Rome en février 2012. Une planification détaillée des visites à effectuer en relation avec le *Journal de voyage* avait été établie. Mais cet hiver fut l'un des plus rigoureux que connut la Ville éternelle : la neige tomba durant près d'une semaine, la plongeant dans un total désarroi. Les Romains n'avaient pas vécu cela depuis longtemps. Le Forum, le mont Janicule et la plupart des musées furent fermés aux visiteurs. La belle programmation fut sévèrement affectée, mais je pus ramener des images inattendues d'un Forum enfoui sous les particules de glace et de fontaines sur la *piazza Navona* dont les tritons semblaient jouer avec les flocons. Je m'envolai de *Fiumicino* avec la volonté de poursuivre, de revoir à tout prix l'octogone du lac de Trajan que j'apercevais de mon hublot, de refaire et d'étudier la partie italienne du périple. Il convenait de faire coïncider les images avec la temporalité saisonnière du texte : en phase avec la chronologie du *Voyage*. Je me remis en route dès le printemps suivant vers l'Ombrie et Lorette, au volant d'une Fiat 500 convertible de location. Elle me conduisit vers l'Adriatique, les Marches et la Toscane.

⁸⁵ Nous trouvons parmi ses dernières enquêtes : *Voyages d'un philosophe aux pays des libertés* (Éditions de l'Observatoire, 2018) et *La Fin de l'individu : Voyage d'un philosophe au pays de l'intelligence artificielle* (Éditions de l'Observatoire, 2019).

⁸⁶ GASPARD KOENIG, *Notre vagabonde liberté : à cheval sur les traces de Montaigne*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2021.

J'étais désormais contaminé. Et pourquoi ne pas réaliser l'ensemble du trajet ? Toujours en concordance avec la chronologie de l'itinéraire, le périple prit son départ à Beaumont le vendredi 12 septembre 2014. Puis ce furent la Suisse, Constance, la Bavière, l'Autriche... La recherche sur le terrain s'acheva pour l'essentiel en 2016. S'ensuivirent des expéditions consacrées à des investigations complémentaires à Rome, à *Battaglia*, au *Mont'Elce*, au *ponte Romito* ou sur les rives du lac de Massaciuccoli. La dernière mission fut à Ostie, en septembre 2018, d'où la *Friesca rossa* m'amena à Naples à la rencontre d'un gang de philosophes...

L'entreprise était cependant loin de sa fin. Un maximum d'informations fut réuni à l'occasion des visites pour guider les recherches et entamer la rédaction d'un livre. Le principal restait à faire sous forme d'un véritable travail scientifique, la compilation d'une documentation adéquate, la réalisation de cartes⁸⁷ et la finalisation du texte. Des éléments disparus durant les guerres du xx^e siècle purent être documentés grâce à des cartes postales d'époque. Tout cela fut entrecoupé de quelques conférences et articles sur le sujet.

Il était hors de question dans mon (ancien) métier d'émettre un avis sur un patient en l'absence d'examen physique préalable. Il en alla de même pour ce *Journal de voyage* qui m'intriguait au plus haut point et exigeait une investigation allant bien au-delà du théoriquement admissible. Ainsi, l'ampleur de la recherche exigée par ce périple de plus de 5000 kilomètres à travers l'Europe excéda mes prévisions les plus généreuses et apporta une abondante moisson de trouvailles.

L'ensemble des voyages, séjours et illustrations complémentaires donnèrent lieu à plus de 55 000 photographies numériques. Les plus significatives d'entre elles – environ 2 000 – furent sélectionnées et imprimées après une étape d'élémentaire postproduction. Elles allaient constituer la réserve des 1200 clichés destinés à dialoguer avec le texte, choisis en fonction de leur qualité esthétique, de leur pertinence ou (parfois) impertinence. Il convient d'inclure les reproductions photographiques de documents et d'objets en ma possession ou mis à ma disposition, les plans et les montages graphiques. Sur les 1514 illustrations incluses dans cet ouvrage, 1259 figures sont personnelles.

Pour rendre justice à la beauté des paysages, des bâtiments et des objets examinés, il fallut utiliser un *armamentarium* complet. Les instruments de cette heuristique intégraient un boîtier reflex avec les objectifs adéquats allant du 8 mm *fish-eye* au 600 mm, en passant par l'objectif à décentrement, le *lensbaby*, recourant parfois à la photographie infrarouge. La valorisation de certains sites par vues aériennes impliqua l'emploi d'un drone, la formation spécifique et l'obtention d'une licence.

Les illustrations manquantes furent créées. En cela, je remercie Martin Viot pour ses trois belles encres de Chine ; mais Martin partit en Bretagne et, ne sachant pas très bien dessiner, j'ai poursuivi par des montages graphiques complétés sur tablette par du dessin numérique. Lorsque l'imagination prend le dessus, elle secrète de petits personnages, des lutins, des enluminures, à la manière de ces fantaisies « grotesques » auxquelles

Montaigne comparait l'écriture des *Essais*. Apparurent ainsi quelque douze dessins absurdes non répertoriés mettant en scène un couple de cyclistes. Leurs prénoms évoquent une très ancienne BD et leur respectable moyen de locomotion me paraît parfaitement indiqué pour réaliser actuellement le voyage⁸⁸. S'échouèrent aussi, de-ci de-là, des textes édités en italique issus de la même veine fantasque, ou poétique, comme s'en défendrait Montaigne.

LES QUATRE TOMES DE L'ODYSSÉE

L'Odysée de Monsieur de Montaigne baigne dans la cosmologie de ces esprits cultivés qui parcoururent les pays germaniques et l'Italie pacifiés. Ils cheminèrent dans le monde en pleine phase de reconstruction d'une civilisation en voie vers son apogée. À la suite d'Alessandro d'Ancona⁸⁹, dont le propos était la description de l'Italie de la fin du xvi^e siècle, cette vaste enquête outrepassera volontiers le contexte littéraire pour s'intéresser à l'époque, aux coutumes et à la longue histoire. Les descriptions de réalisations techniques reçurent une attention au moins équivalente à celle des créations purement artistiques et la musique ne fut pas oubliée. L'exposé suivra l'ordre chronologique du récit, amenant le lecteur à folâtrer parmi les sujets les plus graves, les descriptions prosaïques et même triviales. Les périple accompagnés d'une moisson d'images, les multiples investigations parallèles, au terme de dix années d'étude, donnèrent le jour à un ouvrage en quatre volumes.

Le premier est celui de la traversée de la France et de la Lorraine vers les Pays germaniques, à l'époque des vendanges. Montaigne abandonnera la partie du périple consacrée aux villes de Metz et de Nancy, en raison d'une crise de colique néphrétique requérant des soins d'urgence à Mauvages, puis à Plombières. À Bâle, berceau de l'imprimerie, il découvre en moins de deux jours l'un des pôles culturels majeurs de l'ensemble du voyage : il y rencontre quatre intellectuels éminents du monde protestant. Il passe la journée chez le grand humaniste Félix Platter, visite son jardin médicinal, sa vaste collection botanique, examine ses premiers montages de squelettes humains qui rivalisaient avec ceux d'André Vésale. Contemporain de Paracelse, Platter appartenait à cette phalange qui allait jeter les bases de la médecine empirique après des siècles d'errements galéniques. Dans le cercle d'amis de Platter, il rencontre Théodore Zwinger, l'auteur du *Theatrum vitae humanae* dont la mise en scène des caractères s'apparentait aux *Essais*. Ils franchissent le vieux *Rheinbrücke*, fait de pierres et de bois, leur premier pont important. Ils accèdent au *petit Bâle* et à la chartreuse de Sainte-Marguerite désertée, mais encore intacte. À Baden, ils poursuivent par quatre jours réparateurs la balnéothérapie entamée à Plombières.

⁸⁸ Olivier PEYRE effectua en vélo, voilier-stop et parapente le tour du monde en sept ans. *En route avec Aile*, Marseille, Éditions du Chemin des Crêtes, 2017.

⁸⁹ Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI. Giornale del viaggio di Michele de Montaigne in Italia nel 1580 e 1581*, op. cit.

⁸⁷ La géolocalisation et les reliefs des fonds de cartes furent synthétisés à l'aide du logiciel MAP Creator 3 © 2003-2015 PRIMAP. Les autres éléments graphiques (dénominations, itinéraires, légendes, échelles) y furent ajoutés dans © Adobe Photoshop CC.



Montage graphique effectué d'après l'effigie funéraire de Montaigne, œuvre en pierre de Taillebourg de Jacques Guillermain et Pierre Prieur, datant de 1593. Musée d'Aquitaine à Bordeaux.

Ils côtoient les chutes du Rhin à Shaffhausen et atteignent très vite le Bodensee puis Constance où fut brûlé Jean Huss, le premier protestant. On y reconstruisait le pont sur le Rhin qui allait abriter plus de douze roues à aubes couplées à un mécanisme capable d'élever de l'eau à une hauteur de dix mètres et de fournir toute la ville en énergie. Ils longent la rive nord du lac jusqu'à la presqu'île de Lindau où ils peuvent pour la première fois observer le voisinage d'une collégiale et d'un temple, matérialisant la coexistence de deux communautés chrétiennes vivant en harmonie après les sanglantes années de luttes doctrinales zwingliennes et calvinistes. Toujours intéressé par la question religieuse, Montaigne poursuit une discussion approfondie avec le ministre du Culte de Kempten.

Ils longent le torrent Lech, précédés de leurs bagages arrimés sur un radeau, et arrivent à Landsberg où Montaigne visite le tout nouveau collège de jésuites, l'un des bastions de la ceinture doctrinale que l'Église de la Contre-Réforme établissait aux limites de la Bavière. Arrivés à Augsbourg, ils retrouvent comme à Lindau des communautés pacifiées. Un nouvel exemple de la technologie germanique les attendait : une eau pure et potable parvenait à (presque) toute la ville grâce à des châteaux d'eau alimentant un réseau de conduites sur lequel pouvaient se brancher les citadins abonnés.

Montaigne aurait bien continué son exploration jusqu'à Ulm, mais l'hiver approche et il s'agit de franchir le Brenner dans de bonnes conditions. À partir de Munich, ils descendent la Bavière en direction des premiers contreforts des Alpes. Longeant les lacs de Kochel puis de Walken, ils atteignent Scharnitz et franchissent la frontière autrichienne en traversant l'Isar sur un petit pont.

Ils séjournent à Innsbruck, mais s'intéressent à la ville voisine de Hall, une cité industrielle où s'exploitent les mines de sel des montagnes et autour de laquelle s'accumulent des milliers de stères de bois de chauffage et de construction. Ils entament la lente ascension du col du Brenner qu'ils franchissent à la faveur d'un climat d'été indien, l'occasion pour Montaigne de ridiculiser les esprits chagrins qui l'avaient contraint à écourter son séjour en Bavière. Ils suivent la vallée de l'Adige vers Bozen puis Trente, au centre du massif des Dolomites dans l'évêché homonyme.

Dans cette ville, aux confins de l'Empire germanique et de la sphère latine, venait de s'achever le fameux concile qui allait structurer la Contre-Réforme. Mais, ce concile qui allait bien sûr bouleverser l'évolution politico-religieuse eut également une profonde influence sur l'histoire de la musique, notamment sur la naissance de ce qui sera qualifié de musique baroque. C'est dans le palais de l'organisateur du concile, l'évêque Bernardo Clesio, que Montaigne visitera l'une des plus grandes collections privées de fresques. Dans ce palais du *Bon Conseil*, une sombre peinture ovale décorant le plafond d'une salle ronde sera la seule à lui plaire.

À partir de Trente s'effectue la transition culturelle et linguistique vers l'Italie, mais c'est à la forteresse de Chiusa qu'a lieu le passage de la frontière politique et que débute le second tome de *L'Odyssée de Monsieur de Montaigne*.

Ils aboutissent à Vérone, la plupart à cheval et le narrateur en radeau. Ils entament l'une des séquences parmi les plus denses et les plus significatives de leur voyage. Elle partage deux saisons : le périple depuis la Vénétie jusqu'à Rome en automne et le long séjour romain durant les mois d'hiver.

Tout commence, bien sûr, par la présentation de documents administratifs, la *Boleta di Sanita* exhibée aux portes et dans les auberges de chaque ville. À Vérone, un ovale d'une autre dimension que celui de la fresque du palais de Trente suscitera l'admiration de Montaigne : l'immense théâtre romain de l'*Arena*, le « plus beau bâtiment qu'il eût vu en sa vie ».

À Vicenza, l'architecte Palladio venait de décéder trois mois plus tôt, laissant des palais pour la plupart inachevés. Comme à Vérone, ils visitent une curieuse confrérie bien différente des Jésuites de Bavière : les *Jésuates de Saint-Jérôme* qui prônent la pauvreté matérielle et intellectuelle. À Padoue, au *Palazzo della ragione*, plane l'ombre de Tite-Live.

Une barque mise à l'eau sur le dispositif de la Chaffousine près de Fusina est le seul moyen disponible pour gagner Venise. Ce que Montaigne y fit n'est pas dit dans la chanson ; on sait qu'il reçut une lettre apportée par un familier d'une certaine Veronica Franca qui pouvait se prévaloir de relations intimes avec Henri III et avec le cardinal Louis d'Este. Montaigne ne passera que quelques jours à Venise, se promettra de revenir, mais n'y retournera bien sûr jamais.

L'itinéraire reprend sa verticalité et entame la descente vers Ferrare. Ils passent par le canal de Battaglia traversé par l'une des œuvres de génie civil les plus complexes de l'époque. La description de ce pont disparu, le *Ponte canale della Rivella*, malgré les éditions successives du *Journal de voyage*, demeurait redoutablement ésotérique. Il fallut plusieurs visites, la précieuse contribution du riverain des vestiges et de plusieurs historiens padouans pour en reconstituer l'architecture et en saisir l'importance technologique équivalente pour l'époque à celle d'un prestigieux *Brooklyn bridge*.

Ayant traversé l'Adige et le Pô sur des ponts de barques, ils atteignent Ferrare. Mais une information reçue à Bologne va bouleverser tout le voyage : un brigand de renom, particulièrement actif, crée l'insécurité sur la route de Lorette vers Rome. La randonnée longeant la rive adriatique jusqu'à Rimini, Ancône et Lorette doit être abandonnée en faveur d'une route directe vers Florence par les Apennins. L'agréable chemin maritime est remplacé par l'itinéraire montagneux le plus escarpé et le plus dangereux du voyage. Ils passent au terme de ce pénible trajet par les jardins médicéens de Pratolino qui venaient d'être créés et peuvent, pour la première fois, y admirer des jeux d'eau et des grottes aquatiques d'une belle ampleur.

À Trente déjà, Montaigne avait manifesté son regret de quitter l'Allemagne. À Florence, c'est une véritable rancœur qu'il manifeste. Pour de multiples raisons fort prosaïques, la ville lui semble hostile. Il visite néanmoins le centre historique de la rive droite de l'Arno. Le narrateur y décrit un gros chat blanc couvert de lignes noires nommé « tigre » ainsi qu'une antique pièce de bronze représentant un quadrupède portant des cornes sur le dos.

La Toscane est traversée en une étape pour aboutir à Sienne, au *val d'Orcia* et à la citadelle de Montalcino où les voyageurs se recueillent sur les traces disparues des combattants français tués durant les guerres opposant la république de Sienne à la Florence médicéenne. Ils franchissent le Tibre sur le pont Milvius dans la soirée du dernier jour de novembre, fête de saint André.

Le séjour est d'abord consacré à l'exploration des vestiges de la Rome antique. Il est ensuite question de la messe de Noël fêtée dans une basilique Saint-Pierre en perpétuelle construction, de l'audience du pape Grégoire XIII, du palais du Belvédère et de l'ébauche de la salle des cartes géographiques. Ayant probablement appris qu'à la suite de la conférence du Fleix lui incomberait la responsabilité de la mairie de Bordeaux, Montaigne envisage déjà la fin de son voyage et donne congé à son narrateur. Il prend alors la plume pour décrire ses visites au palais du Vatican, à la librairie apostolique, à la *Sala Regia* où, pour la seule fois dans son œuvre, il évoquera laconiquement un épisode de la Saint-Barthélemy parisienne.

Une épreuve redoutable l'attend au lendemain d'une excursion à Ostie : les deux volumes des *Essais* qui lui furent confisqués à la douane pontificale ont été examinés par des censeurs dominicains qui le convoquent pour lui faire part de leur jugement. Ce n'est rien moins que l'avenir littéraire de l'œuvre de Montaigne dans le monde catholique qui va se jouer. En bon avocat, il parvient à sauver les apparences et s'en tire avec les félicitations du jury. Il obtient de surcroît le titre de citoyen romain qu'il avait tant convoité.

La Semaine Sainte débute avec sa traditionnelle « course des Juifs », ses expositions de reliques auxquelles Montaigne assiste avec une certaine curiosité. Mais en présence des cortèges aux flambeaux de flagellants, sa neutralité se mue en une totale incompréhension. Il visite à Tivoli les jardins du cardinal Alphonse d'Este qui se comparent aux jeux aquatiques médicéens de Pratolino et de Castello ; il exprime à cette occasion son goût pour la statuaire. Il termine son séjour romain par la visite du palais Cesarini, celui de la belle Clelia Farnèse et des bustes de quatre philosophes.

Il se remet en route dès le début du printemps ayant pour destination finale les Bains de Lucques où il attendra la lettre de nomination en provenance de Bordeaux, tout en expérimentant l'action bienfaitrice sur sa « maladie de la pierre » des eaux les plus réputées . Mais il lui reste à accomplir son pèlerinage à Lorette ; la traversée de l'Ombrie et les séjours toscans feront l'objet du troisième tome.

Le tracé de l'ancienne *via Flaminia* le conduit jusqu'à Spoleto et, à part une assez grave dispute avec son guide, il ne rencontre aucun problème majeur. Il échappe donc au banditisme. Le séjour à Lorette est le bienvenu ; il y accomplit ses dévotions, notamment la communion pascale qu'il n'avait pas célébrée à Rome. Il appose dans la chapelle de la *Santa Casa* l'ex-voto qu'il transportait dans ses bagages depuis le départ ; cette attitude a priori déconcertante fera l'objet d'une confrontation entre la posture religieuse de Montaigne affichée durant le voyage et ses réflexions exprimées dans les *Essais*.

Des rêves de navigation dans les grands espaces le hantent, mais ces vagues espoirs en resteront là. Ayant quitté Lorette et Ancône, il longe la mer puis, à Fano, prend résolument à bâbord et retrouve la *via Flaminia* qui le mène le long du fleuve Metaurus vers Urbino. Il explore au sommet du *Montelce* la tombe présumée d'Hasdrubal Barca, le frère d'Hannibal et héros malheureux de la bataille du Metaurus durant la Seconde Guerre punique. Il poursuit le fleuve jusqu'à sa source et franchit ainsi les Apennins. Il descend vers les vallées du Tibre et de l'Arno, deux fleuves dont il franchit le courant sur les ponts les plus beaux, dont le *ponte Buriano* et le *ponte Romito*. Lequel des deux figure sur l'une des plus célèbres huiles de Leonardo da Vinci ?

Ils poursuivent leur route dans le Valdarno supérieur, traversent Florence puis arrivent à Prato. Cette étape apparemment anodine recèle un double mystère : celle de la disparition de la statue du roi Robert d'Anjou et une courte description dans le *Journal* qui donnera lieu à des interrogations sur la perception visuelle de Montaigne et, rétrospectivement, sur celle du narrateur. Ils visitent *Poggio a Cajano*, Pistoie et séjournent à Lucques.

Ils gagnent leur destination : les *Bains de la Villa* où ils séjourneront d'abord près de deux mois. Montaigne a la ferme intention de soigner sérieusement cette gravelle qui menace sa survie par le seul traitement acceptable de l'époque : l'hydrothérapie. Il commence alors à rédiger son *Journal* en toscan.

Il entreprend un circuit par Florence pour les fêtes du solstice de la Saint-Jean où se déroulent d'impressionnants défilés et une course de chars ; un second séjour qui semble le réconcilier quelque peu avec la ville des Médicis. Il poursuit son exploration par une villégiature prolongée à Pise où il scrute la *Piazza dei Miracoli* et son *Camposanto*. À Lucques, où il demeure solitaire, il peut tranquillement s'adonner à l'étude, approfondir sa connaissance du toscan et vagabonder.

De retour aux *Bains de la Villa*, il est accueilli chaleureusement au sein du nouveau cercle de familiers qu'il s'était créé. Mais cette dernière période qui s'annonçait paradisiaque sera l'une des plus redoutables de sa vie : de violentes céphalées l'amèneront au bord du suicide. Puis, tout se calme et la lettre tant attendue finit par arriver. Un certain Monsieur de Tausin de Bordeaux lui confirme sa nomination au titre de maire. C'est la fin de l'été.

Durant l'automne 1581, le voyage de retour l'amènera par Rome à son Périgord natal. Le quatrième volume se consacre à la description des péripéties du trajet le plus long de toute l'Odyssée.

Montaigne effectue son troisième séjour à Lucques pour y assister à la procession aux flambeaux en l'honneur du *Volto Santo*, le crucifix en bois de cèdre qu'une analyse scientifique récente reconnaîtra comme le plus ancien de la chrétienté en Occident.

Le retour vers Rome par le *val d'Orcia* s'effectue dans un esprit fort différent de l'aller : il poursuit une évaluation du potentiel de l'hydrothérapie aux bains de Vignone et dans la plaine de Viterbe. Le périple s'achève par une journée culturelle dédiée à l'église de la *Madonna della Quercia*, aux jardins de la villa Lante et au palais de Caprarola.

La lettre officielle des Jurats de Bordeaux lui est remise dès son arrivée à Rome. Il assiste à des démonstrations équestres et se fait présenter par leur cardinal protecteur le monastère central des Jésuites de Saint-Jérôme sur le *monte Celio*. Il accumule dans une malle en cuir clouté tous les cadeaux précieux qu'il s'est procurés et qui le précéderont chez lui. Désormais, rien ne s'oppose plus à son départ et, seul avec quelques valets, il reprend pour la dernière fois la *via Francigena*.

Près de Lucques, sur les rives du lac de Massaciuccoli, il est intrigué par les décombres d'une curieuse machine destinée au drainage des marais, qui fut l'une des premières norias de la région.

Il traverse les Apennins par Pontremoli dans la vallée de la Magra, poursuit par Piacenza et Pavie. Le climat jusqu'alors assez favorable, auquel le *Journal de voyage* accordait peu d'attention, commence à se faire rude. Il pleut abondamment à Milan et la neige attend nos voyageurs au sommet du mont Cénis. Situé à la sortie du Piémont, le col constitue une sorte de frontière linguistique et Montaigne reprend en français la rédaction de son journal.

Ayant déboulé en traîneau les pentes vertigineuses du plateau enneigé, il suit la vallée de la Maurienne vers Chambéry puis le lac du Bourget. La traversée de la cordillère du mont du Chat donne accès au Rhône, dont le passage s'effectue en bac dans un détroit rocheux encaissé évoquant la *Chiusa di Rivoli*. Montaigne et son groupe prennent du repos à Lyon puis repartent par la *route royale*.

Peu avant Thiers persiste un long segment de la route que Montaigne emprunta : un chemin de campagne bordé d'arbres, jonché par endroits d'émouvantes caillasses. Mais en 1581, au Puy-de-Dôme, la piste disparaissait dans le blizzard, un climat hivernal qui dominait la fin du voyage. Le journal se fait laconique ; il décrit le château Dauphin à Pontgibeau puis le château Mauriac sur les rives de l'Isle, la dernière étape. Montaigne revoit sa tour le 30 novembre 1581.

EN ROUTE VERS L'EST

Nous entamerons notre Odyssée, entre rêve et réalité, à l'ombre de la façade de style paquebot, les hublots et les belles courbes du Beaumont-Palace. C'est le cinéma de « la dernière séance », emblématique de l'âge d'or du septième art français, sachant si bien mêler le vrai et l'imaginaire.



Beaumont, la première ville que nous dévoile le *Journal de voyage*, là où tout commence, est le lieu de rendez-vous avec Charles d'Estissac et ses compagnons. C'est donc une caravane d'au moins six cavaliers, d'une mule chargée de bagages conduite par son muletier, suivie de deux valets à pied, qui prend la direction de la Lorraine. Ils oublieront en chemin le siège de La Fère et ses horreurs, le convoi funèbre du comte de Gramont, les blessures de Charles du Plessis.

L'Île-de-France est traversée de l'Oise à la Marne. La presqu'île du Marché de Meaux sera la première étape de notre Odyssée. Bien sûr, ce n'est pas l'île de la Calypso ou du cyclope Polyphème, mais on y découvre Ogier le Danois, un géant mythique dont le monastère de Saint-Faron abrite l'imposant tombeau. La Marne les guide vers Épernay où s'effectue la première et intéressante rencontre avec le jésuite Jean Maldonat, où Montaigne se recueille sur la sobre pierre tombale du maréchal de Strozzi tombé au siège de Thionville. Ils chevauchent par les vastes plaines crayeuses de la Champagne et découvrent Vitry-le-François, une ville nouvellement fondée par François I^{er}, dont l'architecture géométrique révèle la plus grande place de France. Qui dit grande place dit grandes terrasses et les anecdotes scabreuses qui circulent dans la ville seront soigneusement rapportées par notre narrateur. Ils quittent la vallée de la Marne pour les premiers reliefs du Barrois. Ils peuvent admirer à Bar-le-Duc une fort belle demeure récemment construite par Gilles de Trèves pour y établir un collège.

Mais Montaigne, en proie à une violente crise de colique néphrétique, la première du voyage, est forcé d'abandonner le projet de visiter notamment Toul et Metz, villes qui venaient d'être regagnées à la couronne des Valois par Henri II. Ils font pour la nuit une halte forcée à Mauvages.

La crise passée, ils mettent le cap sur Plombières et reprennent leur route en suivant le cours tranquille de la Meuse par Domrémy où subsiste la maison d'une certaine Jeane Day, puis Neufchâteau dont le monastère abrite des tombes du Moyen Âge à l'épigraphie intéressante ainsi qu'un puits d'où l'eau est tirée par un ingénieux mécanisme mû par les pieds. Ils gagnent les petites villes de Mirecourt, qui deviendra bientôt la capitale de la lutherie française, et Poussay où Montaigne se familiarise avec les coutumes d'un étrange monastère de bénédictines en quête d'indépendance : le Chapitre noble des Dames chanoinesses.

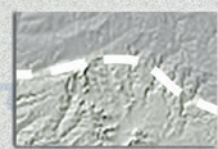
L'accès à Épinal leur ayant été refusé en raison d'une épidémie de peste, ils contournent les premiers contreforts du massif des Vosges pour accéder à Plombières par la vallée de l'Augronne. Cette halte prolongée permet à Montaigne de soigner sa lithiase urinaire par l'hydrothérapie, ce qui ne le mettra pas à l'abri d'une seconde crise importante. Ils gagnent Remiremont, dont l'abbaye est régie par des Dames chanoinesses semblables à celles de Poussay. Son Chapitre, qui ne reconnaît pas l'autorité du duc de Lorraine, est plongé dans une grave querelle de succession. La doyenne demande l'intercession de Montaigne auprès du Saint-Siège. Ils quittent les salons feutrés des maisons canoniales de Remiremont pour les étroites galeries des mines d'argent de Bussang, en haute Moselle. Ils traversent la vallée de la Thur, au pied du Grand Ballon d'Alsace où planent les autours, quittent la France et débouchent en Alsace dans la vallée du Rhin.

Ils auront franchi durant cette première partie du voyage un peu plus de 500 kilomètres en 25 jours, à la moyenne de 34 kilomètres par étape.

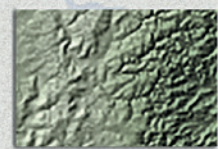


LE VOYAGE PAR LA FRANCE

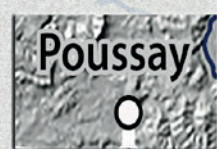
du 5 au 29 septembre 1580



Limite territoriale



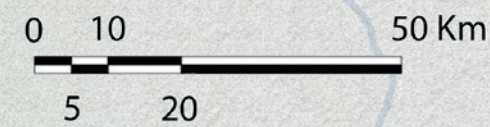
Duché de Lorraine



Étape de jour



Séjour en auberge



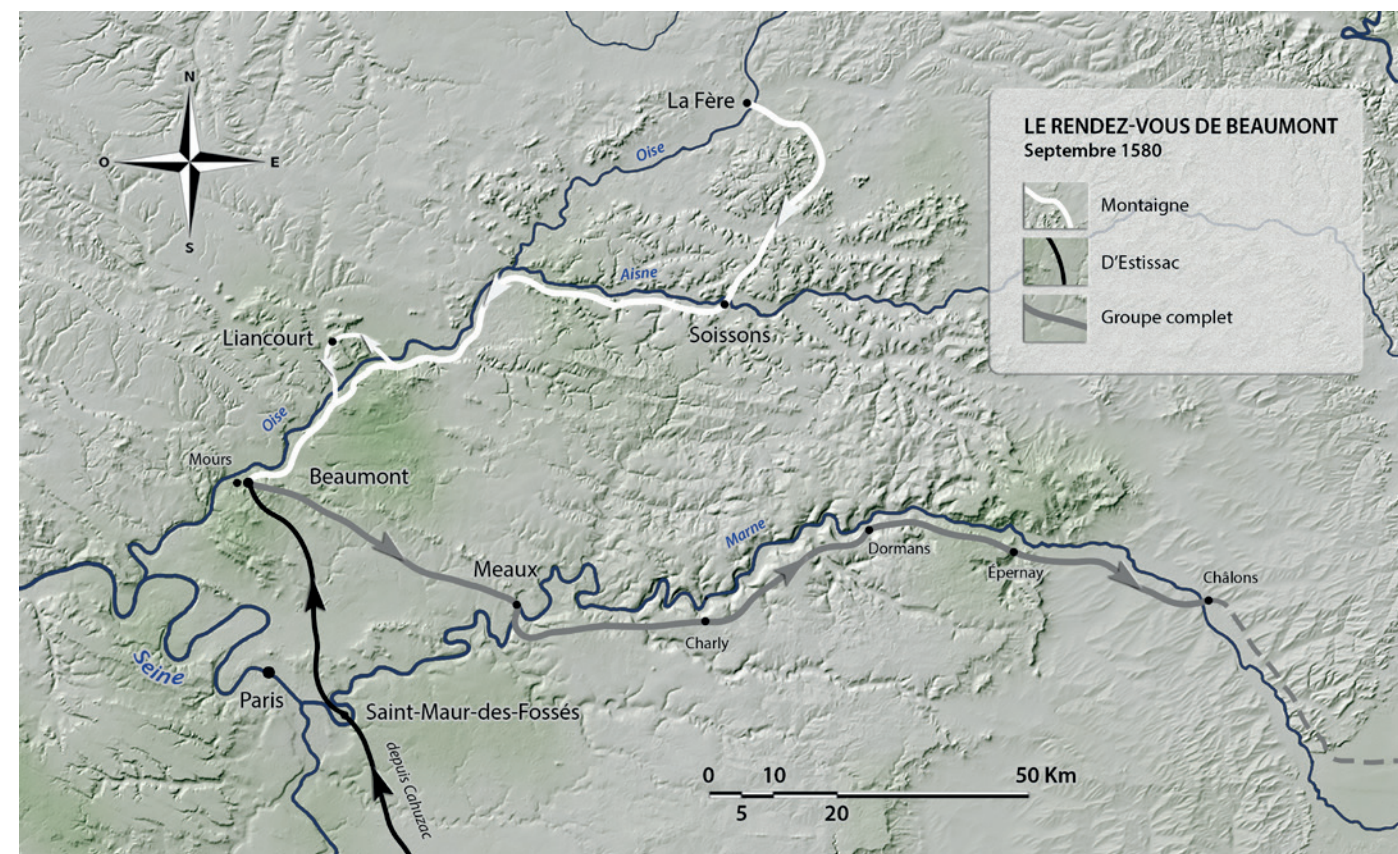
« ... Monsieur de Montaigne dépêcha M. de Mattecoulon en poste avec ledit écuyer, pour visiter ledit comte, et trouva que ses plaies n'étaient pas mortelles. Audit Beaumont, M. d'Estissac se mêla à la troupe pour faire même voyage, accompagné d'un gentilhomme, d'un valet de chambre, d'un mulet, et à pied d'un muletier et deux laquais, qui revenait à notre équipage pour faire à moitié la dépense¹. »

Voici donc les premières lignes publiées du *Journal de voyage*. Elles contiennent déjà une interrogation majeure que l'éditeur Meunier de Querlon résume en une note prudente : « Il manque deux pages du manuscrit formant le premier feuillet, qui paraît avoir été déchiré fort anciennement, puisque le livre a été trouvé en cet état. On ignore l'identité de ce comte que Montaigne envoya visiter ni l'accident qui causa ses blessures ; mais on ne se permettra pas la moindre conjecture sur un fait étranger à l'auteur². » L'écuyer en compagnie duquel – « en poste avec » – Montaigne dépêcha son frère restera inconnu. Par contre, « ledit Comte » peut être identifié par une analyse topographique complétée de quelques recherches historiques : il s'agit probablement de Charles du Plessis Liancourt (ou Liencour) de Guercheville, comte de Beaumont-sur-Oise.

Monument funéraire de Charles du Plessis. La statue de marbre blanc attribuée à Nicolas Guillain est actuellement placée dans la chapelle sud de l'église paroissiale de Saint-Martin à Liancourt. Le défunt est représenté en prière agenouillé devant un petit pupitre, il porte le collier de l'Ordre du Saint-Esprit.

BEAUMONT

Charles du Plessis Liancourt avait effectivement participé au siège de La Fère³, mais on ignore s'il y fut blessé. Ce gentilhomme né en 1545⁴ avait appartenu comme écuyer d'écurie à la maison du duc d'Alençon, le dernier fils d'Henri II et de Catherine de Médicis. À l'âge de 27 ans, il entre dans la maison du duc d'Anjou, le futur Henri III, comme gentilhomme de la Chambre et ne quittera plus son entourage. Il sera parmi les accompagnateurs d'Henryk I^{er} durant son bref règne polonais de 1573 à 1574. Par la suite, Henri III le charge de missions de confiance, comme la visite de l'archevêque de Trèves en Allemagne en décembre 1574. Il accompagne ce roi guerrier⁵ durant ses campagnes militaires : il est en Limousin en 1576, à Mons au mois d'août 1578 lors de sa première entreprise militaire en Flandre, puis dans diverses parties du royaume en 1580. Apparaissant comme un personnage assez discret il est particulièrement fidèle à son maître et Marguerite de Valois affirmera dans ses mémoires qu'il fait partie des hommes qui ne dépendent que du roi. Ainsi obtient-il des places de confiance dans sa maison. C'est à ce titre qu'il accède en janvier 1579 à la charge de premier écuyer d'écurie. Durant les campagnes initiales, il exerce



L'itinéraire probable suivi par le groupe de Montaigne et celui de Charles d'Estissac pour gagner le lieu de rendez-vous fixé à Beaumont.

la responsabilité de capitaine de compagnie d'ordonnance, les premières unités militaires permanentes professionnelles à disposition du roi, des unités de cavalerie d'élite composées de 50 lanciers. À la fin du mois de février 1580, le roi se retire à Saint-Germain-en-Laye en compagnie d'un cercle de fidèles plus réduit que jamais dans lequel on compte le premier écuyer Liancourt.

À la reprise des hostilités, l'été 1580, notre premier écuyer est envoyé à La Fère, non loin de chez lui. Les blessures qu'il aurait subies au combat ne furent pas mortelles et n'entravèrent pas sa vie ultérieure. De 1580 à 1586, il emploie l'architecte Jacques Androuet du Cerceau pour reconstruire son château. Il devient chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit en 1583 et, en 1586, épouse Antoinette de Pons. Il continue d'exercer la charge de premier écuyer, notamment lors de la réception en 1585 du comte de Derby qui présenta au roi l'ordre anglais de la Jarretière. Il échange en 1601 la lieutenance générale de Metz contre celle de Paris. Il décède en 1620 à l'âge respectable de 75 ans⁶.

Montaigne quitta probablement le siège de La Fère après la reddition de la ville, soit le 31 août 1580. Il accompagnera jusqu'à Soissons le convoi du comte de Gramont en route pour les Pyrénées-Atlantiques et prendra la direction de Beaumont, longeant l'Aisne puis l'Oise. Passant à proximité du château de Liancourt, il dépêche son frère pour prendre des nouvelles du comte blessé à La Fère. Le château de Liancourt, situé à 62 km de Soissons sur le chemin de Soissons à Beaumont, était à l'époque la résidence de Charles du Plessis Liancourt,

1 Michel DE MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, édition de Fausta Garavini, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, juin 2013, p. 73. Les futures citations du *Journal de voyage* issues de l'édition de Fausta Garavini seront indiquées entre parenthèses par l'abréviation JV suivie du numéro de la page. En l'occurrence : (JV 73).

2 Michel DE MONTAIGNE, *Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, éd. Meunier de Querlon, Paris, Le Jay, 1774, trois volumes, tome premier, p. 1.

3 Nicolas LE ROUX, *La faveur du Roi : mignons et courtisans au temps des derniers Valois*, Seyssel, Édition Champ-Vallon, 2000, p. 185, 196, 255, 319.

4 Ses parents étant décédés (Guillaume du Plessis Liancourt en 1550 et Françoise de Ternay en 1551), il est mis sous tutelle par acte du 13 juillet 1551. Cet acte est parfois confondu avec son acte de naissance.

5 Henri devient à seize ans le commandant suprême de l'armée royale. Encore duc d'Anjou, il remporte sur les protestants, à Jarnac et à Moncontour, les batailles qui feront sa renommée.

6 Le monument funéraire de Charles du Plessis et d'Antoinette de Pons se contemple dans la chapelle de l'église paroissiale Saint-Martin à Liancourt. Dès 1578, Charles du Plessis fait améliorer l'église, dont le chevet et le transept sont modifiés et où deux chapelles sont ajoutées. C'est dans celle du Nord qu'il sera inhumé en octobre 1620, puis son épouse qui le rejoindra en 1632. Antoinette de Pons y avait fait édifier un mausolée à la mémoire de son mari. Les époux reposaient dans une sépulture à deux niches abritant deux statues en marbre blanc de grandeur naturelle, les représentant en prière, agenouillés devant un petit pupitre, le regard dirigé vers l'autel. Charles porte le collier de l'Ordre du Saint-Esprit. L'œuvre est attribuée à Nicolas Guillain. En 1854, les priants furent transportés dans la chapelle sud qui comportait des niches semblables.

comte de Beaumont-sur-Oise et marquis de Guercheville. Le premier château de Liancourt avait été construit au début du xv^e siècle en même temps que la nef de l'église Saint-Martin à l'initiative de Jean de Popincourt. Des documents d'époque montrent une lourde bâtisse enfermée à l'intérieur de murs puissants et entourée de douves. La demeure seigneuriale fut ultérieurement incorporée dans la construction de bâtiments appelés à devenir le château de La Rochefoucauld.

Rejoint par son jeune frère Bertrand de Mattecoulon, son beau-frère Bernard de Cazalis et son « secrétaire », Montaigne trouve la troupe de Charles d'Estissac à Beaumont, leur lieu de rendez-vous. Le groupe ainsi constitué devait comprendre une dizaine de personnes. Ayant pris ensemble leur repas de midi, ils se mettent en route vers l'orient. Nous sommes le lundi 5 septembre 1580. Ils traversent l'Île-de-France de part en part, de l'Oise à la Marne, sur une distance de 58 km et arrivent à Meaux pour le souper. Cette longue étape a dû être franchie rapidement par ces cavaliers aguerris, trop heureux d'abandonner l'allure d'un convoi funèbre. On imagine Mattecoulon et d'Estissac caracolant en tête tandis que Montaigne, Monsieur du Hautoy et le narrateur, en conversation, avancent tranquillement au même rythme. Les valets de pied trottent à l'arrière en compagnie du mulet chargé de bagages, solide et calme.

MEAUX

Ils visitent la ville en soirée et sans doute le lendemain matin, ce qui donne lieu à une description – la première du *Journal de voyage* – des plus complètes et des mieux structurées. Meaux est construite sur les deux rives d'un large méandre de la Marne. Ainsi, la ville ancienne se divise en deux secteurs bien individualisés : la ville sur la rive droite et le Marché sur la rive gauche. Ce Marché est une presqu'île formée par le méandre coupé à sa base par le canal Cornillon, le « très beau fossé ». Ce passage long de 400 mètres était à son origine un fossé défensif intégré aux fortifications du quartier. Il devint tardivement un véritable canal de navigation permettant à la batellerie d'éviter la traversée de la Marne par la ville et les moulins qui en barraient le passage. Dans le *Journal de voyage*, Meaux est constituée d'une partie supplémentaire, le « faubourg », où se trouve l'abbaye de Saint-Faron.

Meaux, douze lieues, qui est une petite ville, belle, assise sur la rivière de Marne. Elle est de trois pièces. La ville et le *faubourg* sont en deçà de la rivière, vers Paris. Au-delà des ponts, il y a un autre grand lieu qu'on nomme le Marché, entourné de la rivière et d'un très beau fossé tout autour, où il y a grande multitude d'habitants et de maisons. (JV 73)

Deux faits marquants de l'histoire de cette ville sont rappelés dans la description des vestiges : l'occupation anglaise durant la guerre de Cent Ans et les troubles de la Deuxième Guerre civile. En 1421, le roi d'Angleterre Henri V mit le siège devant la partie fortifiée de la ville constituée à cette époque par le *Marché*. Il put la conquérir notamment par l'utilisation de grosses bombardes qu'il plaça sur une petite île artificielle établie près de fortifications. Cette île, nommée le *cavalier*, était un monticule de terre long de 100 à 200 mètres élevé au milieu de la Marne : « Ils montrent sur la rivière de Marne une île longue de deux ou trois



La cathédrale
Saint-Étienne de Meaux.

cents pas qu'ils disent avoir été un cavalier jeté dans l'eau par les Anglais, pour battre ledit lieu du marché avec leurs engins, qui s'est ainsi fermi [consolidé] avec le temps» (JV 74). La pointe de la petite île du *cavalier* figurait sur des cartes du xix^e siècle au niveau de la sortie du canal de Cornillon. Mais le courant a fragmenté le remblai de terre et l'a fait dériver, de sorte qu'il n'en subsiste qu'un archipel situé plus de 100 m en aval de l'embouchure du canal.

D'autres malheurs s'abatront sur la ville lors de la Deuxième Guerre de religion qui se terminera par la paix de Longjumeau en 1568, des événements tout récents pour Montaigne. Meaux connut une forte présence de huguenots qui tentèrent de s'en rendre maîtres en occupant et fortifiant le quartier du *Marché*. Ils s'en prennent aux édifices religieux :

Cette pauvre cité de Meaux a esté grandement affligée par les Calvinistes, lesquels y ont gasté l'Église Saint Etienne Cathedrale dudit lieu, n'y laissant autel, image, ny marque quelconque, qui peut donner signe, que ç'eut esté le lieu, où les bons et fidelles Chretiens avoier de coutume de s'assembler, ainsi qu'à nostre grand regret nous en avons veues les reliques, et le Chœur où les chanoines faisoient le divin service tout rompu, et le S. Temple n'ayant rien que les nues murailles [...].⁷

En 1567, le roi Charles IX et la famille royale (dont le duc d'Anjou futur Henri III alors âgé de 16 ans) réunis à Meaux pour célébrer selon la coutume la fête de la Saint-Michel, faillirent se faire surprendre par les troupes calvinistes de Condé (celui-là même qui fut assiégé à La Fère). Ils durent regagner Paris en toute hâte. Il s'agit de l'épisode historique qualifié de « surprise de Meaux », pour lequel il y eut une réplique : les protestants de Meaux furent massacrés le 25 août 1572, le lendemain de la Saint-Barthélemy et les murailles du *Marché* furent démantelées : « Ce lieu était autrefois très bien fortifié de grandes et fortes murailles et tours ; mais

⁷ Sebastian MUNSTER et François DE BELLE-Forest, *La Cosmographie universelle de tout le monde*, Paris, Michel Sonnius, 1575, trois volumes, tome 1, p. 357.



Détail du plan de la ville de Meaux de 1888 montrant la boucle de la Marne autour du Marché et la pointe de l'île du Cavalier située à hauteur de l'abouchement du canal de Cornillon.

© Bibliothèque nationale de France.

Une vue satellite de la même zone. L'île du Cavalier apparaît fragmentée. Submergée dans sa partie d'amont, elle semble avoir dérivé de plus de cent mètres en aval de l'embouchure du canal.

© Google Earth.



en nos seconds troubles huguenots, parce que la plupart des habitants de ce lieu étaient de ce parti, on fit démolir toutes ces fortifications» (JV 73). Les vestiges des fortifications sont un pan remanié de la courtine méridionale le long du canal de Cornillon et la base de la tour de Coutances, formant à l'embouchure du canal l'angle sud-est de l'enceinte.

Montaigne ignorait que, cent ans plus tard, des sermons véhéments à son encontre s'élèveraient vers les vertigineuses voûtes de la cathédrale Saint-Étienne. Jacques-Bénigne Bossuet après avoir été le précepteur du dauphin Louis de France, le fils du roi Louis XIV et de Marie-Thérèse, devint dès 1681 l'évêque de Meaux. Cet orateur de génie, désigné par la périphrase « l'Aigle de Meaux », obtint la mise à l'index des *Essais*. C'était l'époque de Port-Royal.

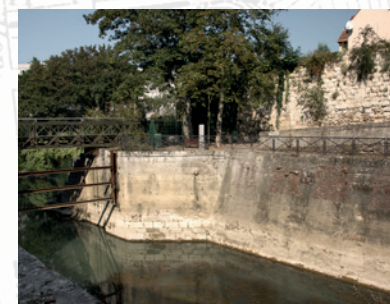
Eh quoi homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous ? Quoi tout meurt, tout est enterré ? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus ? Je le vois bien, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquentement en prose et en vers, qu'un Montaigne (je le nomme) vous a débitées ; qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s' imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu⁸ ?

⁸ Jacques-Bénigne Bossuet, *Œuvres complètes de Bossuet, publiées d'après les imprimés et les manuscrits originaux, purgées des interpolations et rendues à leur intégrité*, éd. François Lachat, Paris, L. Vivès, 1862-1875, vol. 8, 1, Second sermon pour la fête de tous les saints, I-A, troisième point. Quelques heures avant de monter en chaire, Bossuet méditait son texte et jetait quelques notes sur le papier. La plupart de ses discours improvisés sont donc perdus : il ne nous est parvenu que deux cents de quelque cinq ou six cents sermons prononcés, car Bossuet ne les considérait pas comme des œuvres littéraires dignes d'être imprimées. Les sermons conservés sont des brouillons qui n'offrent qu'une idée approximative de la prédication.



La base de la tour de Coutances formant à l'embouchure du canal de Cornillon l'angle sud-est de l'enceinte.

Un pan remanié de la courtine méridionale le long du canal de Cornillon, vestige des fortifications du Marché.



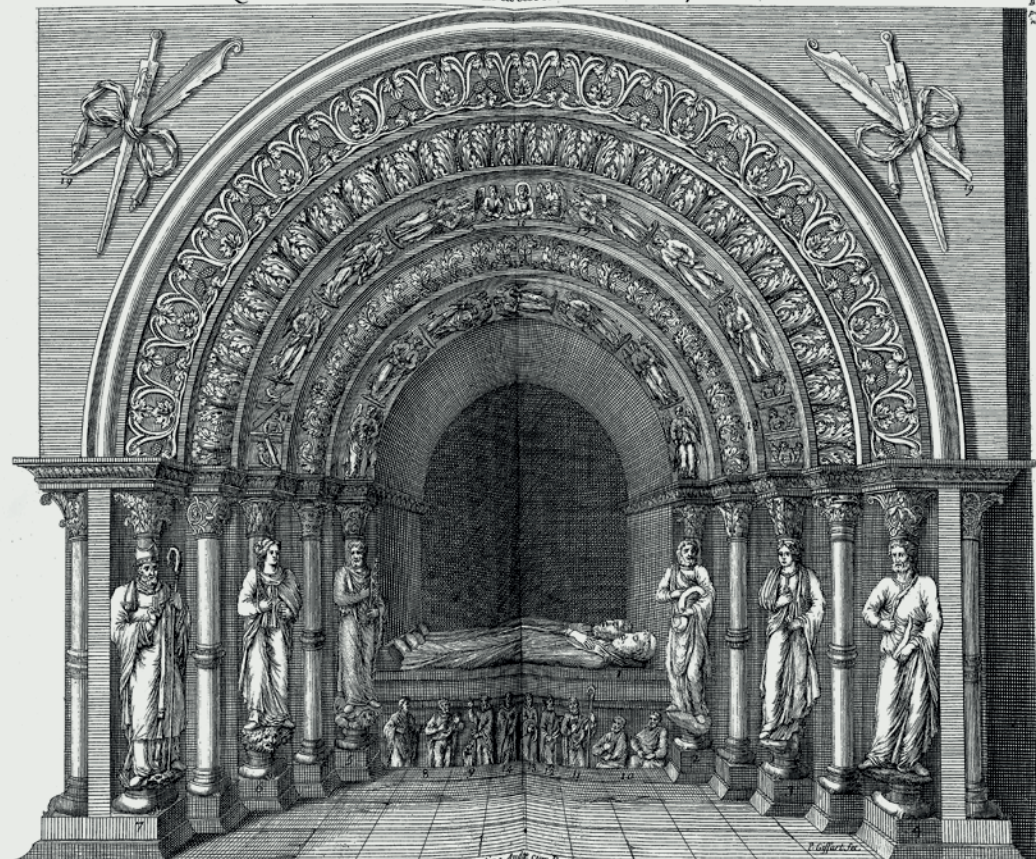
La visite se poursuit en dehors de la ville : « Au faubourg, nous vîmes l'abbaye de Saint-Faron, qui est un très vieux bâtiment où ils montrent l'habitation d'Ogier le Danois et sa salle » (JV 74). L'abbaye Saint-Faron constituait jusqu'à la Révolution l'un des édifices majeurs de la ville, mais a disparu à la suite de sa vente au titre des biens nationaux en 1791 et 1797⁹. L'établissement fut fondé au VII^e siècle par Saint Faron, évêque de Meaux. L'église abbatiale est complètement détruite aujourd'hui, mais nous pouvons la connaître par un plan¹⁰ qu'en a publié le spécialiste de l'architecture du Moyen Âge Jean-Baptiste-Antoine Lassus (1807-1857), au terme de sa reconstruction en 1751 (elle ne conservera que deux des chapelles rayonnantes primitives). Le transept donnait naissance à des croisillons de dimensions inégales ; celui du nord était beaucoup plus étroit et séparé en deux travées transversales par une colonne plantée au milieu. Mais la reconstruction sacrifia un monument très célèbre du XI^e siècle connu sous le nom de *tombeau d'Ogier le Danois* qui était situé dans le chœur près du croisillon nord :

Il y a entre autres choses une très vieille tombe et honorable, où il y a l'effigie de deux chevaliers étendus, en pierre, d'une grandeur extraordinaire. Ils tiennent que c'est le corps d'Ogier le Danois et quelqu' autre de ces paladins. Il n'y a ni inscription ni nulles armoiries ; seulement il y a ce mot latin, qu'un abbé y a fait mettre il y a environ cent ans : *que ce sont deux héros inconnus qui sont là enterrés*. (JV 74)

⁹ Judith FÖRSTEL, *Meaux, patrimoine urbain*, Paris, Somogy, coll. Cahiers du patrimoine, 2013, p. 116.

¹⁰ François DESHOULIÈRES, *La cathédrale de Meaux*, Paris, Henri Laurens, coll. Petites monographies des Grands édifices de la France, 1925, p. 101.

TUMULUS OTGERII AC BENEDICTI ILLUSTRUM SUB CAROLO M. HEROU M. POSTEA MONACHORUM.
Qualis extat etiamunc in Basilica S. Faronis apud Meldos.



1. Ogierus et Benedictus simul tumulati.
2. Ogierus sororem suam Audam nuptiis tradens Rolando Ginhoc d. v. p. h. c.
3. Audam conjugium tibi de Rolando Sororis. Perpetuumque meo localis lectus amaris.
4. Rolandus Britannicus lumbis deperat.
5. Carolus Magnus.
6. Hildegaridis Regina.
7. Archiepiscopus nuptias Audam Rolando benedictione confirmans.
8. Ogierus Monachorum S. Faronis religionem ac modum adprobans baculo gloriose instructo Benedicto comitante.
9. Nouibus ob immolationem Mignors pulcratus.
10. Ogierus et Benedictus monachum habitum pariter.
11. Abbas S. Faronis eos regni heredes instalaturus.
12. Monachus forficem dignum claustrum.
13. Altar. vestes proferens.
14. Tortus tenens atramentum ad scribendam professionem.
15. Ogierus et Benedictus armis ab Ogieris et hinc adprobans baculo gloriose instructo Benedicto comitante.
16. Christus Dominus extremis iudicis providens.
17. Arma instrumenta Pastoris Coronam Clavis Crucemque gerentes.
18. Mortui ex sepulchro resurgentes.
19. Spata seu gladius, et clypeus, forficem Ogieriani.

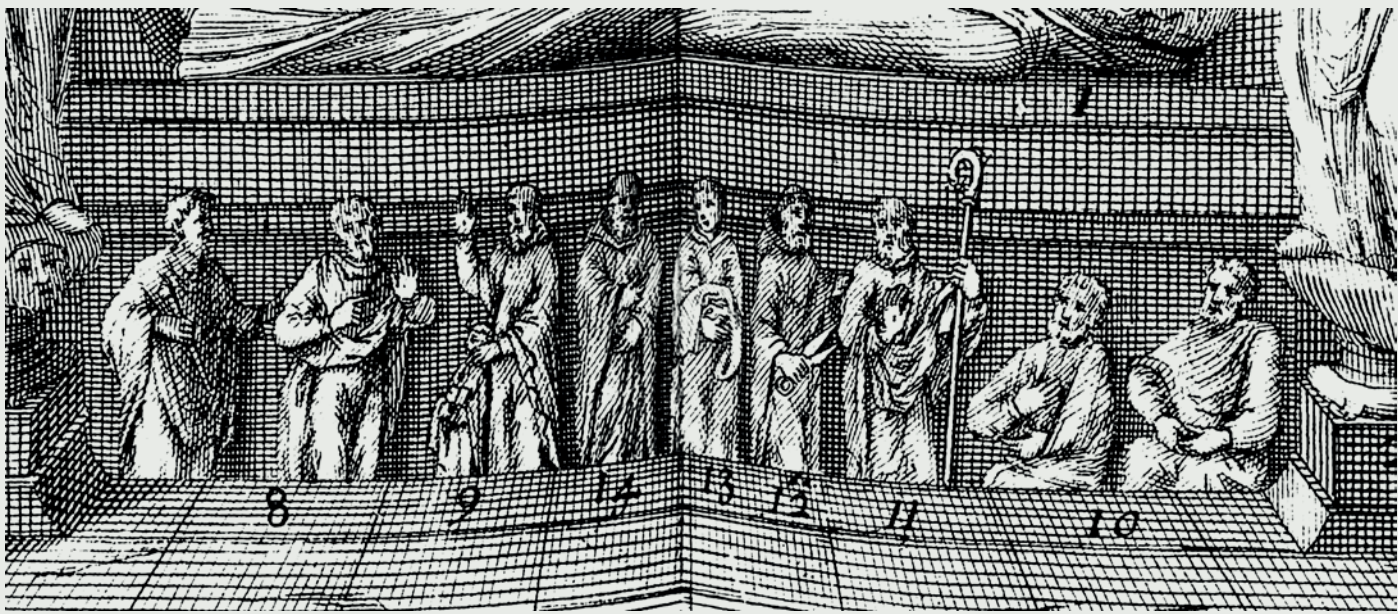
Ter. à Annot.
Bened. pour
p. 376
M. L.

Le tombeau d'Ogier le Danois représenté dans l'ouvrage de Dom Jean MABILLON, *Annales ordinis S. Benedicti*, op. cit., vol. II, p. 376.
© Bibliothèque nationale de France.

chevaliers fictifs des chansons de geste du cycle carolingien fort présent dans le poème épique de la *Chanson de Roland*. Il est l'ami intime de Roland, son confident et conseiller. Comme lui, il fut tué à la bataille de Roncevaux. Du côté droit sont figurés l'archevêque Turpin, Charlemagne et Hildegarde sa femme.

Par ailleurs, un bas-relief sculpté sur le socle du mausolée évoque des épisodes de la vie monastique des gisants. Ogier le Danois ayant trahi Charlemagne, l'empereur lui donna le choix entre le cloître ou la prison. Le guerrier avec son fidèle compagnon Benoît se rendit à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Il pénétra dans le chœur de l'église pendant le service divin et, pour tester la sincérité des moines durant leurs dévotions, jeta au sol un fouet de postillon muni de sonnettes. Les moines se prirent à rire. Il s'en alla en disant que la règle de saint Benoît n'y était pas bien observée. Il s'en vint ensuite à l'abbaye de Saint-Faron et fit dans l'église la même chose qu'à Soissons. Un novice se mit à regarder en riant et le prieur lui donna un soufflet. C'est pourquoi Ogier et Benoît se firent moines en ce monastère.

Évidemment, ce récit dont les interprétations diffèrent émane d'une tradition issue de la chanson de geste. Pour Meunier de Querlon, toute cette histoire est une fable. Il n'apporte aucun crédit à la description de Mabillon et affirme que ce dernier soutient cette tradition fabuleuse avec « un sérieux peu digne de son érudition »¹³. Il se demande comment Ogier le Danois, qui selon lui est bel et bien mort en 778 dans les Pyrénées à la bataille de Roncevaux avec Roland et Olivier les neveux de Charlemagne, pouvait être transporté sur une telle distance pour être inhumé à Saint-Faron. Mais, pour Pierre Michel¹⁴, il n'y a rien d'impossible à ce que les reliques fussent transportées fort loin de leur lieu d'origine : le réseau des abbayes bénédictines permettait de tels transferts. Il faudra bien entendu attendre le XI^e siècle pour que les reliques soient intégrées dans un mausolée édifié à leur intention. L'hypothèse de Meunier de Querlon rendait justice à un certain Oger de Charmontray qui serait un des gisants représentés. Il s'appuyait vraisemblablement sur les écrits de Dom Toussaint du Plessis¹⁵, également moine bénédictin, qui contesta systématiquement toutes les assertions de Dom Mabillon. Toussaint du Plessis affirmait, en se fondant sur les mémoires de Pierre Janvier¹⁶, que le tombeau datant de la fin du XI^e siècle était celui d'Oger seigneur de Charmontray. Ce seigneur, sous le règne de Philippe I^{er}, embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Faron à laquelle il fit donation de tous ses biens en 1085. Cette thèse sera reprise plus tard par l'historien meldois Antoine-Étienne Carro¹⁷.

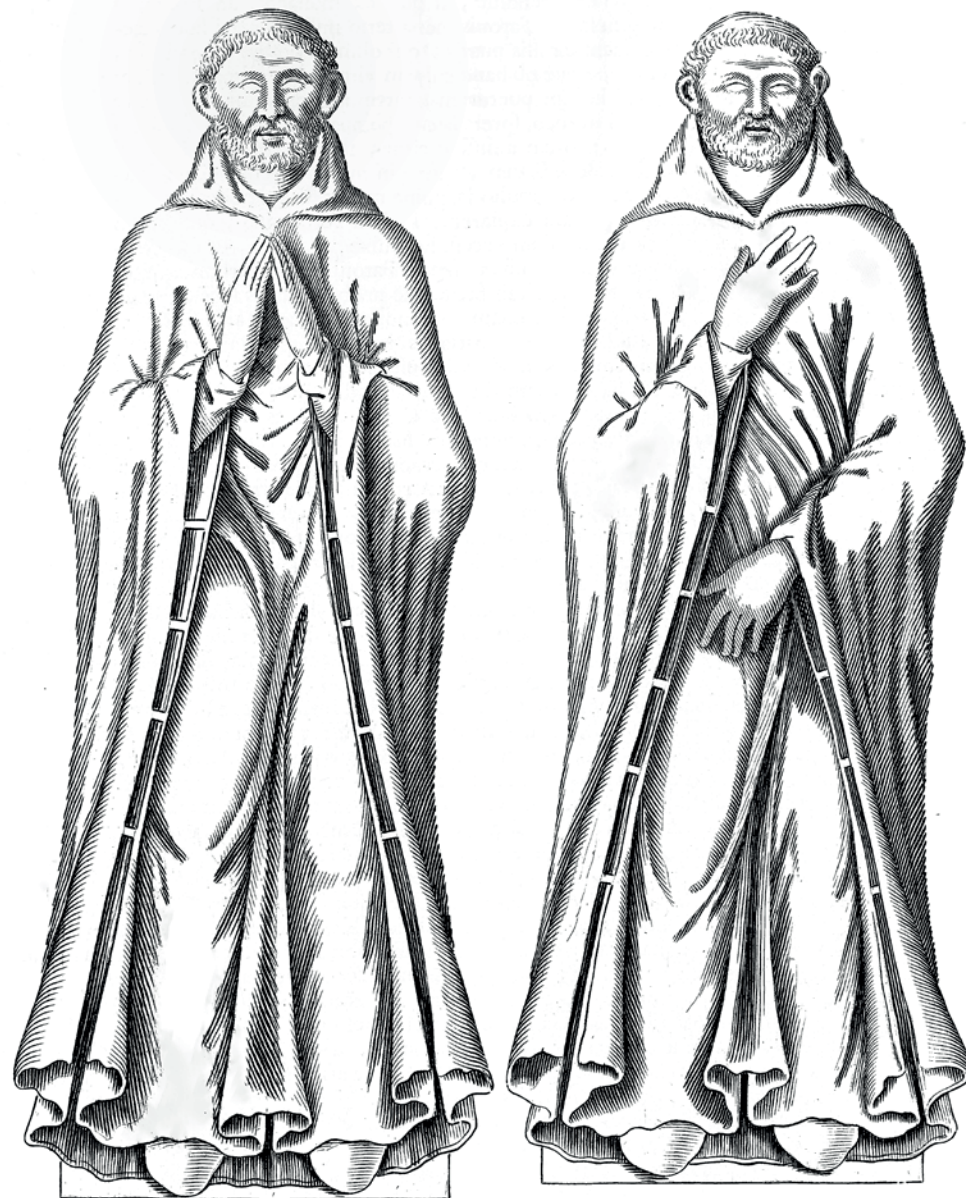


Un bas-relief sculpté sur le socle du mausolée évoque les épisodes de la vie monastique des gisants. Par exemple, l'arrivée au couvent avec le fouet garni de clochettes, le prieur et le novice, un moine portant la robe monastique dont ils allaient être revêtus, un autre muni des ciseaux pour la tonsure et les deux compagnons prononçant leurs vœux devant l'abbé.

13 Michel de MONTAIGNE, *Journal du Voyage*, éd. M. de Querlon, op. cit., tome I, p. 5-6.
14 Pierre MICHEL, « Le passage de Montaigne dans l'est de la France », dans *Autour du Journal de voyage de Montaigne 1580-1590*, Genève/Paris, Slatkine, Actes des Journées Montaigne (Mulhouse-Bâle) d'octobre 1980, 1982, p. 17.
15 Dom Toussaint du PLESSIS, *Histoire de l'église de Meaux*, Paris, Julien-Michel Gandouin/Pierre-François Giffart, 1731, p. 701.
16 Pierre Janvier (1618-1689), historien meldois contemporain de Bossuet. Il fut curé de la paroisse Saint-Thibaut de Meaux.
17 Antoine-Étienne CARRO, *Histoire de Meaux et du pays meldois*, Meaux/Paris, LeBlondel/A. Durand/Dumoulin, 1865, p. 39.



La tête du gisant de droite (celui qui a les mains jointes), seul vestige de la tombe d'Ogier le Danois. Les dimensions de cette sculpture gothique sont impressionnantes : 33 cm de large sur 46 cm de haut. Elle représente probablement l'effigie d'un moine bénédictin tonsuré. Musée Bossuet de Meaux.



Effigie des gisants, les moines Oger et Benoît. Dom Jean MABILLON, *Annales ordinis S. Benedicti*, op. cit., vol. II, p. 378. © Bibliothèque nationale de France.

EFFIGIES OTGERII ET BENEDICTI MONACHORUM S. FARONIS.

Montaigne et ses compagnons furent mystifiés par leurs mentors qui, par goût du merveilleux, ont présenté les deux moines gisants comme les effigies de guerriers géants ayant participé à la bataille de Roncevaux, n'hésitant pas à exhiber un humérus de taille démesurée. De fait, les gisants devaient être énormes¹⁸.

Parmi leur trésor, ils montrent des ossements de ces chevaliers. L'os du bras depuis l'épaule jusqu'au coude est environ de la longueur du bras entier d'un homme des nôtres de la mesure commune, et un peu plus long que celui de M. de Montaigne. Ils montrent aussi deux de leurs épées qui sont environ de la longueur d'une de nos épées à deux mains, et sont fort détaillées [entaillées] de coups par le tranchant. (JV 74)



Un buis bien taillé, parmi les fleurs du jardin de l'évêché de Meaux.

En évoquant la longueur du bras, le narrateur n'hésite pas à se moquer gentiment de la petite taille de Montaigne. Sur la gravure, deux glaives sont représentés dans les encoignures de l'arcade : ce sont les épées d'Ogier – Sauvagine et Courtain – forgées par Munifican,

¹⁸ Si la dimension totale du corps est extrapolée en fonction de la taille de la tête du musée Bossuet et des proportions de la gravure de Mabillon, on obtient une valeur de 3,6 mètres.

Dans la vallée de la Marne, entre Charly et Dormans.



auteur aussi de Durandal, l'épée de Roland. Les deux épées, sans doute dispersées à la Révolution, firent longtemps partie du trésor de l'abbaye. Pour Dom Toussaint du Plessis, citant toujours les mémoires de Pierre Janvier, il ne s'agirait que de la « méchante lame d'un scieur de long »¹⁹.

Selon une habitude qu'il gardera durant tout le voyage, Montaigne rendit visite à l'érudit de la ville. Cette fois, il s'agit de Juste Tenelle (et non Terrelle), un « homme connu entre les savants de France », le cleric trésorier de la cathédrale Saint-Étienne en charge des reliques et ornements précieux depuis 1564. Ce petit homme âgé de 60 ans fut envoyé par François I^{er} en Orient pour lui rapporter des manuscrits byzantins. Il avait ainsi voyagé en Égypte, à Jérusalem et séjourna sept ans à Constantinople. De sa bibliothèque et de son jardin, qui était le jardin de l'évêché, on retiendra surtout ce buis²⁰ « épandant ses branches en rond, si épais et tondu par art, qu'il semble que ce soit une boule très polie et très massive de la hauteur d'un homme » (JV 75). Fiacre, un moine venu d'Irlande arriva à Meaux vers 628. Il fut reçu et protégé par Faron l'évêque de Meaux qui lui attribua des terres dans la Brie. Il fonda ainsi un ermitage, un jardin et un hospice. Il deviendra le saint patron des jardiniers et des horticulteurs.

ÉPERNAY

Quittant Meaux le mardi après-midi, ils remontent le cours de la Marne en faisant étape à Charly puis à Dormans. C'est l'époque des vendanges, les routes sont encombrées de carioles chargées de bacs de raisin, entourées de groupes de viticulteurs hilares. Ils entrent dans Épernay le jeudi matin.

Contrairement à Meaux, le *Journal de voyage* n'apporte aucune description de la ville, mais deux personnalités notoires que tout opposait seront évoquées : le maréchal de Strozzi et le jésuite Jean de Maldonat. La visite à la tombe du maréchal et la rencontre avec le jésuite



La plaque commémorative de Pierre Strozzi sur une paroi de l'abside de l'église Notre-Dame d'Épernay. La tombe placée au milieu du chœur a disparu lors de la démolition de l'ancienne église. Trois quartiers de lune figurent sur les armoiries.

¹⁹ Dom Toussaint du Plessis, *Histoire de l'église de Meaux*, op. cit., p. 702.

²⁰ Gaspard Koenig mena un véritable travail de détective à la recherche du buis de Meaux, emblématique pour lui. Avec la précieuse contribution de l'historienne Odette Lecoq, il put tordre le cou à plusieurs idées reçues : Juste Terrelle était en réalité Juste Tenelle, le jardin actuel de la cathédrale – dit Bossuet – ne fut créé qu'en 1650, et surtout le buis est confondu avec un if qui se trouvait sur le rempart. Le buis de Meaux restera-t-il introuvable ? Gaspard Koenig, *Notre vagabonde liberté – À cheval sur les traces de Montaigne*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2021, p. 243-246.



Le portique de Saint-Martin, dernier vestige de l'église Notre-Dame, date de l'époque de la Renaissance classique et porte l'empreinte de François I^{er}. Sa voûte est décorée de motifs en forme de svastika de style précolombien.



eurent pour théâtre l'église Notre-Dame où Montaigne et Charles d'Estissac assistaient à la messe solennelle de la fête de la Nativité de Marie (fêtée le 8 septembre).

Cette église fut démolie en 1909 et remplacée par un édifice construit sur la place Thiers à l'emplacement de l'ancien couvent des Ursulines. Cependant, le tout nouveau portail latéral de l'église – le portail de saint Martin – échappera à la démolition et, après avoir été déplacé à deux reprises, sera reconstitué place Hugues Plomb. Montaigne a certainement vu ce portail de style Renaissance classique, qui venait d'être construit en 1540. Il est décoré de guirlandes de pierre au milieu desquelles jouent des amours, des hercules et une variété d'animaux comme les salamandres, emblème de François I^{er}. Des motifs en forme de svastika figurent sous la voûte : un des plus vieux symboles de l'humanité redécouvert parmi les vestiges de la civilisation du Mexique précolombien, dont les explorateurs de l'époque commençaient l'investigation.

Montaigne est impressionné par la simplicité de la tombe du maréchal Pierre de Strozzi, seigneur d'Épernay et cousin de Catherine de Médicis. Il fut tué en 1558 au siège de Thionville d'un « malheureux coup de fauconneau²¹, non sans suspicion d'avoir été marqué et montré par quelque traître, dans la ville : sa mort ayant laissé grand regret aux François pour sa noblesse et hardiesse »²².

²¹ Le fauconneau est un petit canon qu'on transporte sur des affûts à rouage ou à roulettes, qu'un ou deux hommes peuvent traîner aisément sur le rempart.

²² Sebastian MUNSTER et François DE BELLE-Forest, *La Cosmographie universelle*, op. cit., tome II, p. 478.

[...] et parce que ledit seigneur de Montaigne avait vu autrefois, et lorsque M. le maréchal de Strozzi fut tué au siège de Thionville, qu'on avait apporté son corps en ladite église, il s'enquit de sa sépulture, et trouva qu'il y était enterré sans aucune montre ni de pierre, ni d'armoire, ni d'épitaphe, vis-à-vis du grand autel; et nous fut dit que la reine l'avait ainsi fait enterrer sans pompe et cérémonie, parce que c'était la volonté dudit maréchal. (JV 75)

Il appréciait les qualités guerrières de Strozzi et partageait avec lui son admiration pour Jules César. Il est même possible, comme le suggère Bayle St. John²³, qu'âgé de 25 ans il participa au siège et que par respect pour le maréchal il accompagna sa dépouille depuis Thionville jusqu'à Épernay. Revenu sur les lieux, il est surpris par le dénuement de cette tombe dédaignant les convenances et l'apparat. Par la volonté de la reine, en témoignage de reconnaissance pour ce fidèle soldat²⁴, elle occupait cependant une place d'honneur dans l'église. L'auteur des *Essais* devait être intrigué par l'athéisme affiché par cette personnalité intransigeante. Pour sa part, il ne supportait pas les athées; il leur reprochait leur inconstance, les considérant comme des fanfarons incapables de soutenir leur rôle jusqu'au bout :

L'athéisme étant une opinion pour ainsi dire dénaturée et monstrueuse, difficile aussi et malaisée à faire admettre à l'esprit humain, si insolent et excessif qu'il puisse être, on a vu nombre d'hommes [mus] par la vanité et par la fierté de concevoir des opinions au-dessus du commun et des idées réformatrices du monde, affecter par contenance de les professer : s'ils sont assez fous, ils ne sont toutefois pas assez forts pour avoir implanté cette opinion dans leur conscience. Ils ne manqueront pas de joindre les mains vers le ciel si vous leur appliquez un bon coup d'épée dans la poitrine²⁵.

Il devait donc nourrir une certaine estime pour ce Pierre Strozzi qui, contrairement aux prévisions émises dans les *Essais*, était allé au bout de ses convictions. François de Scépeaux de Vieille-Ville²⁶ rapporta les dernières paroles du maréchal lorsqu'agonisant en présence du duc de Guise, il s'exclama « Je regnie Dieu. Ma feste est finie ! ». Et comme le duc réitère ses exhortations et lui affirme qu'il sera le jour même devant Dieu, Strozzi répond en italien : « Mort-Dieu, je seray où sont tous les aultres qui sont morts depuis six mille ans²⁷. » Ce concept était familier à Montaigne qui lui-même écrira : « Tant de millions d'hommes, enterrés avant nous, nous encouragent à ne pas craindre d'aller trouver une aussi bonne compagnie dans l'autre monde. De même du reste²⁸. »

23 Bayle St. JOHN, *Montaigne the Essayist - a biography*, London, Chapman and Hall, 1858, p. 127.

24 Le maréchal était cousin de la reine par sa mère Clarice de Médicis, sœur du duc d'Urbain. Il était le fils de Giovan Battista Strozzi. Des quatre frères Strozzi, Pierre et Léon partirent en France servir sous François I^{er} dans les guerres d'Italie où Pierre s'illustra. Robert reçut la banque paternelle et Laurent poursuivit une carrière ecclésiastique. Concetta Cavallini, *L'italianisme de Michel de Montaigne*, Fasano (Bari Italia)/Paris, Schena/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 95 et 104.

25 Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, Paris, Gallimard, 2009, livre II, chapitre XII, *Apologie de Raymond Sebond*, p. 541.

26 François de Scépeaux de Vieille-Ville (1509-1571), seigneur de Vieilleville, fut un gouverneur, diplomate, ambassadeur, conseiller du roi et maréchal de France sous François I^{er}.

27 J. A. C. BUCHON, *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France, Commentaires du Maréchal Blaise de Montluc, Mémoires du Maréchal de Vieilleville*, Paris, V. Lacroix, 1861, livre 7, chapitre 11, p. 689.

28 Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, op. cit., livre I, chapitre XXVI, *Sur l'éducation des enfants*, p. 194.



Détail du portique montrant la date de sa construction à partir de 1540.



Après la messe, Montaigne accoste le père jésuite Jean de Maldonat, érudit, théologien et philosophe fameux. Outre l'espagnol, l'italien et le français, le prêtre maîtrisait le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, le chaldaïque et l'arabe. Juan Maldonado, né en Espagne en 1533, avait donc le même âge que Montaigne et les deux hommes se connaissaient probablement²⁹. Il enseigna la philosophie au collège de Clermont à Paris dès 1563 et fut rapidement confronté aux luttes de l'Église catholique contre le calvinisme. En 1572, après la Saint-Barthélemy, il est mêlé aux conférences organisées pour obtenir l'abjuration des princes huguenots captifs au Louvre, dont Henri de Navarre et Condé. Ses positions sur la doctrine de l'Immaculée Conception – qui constitue un article de foi pour la Sorbonne mais non pour le concile de Trente – le mettent dans une position difficile, l'obligeant à interrompre ses cours et à résider au collège de Bourges de 1577 à 1580. Au mois d'août 1580, il sera durant trois semaines aux eaux de Spa, près de Liège, en compagnie du duc de Nevers. C'est au retour de cette cure qu'il rencontra Montaigne à Épernay. Quant à Montaigne, sa première manifestation de la maladie de la « gravelle » ou lithiase urinaire l'avait amené dès l'année 1579 à fréquenter plusieurs lieux de cure dans les Pyrénées et en Armagnac. Ces deux curistes souffraient donc du même mal, ce qui sans doute a pu renforcer leur connivence.

La conversation débuta après la messe et se poursuivit « l'après disnée » au logis de Montaigne où Maldonat le rejoignit. Elle roula sur des « propos de sçavoir », dont nous ne saurons d'ailleurs pas plus. Bien qu'il se défende d'être un spécialiste, Montaigne a toujours marqué un grand intérêt pour les questions de théologie, comme en témoigne le chapitre principal des *Essais* consacré à l'*Apologie de Raymond Sebond*. Néanmoins, l'entretien rapporté dans le *Journal de voyage*, roula sur les bains de Spa, dont Jean Maldonat fit une description

29 Alain LEGROS, « Montaigne et Maldonat », tiré à part de *Montaigne Studies*, vol. 13, 2001, vol XIII, 1-2, p. 65-98.

détaillée : « c'est un lieu auquel on est très bien accommodé et logé, propre contre toute obstruction et gravelle. Toutefois, ni M. de Nevers ni lui n'en étaient devenus guère plus sains » (JV 76). Maldonat rapporte « que grenouilles et autres petites bêtes qu'on y jette se meurent incontinent ; et dit qu'un mouchoir qu'on mettra au-dessus d'un verre plein de ladite eau se jaunira incontinent » (JV 76). Le médecin d'Henri III Jean Le Bon fera le même type d'observation dans sa comparaison des vertus des bains de Plombières et de Spa : « Joint que lesdits bains de Plombières ne nuisent en rien et ne sont pernicious comme ceux de Spa (l'eau desquels jetée et battue de verre en verre devient jaune comme safran)³⁰. » Rentré à Bourges en 1580, Jean Maldonat sera délégué à la congrégation générale réunie à Rome en février 1581 et c'est dans cette ville que Montaigne le reverra le 29 mars 1581. Le général Claudio Aquaviva retiendra son jésuite dans la Ville Sainte où il sera agrégé par Grégoire XIII à la commission chargée de réviser le texte de la Bible hébraïque et de la Bible grecque des Septante. Il y mourra subitement en 1583, n'ayant rien publié de son vivant, mais laissant une œuvre posthume considérable.

Ils reprennent la route le lendemain matin, longeant toujours la Marne et faisant étape à Chalons. Puis, toute la journée, ils traversent les vastes plaines crayeuses de la Champagne. Ils semblent chevaucher vers l'infini dans un paysage faiblement vallonné où, à perte de vue, le ciel se confond avec la terre.

³⁰ Jean Le Bon, *Abbrege de la propriete des bains de Plommieres, extrait des trois livres Latins de J. le Bon Heteropolitain, Medecin du Roy et de monsieur le Cardinal de Guise*, Paris, Charles Macé [1576], Épinal, réimprimé par Louis Jouve, 1869, p 21. Texte adapté par l'auteur.

Le 15 septembre 2014,
en pleine époque des vendanges
champenoises .

VITRY-LE-FRANÇOIS

Ils atteignent l'une des villes les plus jeunes du périple, Vitry-le-François, récemment reconstruite à proximité des ruines encore fumantes de l'ancien Vitry incendié par Charles Quint : « C'est une petite ville assise sur la rivière de Marne, bâtie depuis trente-cinq ou quarante ans, au lieu de l'autre Vitry qui fut brûlé. Elle a encore sa première forme bien proportionnée et plaisante, et son milieu est une grand-place carrée, des plus belles de France » (JV 77). C'est en 1544, durant la neuvième guerre d'Italie, que Charles Quint ligué avec Henri VIII d'Angleterre entre en Champagne ; en représailles d'attaques subies par ses troupes, il envoie des éclaireurs brûler Vitry. Nullement impressionné, François I^{er} fait ériger une nouvelle ville à l'abri des collines et de l'artillerie. Il la fait bâtir près de l'ancien bourg, en bordure de Marne sur un terrain qui appartenait aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. On utilisa les pierres de l'ancienne Vitry pour édifier la nouvelle, comme ce fut le cas pour la construction de Venise. Mais la nouvelle cité n'aura plus rien de commun avec l'ancienne : un plan tout à fait audacieux est dessiné par l'architecte Girolamo Marini³¹ originaire d'Émilie. À la différence des bastides traditionnelles du Moyen Âge, les rues principales donnent accès à la place par le milieu des côtés et non aux angles, s'inspirant ainsi de l'urbanisme des villes des grandes plaines piémontaises. Vitry fut donc reconstruite rapidement sur un modèle quadrilatère très simple où les rues rectilignes sont parallèles et se croisent perpendiculairement. Au centre se trouve la place d'Armes, un immense carré parfait de 117 mètres de côté où se rejoignent les deux artères principales qui décomposent la ville en quatre quartiers. Mais la description qu'en fait le *Journal de voyage* est assez succincte, notre narrateur préférant se délecter de trois histoires mémorables qui se colportaient aux terrasses des bonnes auberges de la place d'Armes.

En bon conteur, il commence par la plus anodine, un fait divers mondain. On apprend ainsi que « Madame la Douairière », Antoinette de Bourbon veuve du duc de Guise Claude de Lorraine résidant au château de Joinville³² tout proche, gardait bon pied bon œil malgré ses quatre-vingt-sept ans et qu'elle parcourait encore à pied un quart de lieue. En fait, elle décédera trois ans plus tard, en 1583. Le couple d'Antoinette de Bourbon-Vendôme, « Madame la Douairière », et de Claude de Lorraine (ou Claude de Guise, frère du cardinal de Lorraine et principal favori de François I^{er}) fonda la Maison de Guise. Ils eurent douze enfants et parmi leurs descendants les plus fameux figurent leur petite-fille Marie Stuart³³ et leur petit-fils Henri dit « le Balafre », troisième duc de Guise, farouche adversaire puis victime d'Henri III, qui le fera assassiner en son château de Blois en 1588. Le narrateur poursuit par deux autres faits divers mettant en scène des cas d'ambiguïté sexuelle.

³¹ Il est véritablement l'architecte de François I^{er}, l'ayant accompagné durant sa campagne d'Italie. Dans le Piémont, il est notamment le concepteur de la citadelle de Pignerolo construite suivant un plan rectangulaire allongé, inspiré de Sangallo. En 1545, il est nommé responsable des fortifications en Champagne et avec Martin du Bellay, il inspecte les fortifications de Picardie. De nouvelles villes sont construites et fortifiées : Maubert-Fontaine, Mézières, Villefranche-sur-Meuse, Vitry-le-François, Rocroi, Saint-Dizier, Sainte-Menehould.

³² Joinville n'est qu'à 15 km du village tristement célèbre de Wassy où le duc François de Guise fut à l'origine du massacre qui déclencha le 1^{er} mars 1562 la première guerre de Religion.

³³ Reine d'Écosse, mère de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, le premier roi de la dynastie des Stuart.

Le premier concerne la pendaison toute récente d'une habitante de Vitry, une certaine Mary « gagnant sa vie à être tisserand, jeune homme bien conditionné [bien élevé] et qui se rendait, à un chacun, ami » (JV 77). Cette Mary avait fait partie d'un groupe de sept ou huit filles qui avaient pris le risque de transgresser les interdits moraux pour vivre comme des hommes, « de se vêtir en mâles et continuer ainsi leur vie par le monde » (JV 77). Elle se fiança avec une femme de Vitry, mais le couple se sépara. Elle s'en alla exercer son métier de tisserand à Montier-en-Der en Haute-Marne où elle épousa une femme avec laquelle elle vécut quatre ou cinq mois. Mais Mary fut reconnue par un habitant de son village natal, dénoncée à la justice et « pendue pour des inventions illicites à supplir [suppléer] au défaut de son sexe » (JV 77). L'anecdote présente donc un cas de travestissement féminin, mais aucune condamnation ni même réprobation ne semble transparaître. Cependant, la perplexité se marque par certains changements lexicaux³⁴ : tant que le récit évoque Mary dans sa vie d'homme, elle est désignée par le pronom *il*, après l'arrestation, le texte reprend la désignation féminine. Le récit qui semble témoigner d'une certaine sympathie vis-à-vis de la malheureuse : « ce qu'elle disait aimer mieux souffrir que de se remettre en état de fille » (JV 77) conclut qu'elle fut pendue non pas en raison d'une transgression de l'ordre moral ou social, mais en réaction devant certaines pratiques visant à suppléer au défaut de son sexe.

³⁴ Audrey GILLES-CHIKHAOUI, « Henri Estienne, Ambroise Paré et Montaigne face à la confusion des genres : faits divers sur l'hermaphrodisme et le travestissement féminin à la Renaissance », *Littératures classiques*, n° 78, 2012/2, p. 111-126.

Les vastes plaines crayeuses de la Champagne.

L'autre anecdote qui dut faire grand bruit à l'époque est celle d'une situation inverse, de passage involontaire du sexe féminin au sexe masculin. Montaigne la citera dans les *Essais* et Ambroise Paré en fera une description clinique dans son traité de chirurgie.

L'autre histoire, c'est d'un homme encore vivant nommé Germain, de basse condition, sans nul métier ni office, qui a été fille jusques en l'âge de vingt-deux ans, vue et connue par tous les habitants de la ville, et remarquée d'autant qu'elle avait un peu plus de poil autour du menton que les autres filles ; et l'appelaient Marie la barbue. Un jour, faisant un effort à un saut, ses outils virils se produisirent, et le cardinal de Lenoncourt, évêque pour lors de Châlons, lui donna nom Germain. Il ne s'est pas marié pourtant ; il a une grande barbe fort épaisse. Nous ne le sûmes voir, parce qu'il était au village. (JV 78)

Ici, les changements lexicaux se font dans l'autre sens : la désignation féminine est utilisée durant la période initiale et le genre masculin après la transformation. Le récit figure dans l'édition de 1588 des *Essais* au chapitre *La force de l'imagination*. On constate que Montaigne se prétend être un témoin direct « je pus voir un homme », tandis que dans le *Journal de voyage* le narrateur admet « nous ne le sûmes voir, parce qu'il était au village ».

Passant à Vitry-le-François, je pus voir un homme que l'évêque de Soissons avait nommé Germain en confirmation [de son état] et que tous les habitants du lieu ont vu et connu fille jusqu'à l'âge de vingt-deux ans sous le nom de Marie. Il était à ce moment-là fort barbu et vieux, et pas marié. C'est en faisant, dit-il, quelque effort pour sauter que ses membres virils apparurent³⁵.

³⁵ Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, *op. cit.*, livre I, chapitre XXI, *Sur la force de l'imagination*, p. 121-122.



L'œuvre contemporaine du chirurgien Ambroise Paré est utilisée comme référence : « Ils disent qu'Ambroise Paré a mis ce conte dans son livre de chirurgie, qui est très certain, et ainsi témoigné à M. de Montaigne par les plus apparents officiers de la ville » (JV 78). Paré cite, en effet, dans le chapitre *Des Monstres*, parmi d'autres cas de « certaines femmes qui sont degenerées en hommes », l'observation de Germain Marie :

Aussi etant à la suite du Roy, à Vitry-le-François en Champagne, j'y vei un certain personnage nommé Germain Garnier, aucuns le nommoient Germain Marie, parce qu'étant fille on l'appelloit Marie, jeune homme, de taille moyenne, trappe et bien amassé portant barberousse, assez espesse, lequel jusqu'au quinziesme an de son aage avoit esté tenu pour fille, attendu qu'en luy ne se monstroit aucune marque de virilité, et mesmes qu'il se tenoit avec les filles en habit de femme. Or ayant atteint l'aage susdit, comme il estoit aux champs, et poursuivoit assez vivement ses pourceaux qui alloiët dedans un bled, trouvant un fossé le voulut affranchir : et l'ayant sauté, à l'instant les genitoires vindrent à se defuelopper, et la verge virile, s'estans rompus, lesquels auparavant estoient tenus clos et enserrez (ce qui ne luy advint sans douleur) et s'en retourna larmoyant en la maison de sa mere, disant que ses trippes luy estoient sorties hors du ventre : laquelle fut fort estonnée de ce spectacle. Et ayant assemblé des Medecins et Chirurgiens, pour la dessus avoir advis, on trouva qu'elle estoit homme, et non plus fille : et tantost apres en avoir fait le rapport à l'Evesque, qui estoit le defunct Cardinal de Lenoncourt, par son autorité, et assemblée du peuple, il receut le nom d'homme : et au lieu de Marie (car il estoit ainsi nommé auparavant) il fut appelé Germain, et luy fut baille habit d'homme, et croy que luy et sa mere sont encore vivans³⁶.

La *place d'Armes* de Vitry-le-François, « une grand-place carrée, des plus belles de France », la ville de Marie Germain.

Dans les grandes plaines de la Champagne, les uns marchent à côté de leur monture, les autres s'abandonnent au roulis de la selle. Lui et son chien accompagnent la mule. Progressant tranquilles, ils prennent le temps. Certains, heureux d'avoir pu fuir, préfèrent s'abstraire du but de leur voyage. Dans les couloirs du temps, je marche avec eux à la cadence de l'inlassable et éternel andante con moto du trio opus 100 de Franz Schubert.

Ce rapport est évidemment plus détaillé que le récit anecdotique du *Journal de voyage*, mais il confirme parfaitement le texte, excepté pour l'âge de Germain au moment de sa transformation (15 ans pour Paré et 22 ans pour Montaigne). Il s'agit d'un hermaphroditisme successif correspondant à l'acquisition différée dans le temps des caractères sexuels mâles³⁷. Ambroise Paré considère le phénomène comme une « monstruosité », sans doute pour déculpabiliser les victimes de cette anomalie, volontiers considérées comme des êtres malfaisants ou de mauvais augure. Pour lui, la raison pour laquelle les femmes peuvent dégénérer en homme est que « les femmes ont autant de caché dedans le corps, que les hommes découvrent dehors [...] qu'elles n'ont pas tant de chaleur, ni suffisance pour pousser dehors, ce que par la froidure de leur température est tenu comme lié au-dedans »³⁸.

³⁷ Il diffère de l'hermaphroditisme vrai qui voit cohabiter chez un même individu les deux types d'organes génitaux. Le pseudo-hermaphrodite masculin a des gonades et un caryotype (46, XY) masculins associés à des organes génitaux externes ambigus. Il est dû à un déficit en dihydrotestostérone qui entraîne une déficience des récepteurs aux androgènes dans tout l'organisme, y compris le cerveau, ce qui empêche la testostérone d'agir. Dans un syndrome d'insensibilité partielle aux androgènes, ce qui fut probablement le cas ici, les organes génitaux externes peuvent évoluer vers une différenciation masculine à la puberté sous l'effet de la production de testostérone. Le *Journal de voyage* décrit bien la pilosité à caractère masculin « et l'appelait-on Marie la barbue » qui témoigne de la présence d'androgènes.

³⁸ Ambroise PARÉ, *Les œuvres d'Ambroise Paré, op. cit.*, chapitre VII, *Des Monstres*, p. 1018.



BAR-LE-DUC

Nos voyageurs quittent les rives de la Marne pour celles de l'Ornain, à Bar-le-Duc en Barrois³⁹. Montaigne y était passé vingt ans auparavant – « Où M. de Montaigne avait été autrefois » (JV 78) – lorsqu'il y accompagna le jeune roi François II et sa cour qui conduisaient Claude de France auprès de son époux en Lorraine⁴⁰. Montaigne cite ce voyage dans les *Essais* lorsqu'il évoque sa conception de la peinture du moi qui fondera son œuvre : « je vis un jour à Bar-le-Duc que l'on présentait au roi François II, pour honorer la mémoire de René, Roi de Sicile, un portrait qu'il avait lui-même fait de lui. Pourquoi n'est-il pas permis de même à tout un chacun de se peindre avec sa plume, comme il se peignait avec un crayon ? »⁴¹.

³⁹ Ils s'approchent des terres des du Hautoy, situées de l'autre côté de la Meuse près de Pont-à-Mousson.

⁴⁰ En 1552, le roi de France Henri II, lors de son passage à Nancy, emmène avec lui le jeune Charles III, futur duc de Lorraine, pour le faire élever à la cour de France et lui donner une éducation conforme. Le garçon n'a que neuf ans. En 1559, Charles III, âgé de 16 ans, épouse la fille cadette d'Henri II et de Catherine de Médicis, Claude de France, qui en a 12. Elle avait pour marraine la duchesse de Guise, Antoinette de Bourbon, « Madame la Douairière ». Henri II permet à Charles III, qui à cette occasion avait été déclaré majeur, de retourner dans ses États. Malheureusement, le roi meurt tragiquement le 10 juillet 1559 lors de ce fameux tournoi organisé dans le cadre des fêtes célébrant le mariage de sa fille aînée avec le roi d'Espagne Philippe II, lorsque Gabriel de Montgomery, capitaine de sa Garde écossaise, le blessa d'un coup de lance dans l'orbite. François II, son fils aîné, fut sacré à Reims le 18 septembre 1559. C'est donc le successeur d'Henri II qui conduisit Claude de France auprès de son époux récemment élevé à la charge de duc de Lorraine. À l'opposé de François II, dont le règne fort éphémère ne durera qu'un an et cinq mois, Charles III (1543-1608) régnera sur le duché de Lorraine et de Bar pendant 63 ans.

⁴¹ Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, op. cit., livre II, chapitre XVII, *Sur la présomption*, p. 795.

La cour du collège Gilles de Trèves à Bar-le-Duc.

© Édition Cochet. Carte ayant circulé en 1934.

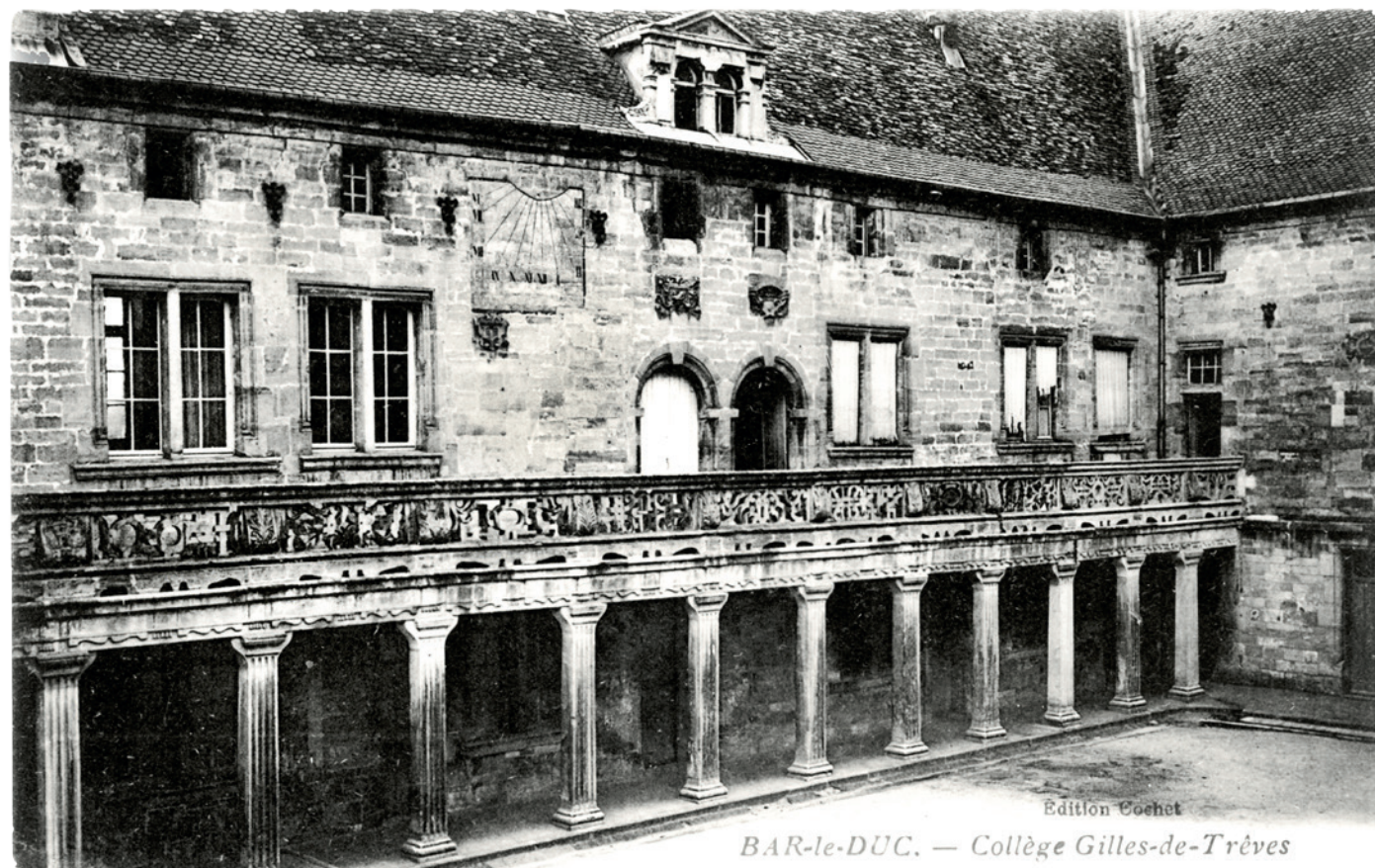


Le balcon du collège Gilles de Trèves à Bar-le-Duc.

Comme pour le portique Saint-Martin d'Épernay et la jeune ville de Vitry-le-François, ils visitent une construction toute récente. Il s'agit du collège de Gilles de Trèves, un joyau de la Renaissance lorraine conçu par le doyen de la collégiale Saint-Maxe, à mi-pente entre la Ville haute et le Bourg.

Il se nomme Gilles de Trèves; il a bâti la plus somptueuse chapelle de marbre, de peintures et d'ornements qui soit en France, et a bâti et tantôt achevé de meubler la plus belle maison de ville qui soit aussi en France, de la plus belle structure, la mieux compassée [mesurée au compas, régulière et harmonieuse], étoffée, et la plus labourée [ornementée] d'ouvrages et d'enrichissements, et la plus logeable : de quoi il veut faire un collège, et est après à le doter et mettre en train à ses dépens. (JV 78)

Gilles de Trèves voulait construire une école catholique destinée à faire rempart aux réformes protestantes. Le bâtiment fut achevé en 1574, mais les écoliers n'y feront leur entrée que dix jours après le décès de leur fondateur, survenu le 1^{er} février 1582. C'est donc un bâtiment neuf, inutilisé et encore désert que Montaigne visita. À l'époque, les balcons et la galerie faisaient le tour complet de la cour, mais les modifications ultérieures n'en conserveront que deux côtés. Les balcons sont bordés de curieuses balustrades aux motifs entrelacés. On peut lire cette curieuse invocation inscrite sous la voûte du porche : « Que cette demeure reste debout jusqu'à ce que la fourmi ait bu les flots de la mer et que la tortue ait fait le tour de la terre. » Gilles de Trèves fonda par testament le collège dont les jésuites assurèrent l'enseignement de 1617 à 1762 et la direction jusqu'à la Révolution. En l'absence de rentes suffisantes et de soutien de la ville, l'institution deviendra l'une des plus pauvres de l'Assistance de France. Elle se transformera ensuite en lycée, puis en école de jeunes filles.



BAR-le-DUC. — Collège Gilles-de-Trèves

La « somptueuse chapelle de marbre » bâtie dans la collégiale Saint-Maxe par Ligier Richier⁴² fut démolie en 1792. La collégiale contenait également une œuvre fameuse du sculpteur : le monument funéraire appelé le *Transi*. Il s'agit d'une sculpture représentant de façon réaliste un mort décomposé ; le squelette dressé et debout semble vivant, contrairement à un gisant qui représente un personnage couché et endormi. Le monument funéraire fut placé en 1545 près du tombeau de René de Chalon⁴³, le long d'un pilier, à même le sol.

⁴² Ligier Richier (vers 1500-1567) est un sculpteur attaché à la cour de Lorraine et de Bar. Converti au protestantisme, il dut quitter la Lorraine vers 1563 et s'exila à Genève, où il mourut. Ligier Richier a travaillé la pierre, le bois et la terre cuite. Il a mis au point un procédé de traitement à la cire, l'*encaustiquage*, pour donner au calcaire l'apparence du marbre, procédé qu'il utilisa notamment pour le gisant de Philippe de Gueldre dans l'église des Cordeliers à Nancy.

⁴³ En 1544, le prince d'Orange René de Chalon, à l'âge de 25 ans, fut mortellement blessé à l'épaule par un coup de coulevrine tiré lors du siège de Saint-Dizier. Il fut enterré dans le caveau familial des Nassau-Orange dans l'ancienne cathédrale Notre-Dame de Bréda, aux Pays-Bas, à l'exception de son cœur et de ses viscères qui furent conservés dans la collégiale Saint-Maxe du château des ducs de Bar, à Bar-le-Duc.

Par les chemins vallonnés de la Lorraine.

À Mauvages, en photographie infrarouge, les arbres prennent l'aspect de lithiases urinaires spiculées.



MAUVAGES

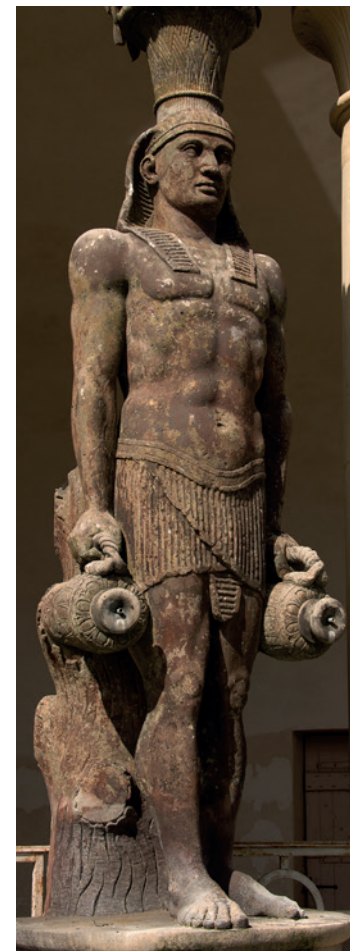
Les cavalcades par les plaines de Champagne, l'exposition solaire prolongée et la déshydratation ne valent rien à Montaigne. Il connaîtra la première crise sérieuse de colique néphrétique du périple et devra renoncer à la visite des villes du plateau lorrain comme Toul, Metz et Nancy⁴⁴. Il doit passer la nuit dans le petit village de Mauvages puis gagner à la hâte les bains de Plombières,

Mauvages, quatre lieues. Petit village où M. de Montaigne fut arrêté, à cause de sa colique, qui fut aussi cause qu'il laissa le dessein qu'il avait fait de voir Toul, Metz, Nancy, Joinville et Saint-Dizier, comme il avait délibéré, qui sont villes épandues autour de cette route, pour gagner les bains de Plombières en diligence [avec célérité]. (JV 79)

Ce village du département de la Meuse a des particularités qui étrangement font écho aux événements : on y trouve associés la douleur et l'élément aquatique. Ce patelin, isolé au milieu des champs et des collines, compte moins de 300 habitants, mais l'église romane Saint-Pantaléon abrite dans le chœur près du pilastre sud-ouest l'*Ecce Homo*, une fresque monumentale de 1547. C'est une peinture verticale en plein cintre de 180 cm sur 68 cm, dont l'auteur est inconnu. Sur fond architectural, elle met en scène trois personnages : le Christ, au centre, poignets liés, tenant un roseau, entouré de Pilate qui le présente à la foule et d'un homme sur le point de le frapper.

La notoriété de Mauvages repose également sur la fontaine-lavoir de style néo-égyptien du XIX^e siècle et le tunnel du canal de la Marne, le second plus long tunnel fluvial de France⁴⁵. La fontaine dite du Déo date de 1831, elle est une réalisation de l'architecte Théodore Oudet. Sa construction s'inscrit dans une vague d'égyptomanie, stimulée par la campagne de Bonaparte en Égypte et les travaux de Champollion. La statue centrale serait une copie d'Antinoüs, le jeune favori de l'empereur Hadrien.

Statue de style néo-égyptien appartenant à la fontaine du Déo.



⁴⁴ Toul, Metz et Verdun comptaient parmi les principales villes qu'Henri II regagna en 1552 à la couronne des Valois lors de son « voyage d'Allemagne ». Il le fit sans coup férir, accompagné d'une armée commandée par le connétable de Montmorency et le duc de Guise.

⁴⁵ Ce tunnel long de 5 kilomètres fait partie du système fluvial reliant la Marne au Rhin.

DOMRÉMY

Ils atteignent la Meuse le lendemain et longent le fleuve tranquille jusqu'à Domrémy-la-Pucelle, le village

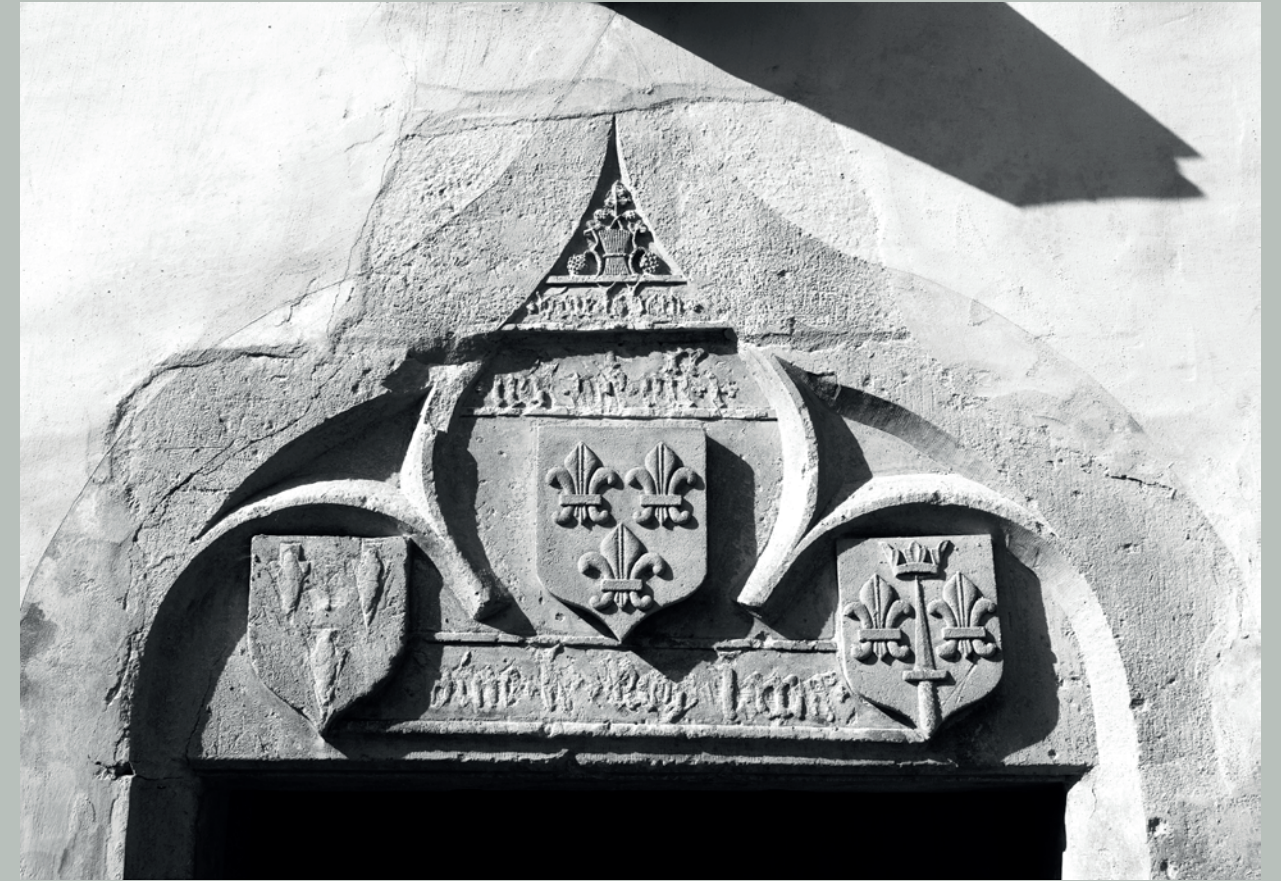
... d'où était native cette fameuse pucelle d'Orléans, qui se nommait Jeanne d'Arc ou du Lis. Ses descendants furent anoblis par faveur du roi, et nous montrèrent les armes que le roi leur donna, qui sont d'azur à une épée droite couronnée et poignée d'or, et deux fleurs de lis d'or au côté de ladite épée; de quoi un receveur de Vaucouleurs donna un écusson peint à M. de Cazalis. Le devant de la maisonnette où elle naquit est toute peinte de ses gestes; mais l'âge en a fort corrompu la peinture. Il y a aussi un arbre le long d'une vigne qu'on nomme l'*Arbre de la Pucelle*, qui n'a nulle autre chose à remarquer. (JV 79)

L'édition *princeps* de 1774 du *Journal de voyage* mentionne : « [...] d'où estoit natifve cette fameuse pucelle d'Orléans, qui se nommoit Jeane Day ou Dallis »⁴⁶. Ces consonances anglo-saxonnes nous montrent qu'avec Jeanne d'Arc, la guerre de Cent Ans n'est pas loin. Le père de Jeanne se nommait Jacques d'Arc, mais son nom pouvait prendre diverses formes dialectales comme Darc, Dar, Daix ou Day. Le nom étrange de *Jeane Day* est donc parfaitement plausible. Jacques d'Arc était un notable de village, paysan de bonne réputation. La mère de Jeanne, Isabelle, portait le surnom de Romée, qui peut suggérer qu'elle a accompli un pèlerinage à Rome ou ailleurs (elle devait avoir effectué le pèlerinage du Puy). Charles VII anoblit Jeanne d'Arc et sa famille : ses deux frères prirent le nom de *du Lys* qu'ils transmirent à leurs descendants et d'où provient le second nom de *Dallis* qui n'en est qu'une abréviation.

En 1481, sous le règne de Louis XII, les descendants des frères de Jeanne placent sur la façade de la maison natale le tympan sculpté aux armes du Royaume de France, des deux familles d'Arc et des Thiesselin, une autre famille du pays. Il est décoré d'une arcature subdivisée par un trilobe où sont inscrits trois écus : l'écu du centre aux armes de la France (trois fleurs de lys), l'écu de droite aux armes des du Lys (l'épée posée en pal soutenant une couronne et accompagnée de deux fleurs de lys), l'écu de gauche aux armes des Thiesselin (à trois socs de charrue, une molette en cœur). Sous les armoiries de France est inscrit en caractères gothiques *Vive le Roy Loys*, et au-dessus le millésime *Mil. IIII-IIIIXxi*.⁴⁷ Dans la pointe de l'accolade, la devise « vive labour » est surmontée de la représentation d'une botte de blé flanquée de ceps. Les armoiries décrites dans le *Journal de voyage* sont donc celles qui ornent la partie droite du linteau, « d'azur à une épée droite couronnée et poignée d'or, et deux fleurs de lis d'or au côté de ladite épée ».

En 1580, la maison était encore habitée par les descendants de la famille d'Arc : « Ses descendants [...] nous montrèrent les armes. » Elle sera achetée au cours du xviii^e siècle par la famille Gérardin qui l'utilisera comme cellier, écurie et étable. Elle sera vendue au département des Vosges en 1818. Restaurée, elle deviendra une école d'instruction gratuite pour les jeunes filles de Domrémy, Greux et autres communes. La maison, d'apparence sobre et modeste, est couverte d'un toit à un pan, en appentis, abritant un grenier. Les fresques qui

Le tympan sculpté aux armes du Royaume de France, des familles d'Arc et Thiesselin, surmontant l'entrée de la maison natale de Jeanne d'Arc.



La maison natale et la cheminée monumentale.



⁴⁶ Michel DE MONTAIGNE, *Journal du Voyage*, éd. Meunier de Querlon, *op. cit.*, tome premier, p. 18.

⁴⁷ La date représente 1481 où selon la coutume de la fin du Moyen Âge, les centaines sont symbolisées par un chiffre romain exposant « c » et le « i » est utilisé pour le nombre 1.

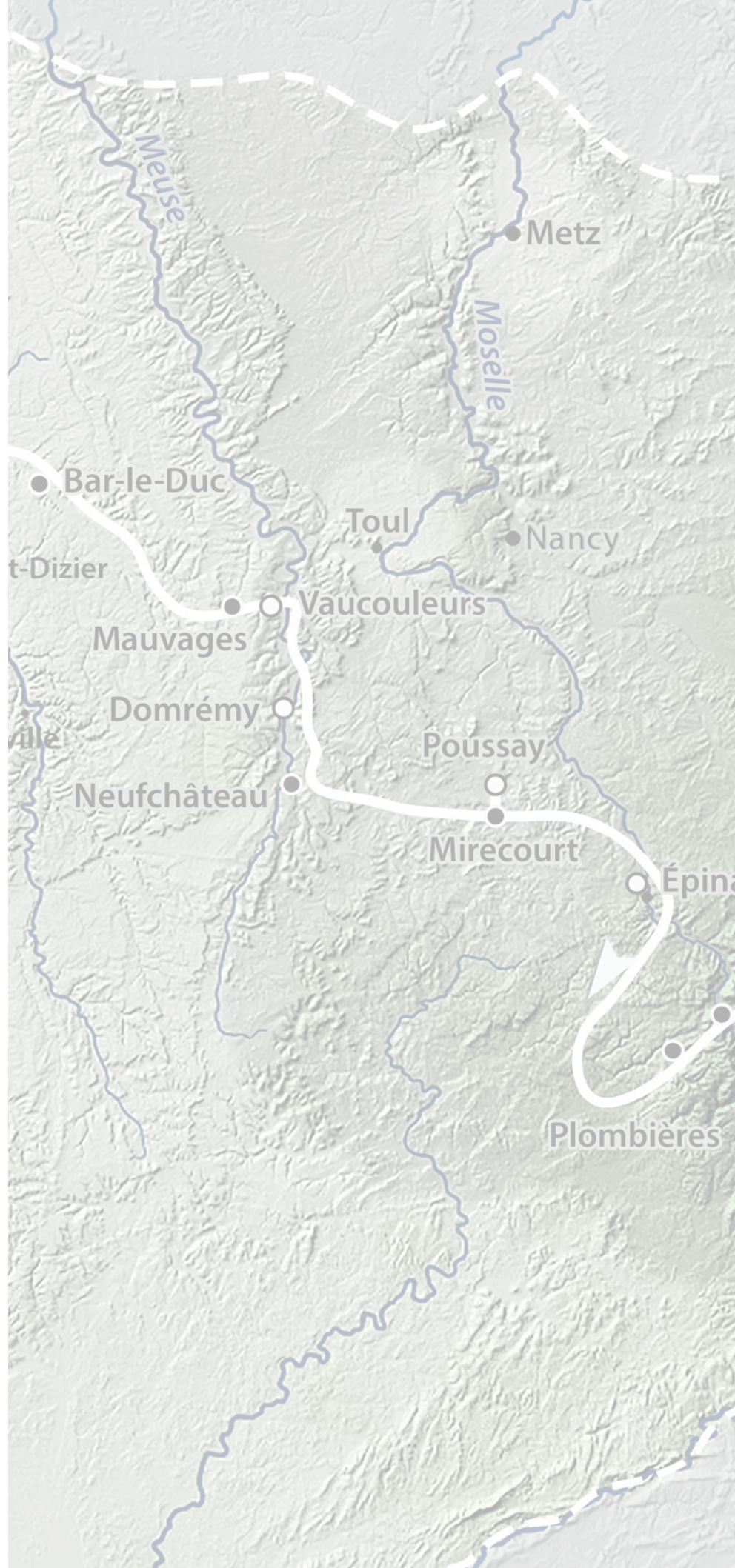
devaient orner la façade ont disparu : « Le devant de la maisonnette où elle naquit est toute peinte de ses gestes, mais l'âge en a fort corrompu la peinture. » Au-dessus de la porte fut installée en 1839 une statue de Jeanne en armure dans une niche aménagée. La maison est composée de quatre pièces, dont la principale comporte une cheminée monumentale avec une plaque de foyer du xv^e siècle.

Le Bois Chenu couronne la grande côte qui domine Domrémy. À la lisière de cette forêt, près de la route vers Neufchâteau (actuellement chemin de la basilique), sur le versant de la colline surmontant les vignes, se dressait un hêtre nommé « l'Arbre des Dames » ou « l'Arbre des Fées ». À proximité coulait la source de la « Fontaine des fiévreux » et, un peu plus loin, une autre, la « Fontaine des groseilliers »⁴⁸. C'est au pied de cet arbre, entourée du murmure des sources, que dès 1425 Jeanne entendit les voix de saint-Michel, de sainte-Catherine et de sainte-Marguerite lui enjoignant de partir en France (la Lorraine faisait partie des États bourguignons). Le *Journal de voyage* évoque au présent « l'Arbre de la Pucelle » : le vieux hêtre était encore debout en 1580. Voici l'évocation qu'en fit Anatole France, président fondateur de la *Société Internationale des Amis de Montaigne* : « Tout proche, à l'orée du bois, au-dessus du grand chemin de Neufchâteau, s'élevait un hêtre très vieux qui répandait une belle et grande ombre. Il était vénéré presque à l'égal de ces arbres tenus pour sacrés avant que les hommes apostoliques eussent évangélisé les Gaules. Ses branches, qu'aucune main n'osait toucher, descendaient jusqu'à terre⁴⁹. » À proximité de « l'Arbre de la Pucelle », le doyen de Toul Étienne Hordal fit ériger à la fin du xvi^e siècle un oratoire (désormais ruiné).

Jeanne d'Arc a toujours bénéficié d'un culte fervent. D'ailleurs, un sosie, une fausse Pucelle, avait déjà tenté de faire croire à une résurrection et ce n'est qu'en 1440, soit neuf ans après la mort sur le bûcher de la vraie Jeanne, que sa supercherie sera dévoilée. Il existe un point commun entre la Mary de Vitry-le-François pendue pour avoir voulu vivre comme un homme et Jeanne dont l'un des chefs d'accusation était de s'être vêtue en homme. Elle y avait répondu : « qu'elle avait pris l'habit d'homme parce qu'elle se trouvait avec des hommes d'armes : il était plus convenable de vivre avec eux en habit d'homme plutôt que de femme ; ce qu'elle faisait et avait fait avait été bien fait »⁵⁰.

NEUFCHÂTEAU

Ils quittent « l'Arbre de la Pucelle » et reprennent en contrebas la route qui les conduit à Neufchâteau « où, en l'église des Cordeliers il y a force tombes, anciennes de trois ou quatre cents ans, de la noblesse du pays, desquelles toutes les inscriptions sont en ce langage : *Cy git tel qui fut mors lors que li milliaires courroit per mil deux cens*, etc. M. de Montaigne vit leur librairie où il y a force livres, mais rien de rare » (JV 79). Les franciscains, aussi



appelés en France frères cordeliers ou frères mineurs, étaient à Neufchâteau depuis le milieu du xiii^e siècle ; les ducs de Lorraine leur avaient fait construire l'église et le couvent. Ils vivaient de l'aumône des notables et les grands seigneurs élargissaient la sépulture en l'église de leur monastère. Les cérémonies funèbres étaient traditionnellement du ressort de l'ordre, c'est ainsi que Montaigne sera enterré en l'église des Cordeliers à Bordeaux ; à Pise, nous verrons que les cordeliers s'opposèrent violemment aux séculiers au sujet d'une messe de funérailles.

En 1798, un incendie détruisit complètement monastère, église et tombes. Cependant, un manuscrit⁵¹ du xvi^e siècle où furent transcrites les épitaphes de l'église permet de retrouver 29 inscriptions recensées. Les dates de décès, lorsqu'elles sont mentionnées et lisibles, s'échelonnent de 1426 à 1570. Comme l'indique le *Journal de voyage*, elles sont pour la plupart libellées selon le même format. Comme par exemple : « Cy gist demoiselle Alienor de Lenoncourt en son vivant dame de Dompmartin et baillise des Vosges qui trespasa le penultieme jour d'Avril mil V^e et Vi [1506]. » Le seul ensemble monumental qui échappa aux flammes, mais dont il n'est pas fait mention, est une mise au tombeau de style gothique tardif (xv^e) où neuf personnages de grandeur nature figurent l'étape qui précède la mise au tombeau du Christ. Ces statues furent transportées, au temps de la Révolution, dans une chapelle de la crypte de l'église Saint-Nicolas de Neufchâteau.

La visite du monastère – « l'eau du puits se conduit à leur réfectoire et cuisine et boulangerie » – donne lieu à la première description technologique du *Journal de voyage*. Le narrateur nous dépeint en détail un dispositif mû par les pieds permettant à la fois de prélever et de distribuer l'eau avec l'énergie d'un seul homme :

M. de Montaigne vit [...] un puits qui se puise à fort grands seaux, en roulant avec les pieds un plancher [une pédale] de bois qui est appuyé sus un pivot, auquel tient une pièce de bois ronde à laquelle la corde du puits est attachée. Il en avait vu ailleurs de pareils. Joignant le puits, il y a un grand vaisseau de pierre, élevé au-dessus de la margelle de cinq ou six pieds, où le seau se monte ; et sans qu'un tiers s'en mêle, l'eau se renverse dans ledit vaisseau, et en ravale quand il est vide. Ce vaisseau est de telle hauteur que par icelui, avec des canaux de plomb, l'eau du puits se conduit à leur réfectoire et cuisine et boulangerie, et rejait par des corps de pierre élevés en forme de fontaines naturelles. (JV 79-80)

Il s'agit probablement d'une roue actionnée par des pédales, dont le pivot en tournant rebobine une corde à laquelle est fixé un seau destiné à puiser l'eau du puits. Il en est fait un compte rendu fidèle bien que Montaigne connût ce type de machine. Le puits existe toujours à l'emplacement du monastère⁵² ; avec son système de double poulie et le vaisseau de pierre surmonté d'une structure de fer forgé, il est adossé à un mur couvert de lierre.

48 Pierre MAROT, *Jeanne la bonne Lorraine à Domrémy*, Colmar/Ingersheim, éditions SAEP, 1980, p. 39-43.

49 Anatole FRANCE, *Vie de Jeanne d'Arc*, Paris, Calmann-Lévy, 1908, p. 13.

50 Pierre MAROT, *Jeanne la bonne Lorraine*, op. cit., p. 70.

51 Pierre MAROT, « Inscriptions funéraires de l'Église des Cordeliers de Neufchâteau », *Bulletin trimestriel de la Société d'émulation des Vosges*, 2e année, n° 4, octobre 1921, p. 56-62.

52 Il fut identifié par Gaspard Koenig dans un jardin de ville à l'abandon, auquel on accède par le vieux parking jouxtant le square Michel-de-Montaigne, près de la place des Cordeliers. Gaspard Koenig, *Notre vagabonde liberté*, op. cit., p. 307-309.

MIRECOURT

Ils se rendent à Mirecourt, où Montaigne reçoit des nouvelles du baron de Bourbonne et de son épouse, habitant le château de Haroué à 18 km de là⁵³.

Mirecourt est actuellement la capitale française de la lutherie, mais en 1580, cet art n’en était qu’à ses débuts⁵⁴. En effet, les premiers luthiers apparurent en Italie du Nord et en Bavière (Caspar Tieffenbrucker 1514-1571) au début du xvi^e siècle. Dans la seconde moitié se trouvent à Brescia Gasparo Bertolotti dit da Salò (1542-1609) et son élève Giovanni Paolo Maggini (1580-1632). À Crémone, Andrea Amati (1535-1602) inaugure avec ses fils Antonio et Girolamo une grande lignée. Tandis que Tywersus – facteur de violons des ducs de Lorraine – et le luthier Nicolas Renault de Nancy développaient une école lorraine, la discipline fut introduite à Mirecourt à la fin du xvi^e siècle soit par des luthiers de Lyon, soit par les ducs de Lorraine à leur retour de voyage d’Italie. Il ne sera fait mention de « façonneurs de violon » dans les archives de la ville de Mirecourt qu’à partir de 1606 et c’est durant le xvii^e siècle que la lutherie y connaîtra son plein essor.

POUSSAY

Le lendemain matin, Montaigne fait un détour de 2 kilomètres pour rendre visite aux dames chanoinesses de Poussay. Il passe de la foi inébranlable d’une Jeanne d’Arc, de la rigueur des frères cordeliers, à une organisation religieuse aux allures fort libérales.

Le village de Poussay s’est développé sur le versant d’une colline qui fait face à la vallée du Madon. À son sommet, à la suite d’une avenue de tilleuls séculaires, quelques maisons à toitures élevées et d’une construction ancienne dominant le village. Ce sont les vestiges de l’ancien chapitre noble des Dames chanoinesses de Poussay. Les bâtiments abbaticaux ont été détruits à la Révolution en 1793, il reste les maisons canoniales et un puits monumental du xii^e siècle.

Et lendemain matin après déjeuner, alla voir à un quart de lieue de là, à quartier [en s’écartant] de son chemin, les religieuses de Poussay. Ce sont religions de quoi il y en a plusieurs en ces contrées-là, établies pour l’institution des filles de bonne maison. Elles y ont chacune un bénéfice, pour s’en entretenir, de cent, deux cents ou trois cents écus, qui pire, qui meilleur, et une habitation particulière où elles vivent chacune à part soi. Les filles en nourrice y sont reçues. Il n’y a nulle obligation de virginité, si ce n’est aux officières, comme abbesse, prieure et autres. Elles sont vêtues en toute liberté, comme autres demoiselles, sauf un voile blanc sus la tête, et en l’église, pendant l’office, un grand manteau qu’elles laissent en leur siège, au chœur. Les compagnies y sont reçues en toute liberté, chez les religieuses particulières qu’on y va rechercher, soit pour les poursuivre à

épouser, ou à autre occasion. Celles qui s’en vont peuvent résigner et vendre leur bénéfice à qui elles veulent, pourvu qu’elle soit de condition requise; car il y a des seigneurs du pays qui ont cette charge formée, et s’y obligent par serment de témoigner de la race des filles qu’on y présente. Il n’est pas inconvenient qu’une seule religieuse ait trois ou quatre bénéfices. Elles font au demeurant le service divin comme ailleurs. La plus grande part y finissent leurs jours et ne veulent changer de condition. (JV 80-81)

L’histoire du chapitre de Poussay⁵⁵ débute en 996 lorsque Berthold, évêque de Toul, y fonde un monastère de religieuses bénédictines; la quatrième fondation de ce genre en Lorraine, après Remiremont, Épinal et Bouxières-aux-Dames. L’observation de la règle de saint Benoît avait été maintenue scrupuleusement pendant les trois premiers siècles, mais déjà vers 1308 se manifestait une tendance à s’écarter des traditions. Les religieuses abandonnèrent la règle et quittèrent l’habit : « Elles sont vêtues en toute liberté, comme autres demoiselles, sauf un voile blanc sus la tête, et en l’église, pendant l’office, un grand manteau qu’elles laissent en leur siège, au chœur. » Aux offices, elles portaient l’habit de chœur qui se composait principalement d’un manteau avec collet et bordure d’hermine.

Dans cette société féodale, les partages inégaux des successions conservaient aux aînés et aux enfants mâles les splendeurs de la famille, tandis qu’ils n’offraient à la plupart des filles nobles que le choix entre le couvent ou une existence triste et délaissée. Pour remédier à cela, l’aristocratie souhaita maintenir la jouissance des biens légués aux monastères par ses aïeux en créant des chapitres nobles : « les stalles capitulaires offraient un asile plein

⁵⁵ Émile GASPARD, *Abbaye et chapitre de Poussay*, Nancy, G. Crépin-Leblond, 1871.



Ce respectable chat blanc de Poussay se prélassait mollement tout en observant avec attention mes déambulations insensées.

⁵³ L’édition originale mentionne « M. et Mad. de Bourbon », Michel de Montaigne, *Journal du Voyage*, éd. Meunier de Querlon, *op. cit.*, tome I, p. 20.

⁵⁴ Albert JACQUOT, *La lutherie lorraine et française, depuis ses origines jusqu’à nos jours*, Paris, Fischbacher, 1912.



L'avenue des Dames à Poussay.
M^{me} Bailly, éditrice à Mirecourt,
carte postée en 1913. © Thiriet.

L'Allée des Dames
le 27 septembre 2015.



de dignité aux filles de la noblesse décimée et ruinée par des guerres interminables, et la prébende fut souvent le prix du sang et de longs services»⁵⁶. Ainsi, le monastère de Poussay se transforma graduellement en chapitre ouvert aux candidates de noble origine. Les admissions, dues souvent à la faveur, n'étaient cependant obtenues qu'après la constatation minutieuse des titres de noblesse (il fallait justifier de seize quartiers de noblesse) « car il y a des seigneurs du pays qui ont cette charge formée, et s'y obligent par serment de témoigner de la race des filles qu'on y présente ». En l'absence de vœux monastiques, sans se livrer à des exercices rigoureux, les chanoinesses trouvaient une retraite honorable et sûre dans laquelle se perpétuaient les traditions aristocratiques et « la plus grande part y finissent leurs jours et ne veulent changer de condition ». Jouissant d'une vie très douce, facile, elles pouvaient encore rêver à des alliances conformes à leur naissance et à leur rang, car « les compagnies y sont reçues en toute liberté, chez les religieuses particulières qu'on y va rechercher, soit pour les poursuivre à épouser, ou à autre occasion ».

Le chapitre noble relevait directement du Saint-Siège, il était organisé selon la hiérarchie en vigueur en Lorraine : une abbesse, une doyenne (la plus ancienne chanoinesse), une secrète (à qui incombait l'organisation de la sacristie et la décoration de l'église) et quatorze chanoinesses qui n'étaient astreintes à aucun vœu. L'église était desservie par quatre chanoines et un sacristain. Les chanoinesses habitaient des maisons particulières, seize pavillons détachés avec parterre et jardin entourés d'une grille de fer, disposés autour du cloître. Elles pouvaient y vivre à leur guise en dehors du temps accordé au service religieux :

« Elles y ont chacune [...] une habitation particulière où elles vivent chacune à part soi. »
Hormis le chœur de l'église, il n'y avait donc pas de salle capitulaire commune.

Mais, en 1580, le chapitre traversait une période de crise profonde : de nouvelles postulantes aux goûts mondains et profanes peu en harmonie avec l'esprit monastique ébranlaient la constitution primitive de la communauté. Claude d'Anglure, l'abbesse de Poussay depuis 1576, essaya de s'opposer à ces changements et voulut ramener l'institution à la règle primitive de l'ordre de saint Benoît. Mais les chanoinesses, jalouses de leurs privilèges, eurent recours à Charles III duc de Lorraine qui se prononça en leur faveur. Le chapitre de Poussay vivait donc une période difficile au moment où Montaigne lui rendit visite. Visite qui n'est peut-être pas innocente de la part d'un ambassadeur potentiel à Rome. Nous verrons d'ailleurs que, passant par l'abbaye mère de Remiremont, « la compagnie de ces dames lui donna procuration de leurs affaires à Rome » (JV 88) pour un problème de succession à la tête de l'abbaye totalement différent. La célébrité d'un Montaigne en route vers Rome devait suffire pour que les chanoinesses lui demandent une intercession. Durant le séjour de Rome, le *Journal de voyage* restera muet au sujet de cette affaire. Claude d'Anglure fera appel du jugement de Charles III devant le cardinal de Vaudémont, évêque de Toul, mais en vain : sa sentence rendue le 28 avril 1582 permettra aux chanoinesses de demeurer en l'état où elles se trouvaient. Notre abbesse ne se découragera pas et en appellera au Saint-Siège. Finalement, c'est la mort de Claude d'Anglure, en 1586, qui éteindra la procédure. Après d'autres péripéties, la sécularisation du monastère fut actée, consacrant officiellement la sentence du cardinal de Vaudémont.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 16.